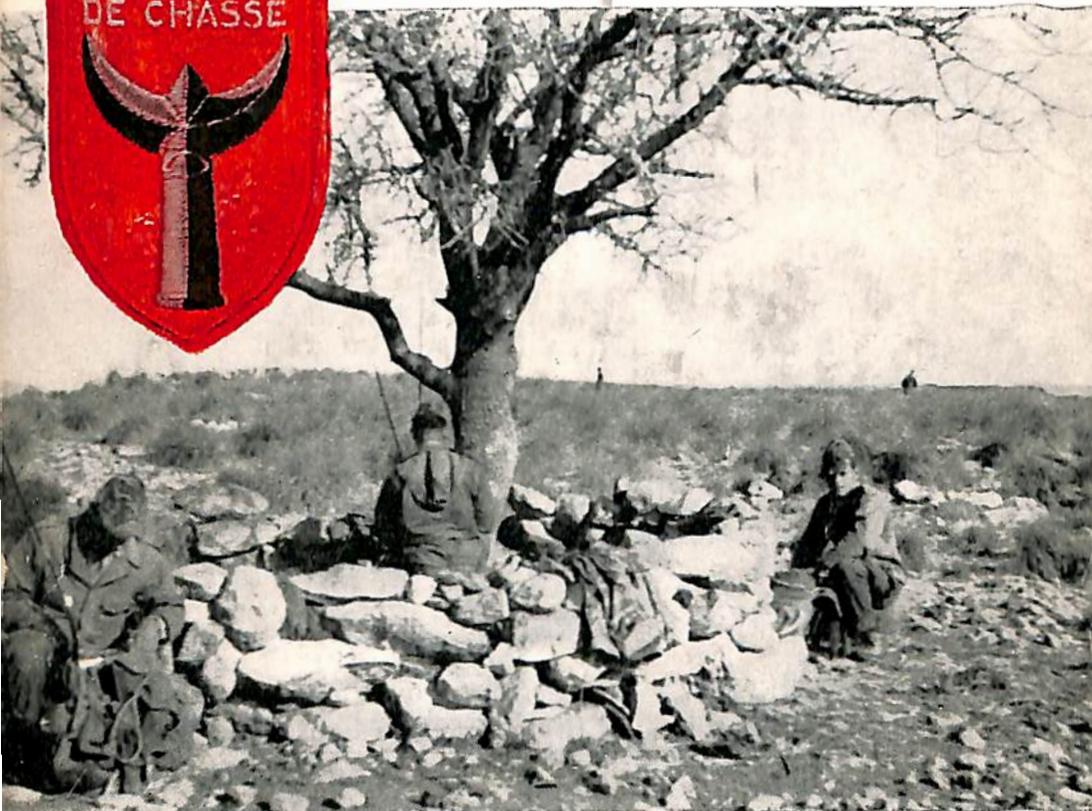


RICHARD MARILLIER

# Les Compagnons de TABERDGA

[WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM](http://WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM)

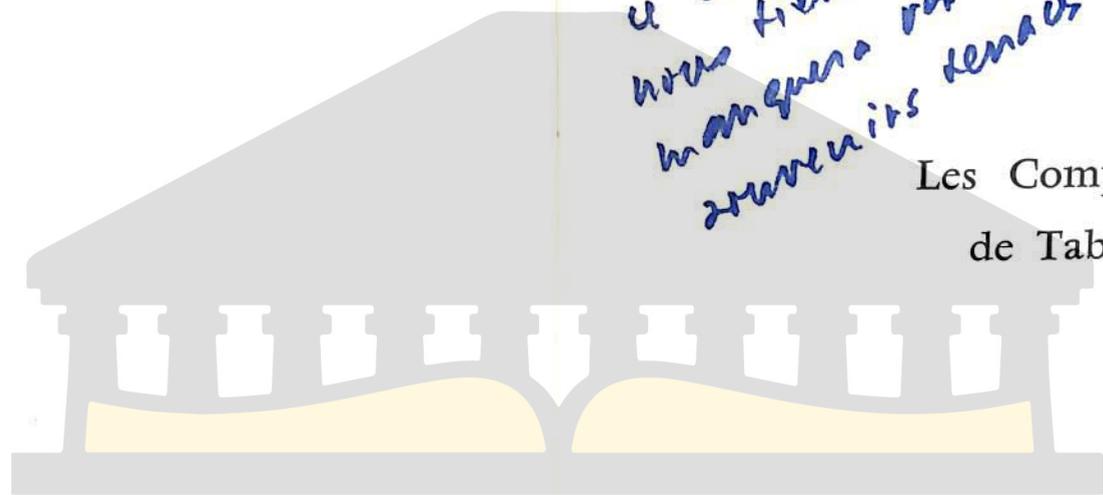


NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

Pour Monsieur de VIVIÉ  
ce soit d'une époque qui  
nous tient aux tristes et qui ne  
manquera pas de lui rappeler des  
souvenirs tenaces et amers  
Maurice

Les Compagnons  
de Taberdga

Janv. 74



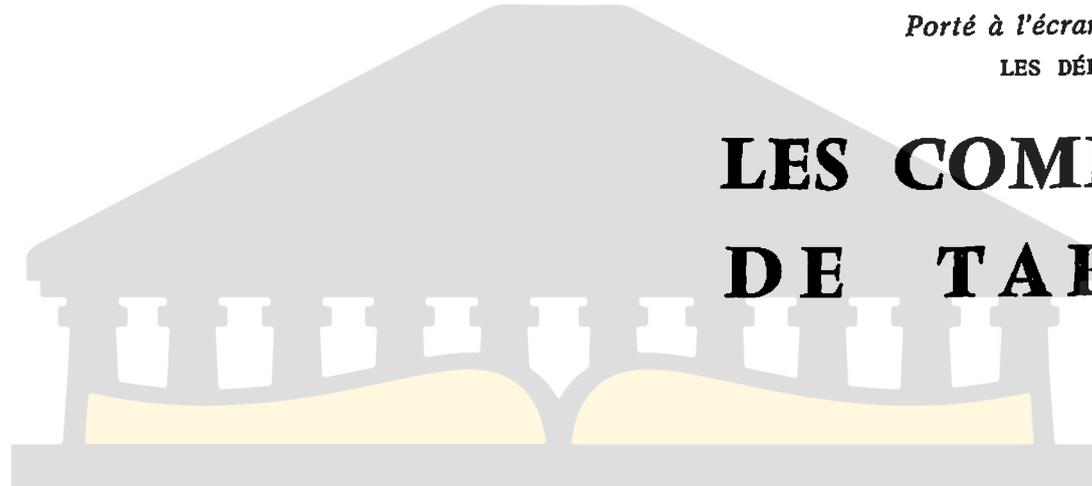
°°∇∇Σ°°    °°∇Σ∇  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Richard MARILLIER

*Porté à l'écran sous le titre*

LES DÉRACINÉS

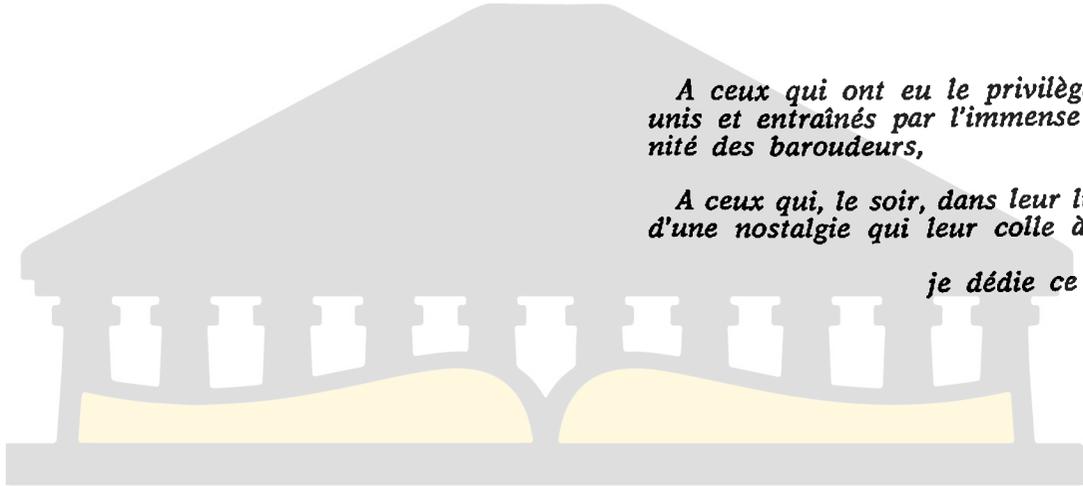
**LES COMPAGNONS  
DE TABERDGA**



°°∇HΣ°°    °°∇Σ∇  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

**NOUVELLES EDITIONS LATINES**  
1, rue Palatine, PARIS-VI<sup>e</sup> — Tél. : 033.77.42

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



*A ceux qui ont eu le privilège de se partager le djebel,  
unis et entraînés par l'immense vague d'amour et de sérénité  
des baroudeurs,*

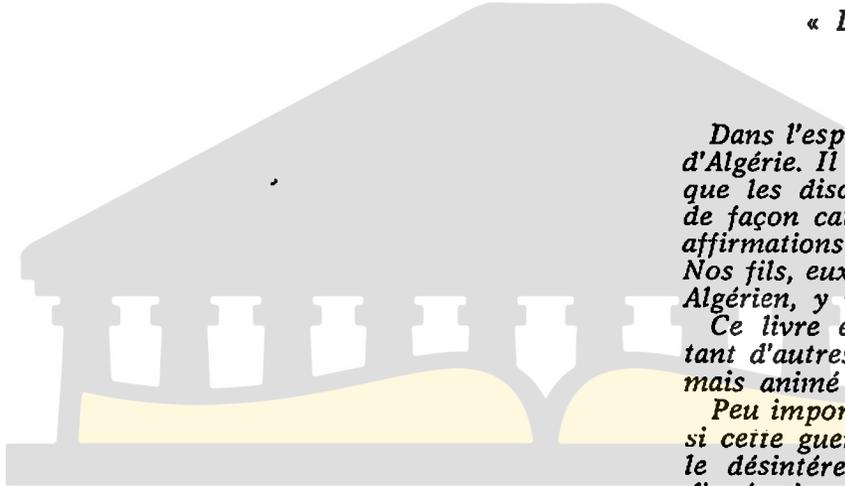
*A ceux qui, le soir, dans leur lit, se retrouvent prisonniers  
d'une nostalgie qui leur colle à la peau,*

*je dédie ce livre...*

°°∇∩Σ⊙ °◻°ЖΣ∩  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

*1973 by Nouvelles Editions Latines, Paris*

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



« LES COMPAGNONS DE TABERDGA »

*Dans l'esprit d'un tas de gens, tout a été dit sur la guerre d'Algérie. Il se peut en effet que tout ait été dit en ce sens que les discussions se sont tuées faute de pouvoir établir, de façon catégorique, laquelle des versions ou laquelle des affirmations se manifestait comme la réalité historique. Nos fils, eux, dégagés de la passion qui nous lie à ce drame Algérien, y verront sans doute plus clair.*

*Ce livre est l'histoire d'un commando de chasse parmi tant d'autres, ni plus brillant, ni moins réputé qu'un autre, mais animé d'un esprit de cohésion dépassant la normale.*

*Peu importe, pour les Compagnons de Taberdga, de savoir si cette guerre a été menée comme elle aurait dû l'être, si le désintéressement de certains colonels pour ce genre d'opérations en a fait une affaire de capitaines, si la mobilisation des Pieds Noirs aurait changé la face des choses, si le manque d'agressivité de la plupart des unités a transformé le séjour de certains en congés payés ou si l'on se préparait à la guerre de cent ans.*

*L'essentiel, pour eux, au milieu des mesquineries inhérentes à toute collectivité, fût-elle militaire, des marches harassantes dans le djebel derrière un ennemi qui refuse le combat, des accrochages terribles qui laissent un drôle de goût dans la gorge, des solitudes pénibles et des moments exaltants des défilés de 14 juillet, l'essentiel, c'est leur cohésion.*

*Le fait de sentir une centaine de gars, pas mieux foutus que les autres, pas plus solides, pas plus prédisposés à cette vie inhumaine des commandos, battre d'un même cœur.*

*Le fait de savoir qu'il y en aura toujours un pour aller « ramasser » l'autre ou que tous y passeront jusqu'au dernier.*

*Le fait de pouvoir relever la tête après, conscient du travail bien fait et de la mission remplie.*

*Et le fait, enfin, de recevoir, dans les opérations communes, le coup de chapeau des Légionnaires, et des Paras, ces « seigneurs » de la « châtaigne ».*

## CHAPITRE PREMIER

### A TABERDGA

Le capitaine Saint-Bénin regardait sans le voir ce paysage qu'il ne connaissait pas. Il faisait chaud, et la route qui relie Aïn Beida à Khenchela n'en finissait plus. Saint-Bénin pourtant, et malgré les apparences, ne somnolait pas, trop préoccupé sans doute par sa nouvelle affectation. Son futur patron, le Colonel Duval, à qui il avait adressé, de France, la lettre traditionnelle « appelé à l'honneur de servir sous vos ordres..., etc. » avait, certes, répondu mais dans des termes qui prêtaient à confusion. « Je prends bonne note de vos connaissances particulières en matière de commando et m'efforcerai de vous donner satisfaction ».

Or, Saint-Bénin ne croyait qu'en cette forme de combat face à la guerre sporadique et insaisissable imposée par les rebelles algériens et se demandait s'il n'allait pas, tout bonnement, se retrouver à la tête d'une quelconque compagnie d'infanterie, incluse dans un lourd dispositif destiné aux opérations de secteur.

La 403 camionnette qui transportait le capitaine et ses bagages depuis Constantine amorça enfin la dernière descente et Khenchela apparut, perchée de l'autre côté d'un oued asséché. « De la chaleur, de la poussière et du vent », pensa Saint-Bénin alors que le véhicule s'arrêtait devant le P.C. du secteur.

..

*Tous les événements rapportés ici sont exacts. Seuls les noms ont été changés pour ménager la susceptibilité des acteurs.*

Le Colonel Duval était absent et un convoi spécial attendait à la base arrière du premier bataillon. Après avoir salué le chef d'Etat-Major qu'il avait connu et apprécié à l'Ecole de Saint-Maixent, le capitaine rejoignit la 203 et les deux scout-cars chargés de le conduire à Taberdga où stationnait le premier bataillon.

Taberdga est un village arabe situé dans un large méandre de l'oued des Béni-Barbar et dominé par des falaises découpées au couteau. Cette agglomération, haute en couleurs, apparaît, en quelque sorte, dans le sens Est-Ouest comme un relais entre les Nemencha et les Aurès, à mi-distance dans le sens Nord-Sud entre Khenchela et les djebels présahariens.

♦♦

Ce qui surprend le plus le voyageur c'est que Taberdga, caché au fond d'un cirque remarquable de beauté et de fraîcheur, ne se découvre qu'au dernier moment. On vient buter dessus, trébucher au bord de la falaise sans soupçonner que la pierraille chauffée à blanc dissimule une coupure aussi accueillante.

Le plateau qui, descendant lentement de la chaîne de l'Ifamen, vient mourir au bord du cirque décrit plus haut ne comporte aucune végétation, aucun arbre, outre un alfa rabougri impropre à l'industrie.

Par contre, l'oued des Béni-Barbar, dans une température douce et agréable, entretient une végétation luxuriante faite de jardins, de fleurs, de vergers, de lauriers-roses et nourrit des multitudes de barbeaux, grenouilles et escarots appréciés des riverains.

La population appartient à la race « chaouia », berbère rude, bergers de père en fils, perpétuellement en « chi-

caïa » (1) contre quelqu'un, après au gain, futés en affaires, infatigables coureurs de djebels, combattants d'élite lorsqu'ils ont décidé de se battre, et administrés inadmissibles.

♦♦

Le P.C. du bataillon occupait la Gendarmerie Nationale. On se demande bien, d'ailleurs, qui avait pu avoir l'idée et surtout l'in vraisemblable autorité permettant de construire un tel bâtiment en pareil trou perdu.

Saint-Bénin se présenta donc, en fin d'après-midi, au chef de bataillon Landevoisin, un homme de taille moyenne, mince, assez peu soigneux de sa personne et doté d'un regard perçant extrêmement mobile.

— Salut, Saint-Bénin, je suis le Commandant Landevoisin. Le Général Dubéarn a tenu à ce que vous preniez le commando. Il viendra d'ailleurs vous voir au début de la semaine prochaine. Vous avez carte blanche pour faire votre boulot et je crois savoir que vous êtes un spécialiste. Alors, allez-y, vous avez là une bonne unité. Ça doit marcher. Bon. On prend un pot ?

La popote, installée dans la cave de la gendarmerie et bien que rappelant la cellule pénitentiaire, n'en était pas moins achalandée et fort sympathique.

— Oui, poursuit Landevoisin, quand j'étais à la Treize, en Indo, je pensais déjà qu'il fallait porter la guerre chez les viets, avec leur méthode et sur leur terrain, mais voilà, primo : j'étais trop fainéant pour essayer de mettre quelque chose sur pied ; secundo : le légionnaire ça tousse, ça jure, ça pète et ça n'aime pas tellement passer des nuits en embuscades ; tertio : et puis de toutes manières c'était déjà foutu, alors... Qu'est-ce que vous prenez ?

(1) « Chicaïa » : désaccord.

Le Commandant fit le tour du bar, tâtonna dans le frigidaire mal éclairé et en sortit deux boîtes de bière. Tout en préparant les verres, il continua :

— Je ne suis ici que depuis trois mois et si je vous disais ce que j'ai trouvé à mon arrivée, vous ne me croiriez pas. Les commandants de compagnie restaient terrés derrière leurs barbelés et réussissaient tout juste à aligner 70 à 80 gus sur les rangs lorsqu'ils sortaient, enfin, de chez eux. Le bataillon entier attendait dans ses cantonnements — on ne sait trop quoi — la quille... probablement puisque cela semble être le leit-motiv de la régulière...

Il avala d'un trait la moitié de la bière après avoir élevé son verre à la hauteur de son front en signe d'invitation à consommer, s'essuya les lèvres du revers de la main et poursuivit :

— Mais moi, foi de Landevoisin, je vous dis que j'en ferai un bataillon opérationnel, et que je traînerai tout le monde dans le djebel. Vous parlez si les fells ont dû rigoler dans le quartier depuis que les légionnaires ont quitté Taberdga. Oui ! mon prédécesseur était plus attaché au port du casque lourd dans les véhicules qu'à la recherche du contact avec les rebelles. Ouais ! eh bien, moi, je m'en contrefous du casque lourd mais je vous répète qu'avant trois mois tout le bataillon grenouillera dans les Béni-Melloul !

Saint-Bénin écoutait et croyait rêver. Tout allait pour le mieux. Il aurait, il avait, un commando, dans un secteur infesté de fells et son chef de bataillon tenait des propos qui lui semblaient être les seuls qu'un chef de bataillon eût dû tenir. Il ne restait plus qu'à attendre, pour voir.

— J'ai donc pris ce bataillon en juillet, venait d'enchaîner Landevoisin, mais je ne suis pas seul. Non, j'ai un adjoint. Parfaitement, un commandant, on se demande vraiment pourquoi. Un bon adjudant-chef suffirait et un capitaine ancien comme adjoint opérationnel. Vous verrez le Commandant de Belhousseau tout à l'heure. Il prépare l'Ecole de

Guerre, vous voyez ce que je veux dire — Et n'oubliez pas de lui dire qu'il est « en second » et non pas « adjoint ». Il y tient beaucoup.

— Eh bien, si vous permettez, mon Commandant, intervint Saint-Bénin, j'aimerais monter jusqu'au commando afin de m'installer.

— D'accord, nous dinons à 19 heures. Ah ! j'oubliais ! Votre commando est sur le terrain et ne rentrera que demain soir. Il protège le Génie qui refait la route de Kheirane. Vous ne verrez donc là-haut que le comptable et les services. A tout à l'heure.

Tout en prenant congé, le Capitaine commençait à douter des bonnes paroles du Commandant. Un commando en protection de travaux du Génie, il n'avait jamais vu ça et le Guide particulier et secret des commandos de chasse précisait bien, dans son article 11 : « Le commando ne sera, en aucun cas, employé comme une unité ordinaire, bouclage, ratissage, protection ». Saint-Bénin traversa le village en jeep. Il fut frappé par la façon dont les groupes d'hommes le dévisageaient et semblaient l'attendre. Le chauffeur du commando lui expliqua que son prédécesseur était estimé et craint à la fois et que tout le monde savait déjà, au village, qu'un nouveau Capitaine arrivait.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant le virage qui menait au commando, les fells savent toujours à l'avance que nous allons en opération et où nous allons !

« Et de deux ! » pensa Saint-Bénin. « Tout à l'heure la protection du génie, maintenant le secret. Je ne sais pas si Landevoisin emmènera tout son bataillon dans trois mois dans les Béni-Melloul mais ce que je sais, moi, c'est que je ne travaillerai pas longtemps dans de telles conditions ».

A 19 heures, Saint-Bénin revint à la popote et se présenta au commandant en second. De Belhousseau portait lunettes et tête droite. Il semblait réfléchir en permanence et

paraissait extrêmement poli. Le Capitaine fut invité à la table du chef de bataillon et sursauta lorsque Simone, attachée féminine médico-sociale à la SAS et popotière de surcroît, fit son apparition.

— Voici la popotière, expliqua Landevoisin. Elle nous empoisonne à petit feu, mais nous ne sommes pas pressés. Et elle nous pique notre fric aux tarots. Elle est également une excellente bridgeuse. Au fait, jouez-vous au bridge ? Non, bon ! ça ne fait rien, on vous apprendra. Nous pratiquons ici une méthode inédite tirée d'Albaran, de l'Albaran amélioré en quelque sorte, j'ai mis cela au point avec un Bordelais, camarade de captivité. Vous pensez, en cinq ans, on a eu le temps. Supérieure à Albaran pour les petits contrats. Belhouseau préfère la méthode classique mais il n'y connaît rien. Alors, vous avez pris possession de vos murs ?

— Certainement, mon Commandant, répliqua Saint-Bénin. Tout m'a l'air en ordre et ce cantonnement haut perché sur son arête de couteau, avec ses petites ruelles en escalier, ses espèces de loggias dominant Taberdga, ses larges pavés inégaux me rappelle certains vieux villages de Provence. Je suis certain qu'on y est tranquille. Les gars doivent pouvoir y récupérer des longues séances du djebel.

— Le commando rentrera pour midi. Nous ferons la cérémonie de votre prise de commandement demain matin, 5 octobre. Le Capitaine Arnaud, votre prédécesseur, nous a quitté en août. Depuis, l'intérim est assuré par le Lieutenant François, jeune, peu de méthode, brouillon, mais solide et qui connaît bien son affaire sur le terrain. Arnaud en était satisfait, mais ne lui laissait aucune initiative.

— Dites-moi, Saint-Bénin, intervint Belhouseau, de quelle promo êtes-vous ?

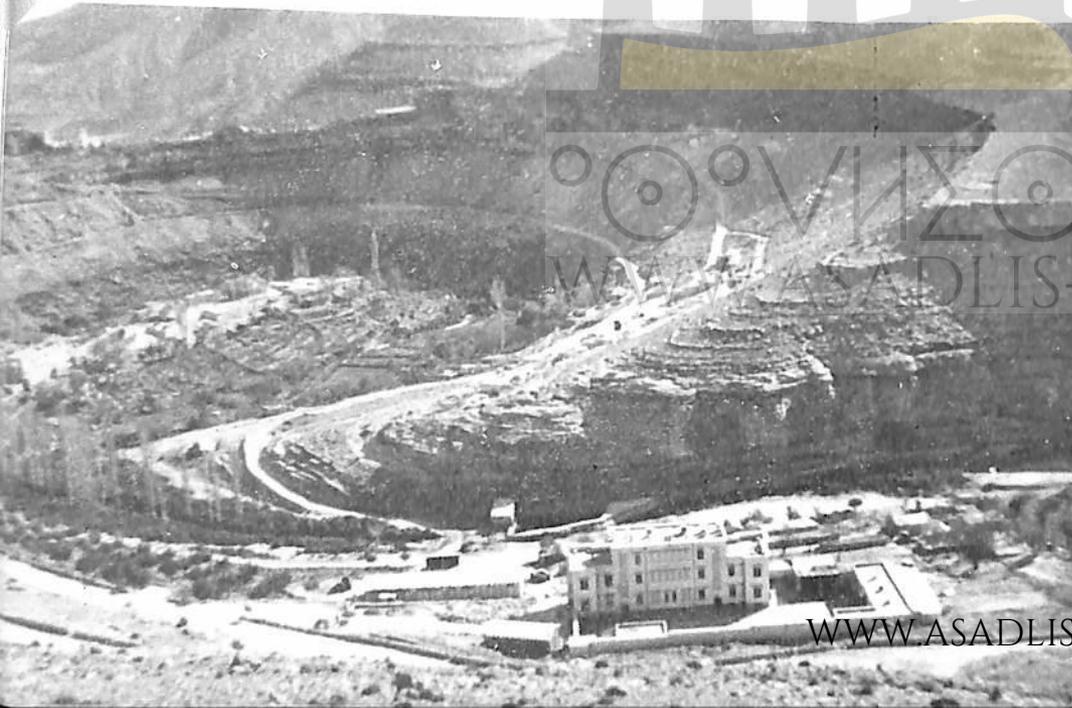
— Aucune, mon Commandant, j'étais ORSA (1) et je viens

(1) Officier de réserve en situation d'activité.





Taberdga - Le cantonnement et les environs



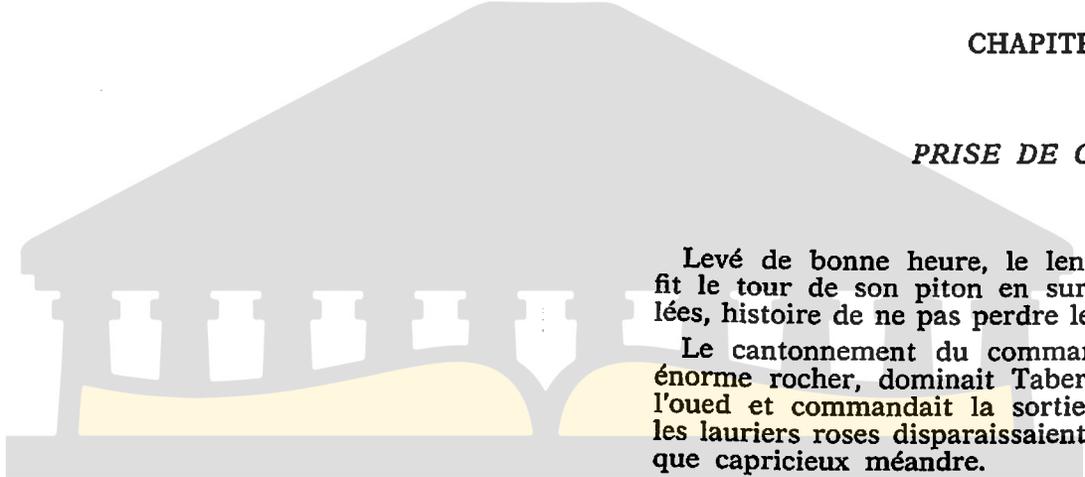
de suivre un stage à Saint-Maixent. Me voici donc d'active, mais Capitaine à titre temporaire.

— Ah oui, je vois.

Saint-Bénin se demanda ce que Belhousseau pouvait bien voir. Il n'avait jamais remarqué, lors de son précédent séjour dans le Sud-Est Constantinois, chez les légionnaires ou les paras, qu'il pût y avoir deux catégories d'officiers. Le Commandant lui avait fait cette réponse sans se départir de son air de permanente réflexion. Enfin, puisqu'il voyait, c'était sans doute l'essentiel.

Le repas se poursuivit, Landevoisin rappelant à l'occasion quelques souvenirs de captivité, Simone ne desserrant pratiquement pas les dents et Belhousseau se contentant de faire, à intervalles réguliers, des compliments sur la toilette de la popotière.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



## CHAPITRE II

### *PRISE DE CONTACT*

Levé de bonne heure, le lendemain matin, le Capitaine fit le tour de son piton en survêtement et en petites foulées, histoire de ne pas perdre les bonnes habitudes.

Le cantonnement du commando, faisant corps avec un énorme rocher, dominait Taberdga à l'Est. Il surplombait l'oued et commandait la sortie du village. Les jardins et les lauriers roses disparaissaient au loin, engloutis par quelque capricieux méandre.

Plus loin encore apparaissaient, à gauche d'abord la chaîne du Tifrent, au centre ensuite la piste de Guentis grim pant vers Aïn-Chénine et le Tafertasset, plus à droite enfin les grandes falaises de Zaouïa, dernier repère de la vallée cheminant vers Seiar et le Sud. Ce piton s'élevait à plus de 1.200 mètres — la piste qui le reliait à Taberdga se découpait un passage dans la falaise et les conducteurs de G.M.C. n'aimaient pas s'y aventurer. L'air était vif, il y faisait bon.



Vers 8 heures, le Commandant en second convoqua le Capitaine. Il vint au devant de lui, dans le bureau, la main tendue.

— Bonjour, Saint-Bénin, avez-vous passé une bonne nuit ? Vous verrez, même au cœur de l'été, il est possible de reposer parfaitement dans son lit (je sais bien qu'ils ne sont pas très confortables), parce qu'il fait toujours relativement frais.

Et satisfait, sans doute, de cette excellente entrée en matière, il retourna à son bureau, s'y assit, posa les mains bien à plat sur le sous-mains de plastique, fixa son interlocuteur. Saint-Bénin, qui n'avait pas bougé, répondit un peu trop sèchement :

— Mais, mon Commandant, je ne suis pas venu ici, précisément, pour dormir dans un lit.

Un voile d'agacement, furtif mais réel, passa dans le regard de Belhousseau.

— Oui, oui, je sais, vous êtes un guerrier, le Général Dubéarn nous l'a dit et répété. Bon, je vous ai demandé de venir me voir parce que j'ai pris en mains, et Dieu sait s'il était temps, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bureaux de Bataillon, autrement dit, je suis surtout opérationnel. J'espère que nous ferons bon ménage. Vous êtes décidé, dynamique, courageux, et je suis intelligent ; donc tout doit bien marcher — si, si, si, ne m'interrompez pas. Alors, comme je vous le disais précédemment, n'est-ce pas, et compte tenu des vicissitudes inhérentes à l'éclatement du Bataillon dû à l'implantation grandement fantaisiste qui nous est imposée par le Commandement, j'ai pris avec fermeté le bureau opérationnel et je ne tolérerai aucune faiblesse, ni aucune indiscipline de la part des commandants de compagnie.

Saint-Bénin, toujours debout, avait sursauté.

— Mais, mon Commandant.

— Non, non, laissez-moi poursuivre — je subodore ce que

vous allez m'opposer et je n'oublie pas que vous devez avoir carte blanche dans votre travail de recherche de bandes rebelles. A ce sujet, j'aimerais que vous m'exposiez votre façon de voir le problème. Je vous en prie, asseyez-vous donc. Je vous écoute.

Et Belhousseau se cala au fond de son fauteuil en reposant le bureau des deux mains.

— Eh bien ! mon Commandant, répondit Saint-Bénin en s'installant en face de son vis-à-vis, j'ai eu l'honneur de me trouver à la tête du seul commando dont disposait le Général Dubéarn lorsqu'il commandait une division parachutiste sur la frontière Tunisienne, dans le Sud-Est Constantinois. Grâce aux moyens mis à ma disposition et aux facilités que l'on m'accordait en me laissant une très grande initiative dans mon travail, j'ai réussi à m'adapter au combat des fellas, à voir comme eux, à connaître leurs méthodes et à m'y opposer avec succès. C'est à ce titre que je viens ici et je souhaite pouvoir vous prouver rapidement ce que j'avance.

— Je ne doute pas que vous réussissiez, coupa Belhousseau, toujours très mondain. Comment allez-vous donc vous y prendre ?

Saint-Bénin se sentait très à l'aise. Dès qu'il abordait ce sujet, il était dans son élément et ne demandait qu'à convaincre. Il reprit :

— En passant à Khenchela, l'autre jour, j'ai rendu très rapidement deux visites avant de reprendre le convoi : la première aux aviateurs et au D.I.H. — je crois en effet énormément aux appuis feu et aux interventions hélicoptérées — la seconde à l'antenne chirurgicale.

Le Commandant eut un sourire poli.

— Auriez-vous de mauvais présages ?

— Non, mais j'aime bien les toubibs et je sais qu'ils sont sensibles aux visites des gars du djebel. Ma troisième

visite sera pour l'officier S.A.S. de Taberdga. Ces gens-là sont, s'ils le veulent, de précieux auxiliaires dans la recherche du renseignement. Mais ce sont, hélas, souvent, soit des bornés, soit des ratatinés qui ont repris du service, soit des prétentieux qui ne réussissent pas à assimiler que 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> bureaux vont de pair.

Belhousseau balaya l'air de la main en secouant énergiquement la tête ; ses lunettes lançaient des éclairs.

— Oh, alors là, mon cher, je ne vous suis pas du tout. L'officier de S.A.S. a à faire un travail exaltant de guide, de père, de pacificateur, et vous ne me ferez pas admettre qu'il soit possible de tenir le fouet d'une main et les médicaments ou les sucreries de l'autre !

Le Capitaine sentait venir le moment où, fatalement, il allait se heurter aux convictions du Commandant et cela l'ennuyait. « Si nous démarrons comme ça, pensait-il, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ».

Pourtant, aussi calmement que possible, il enchaîna :

— Vous ai-je parlé de fouet, mon Commandant ? Au départ vous semblez comparer les S.A.S. aux anciens A.I. du Maroc. Nous en sommes loin, la formation n'a rien d'identique et c'est probablement regrettable. Quoi qu'il en soit, je dis seulement que c'est auprès des malades venant du Djebel se faire soigner à l'A.M.G. que l'officier S.A.S. peut obtenir de précieux tuyaux. Il existe des tas de méthodes autres que le fouet pour inviter les gens à parler. On peut jouer, par exemple, sur les soins donnés gratuitement et...

Belhousseau s'était levé :

— Mais c'est profondément amoral ce que vous affirmez là !

— Et le bougnoule à qui vous donnez des médicaments et qui court les refiler aux fellas, c'est moral, ça, selon vous ?

Théâtral, le Commandant s'était assis. Il fronçait maintenant les sourcils et continuait à dodeliner de la tête.

— Mais ce sont de pauvres types, voyons ! Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, affirma-t-il en écartant les bras.

Saint-Bénin, lui, n'en était pas encore aux concessions.

— Peut-être, après tout, avez-vous raison, mon Commandant. Ce sont de pauvres types — enfin, certains — mais moi je ferai le tri des bons et des mauvais, plus tard, après la guerre. C'est parce que les rebelles les mettent tous dans le même panier que la rébellion progresse.

— Parfait, ne discutons pas, continuez. Cigarette ?

Belhousseau tendait un paquet de troupe, mais le Capitaine ne fumait pas. Ce dernier reprit, un ton au-dessous :

— Je vous disais donc que j'aimerais rencontrer l'officier S.A.S. pour lui exposer mon point de vue sur le renseignement. Au fait, qui tient les fonctions d'O.R. (1) au Bataillon ?

— Je vous ai déjà dit que j'avais pris ce bureau en mains. Je n'ai, pour l'instant, qu'un deuxième classe du contingent qui interroge les prisonniers et tient les fiches à jour. Cela me suffit — on ne peut le qualifier de « lumière », mais au moins obéit-il au doigt et à l'œil. N'est-ce pas là l'essentiel ?

Brusquement Saint-Bénin se demanda s'il n'avait pas à faire à un fou. Il savait l'importance que revêt le renseignement dans une guerre de contre-guérilla. Il connaissait l'erreur de l'opération « à priori » qui 99 fois sur 100 tombe dans le vide — et il se trouvait devant un officier supérieur qui confiait ce service à un deuxième classe. Instinctivement il rétorqua :

— Je doute que vous puissiez faire un travail sérieux et surtout efficace dans de telles conditions.

A nouveau le voile d'agacement obscurcit le visage de Belhousseau.

— Ceci n'est pas de votre ressort, Saint-Bénin, continuez donc votre exposé !

(1) Officier de renseignements.

Le Capitaine encaissa sans broncher.

— J'en aurai terminé, mon Commandant, lorsque je vous aurai dit mon intention de scinder le commando en deux : l'un avec moi, l'autre aux ordres du Lieutenant François, de manière à assurer une permanence sur le terrain.

— J'entends bien, intervint Belhousseau en marquant un renouveau d'intérêt, et il me semble, à priori, que votre idée de « rémanence » est excellente, compte tenu de l'étendue du quartier et de la difficulté du terrain. Toutefois, je crains que vous n'alliez au devant de déceptions en confiant un commando à François. Vous verrez ! Il est jeune, vous savez, et surtout très brouillon. D'ailleurs, il n'est pas sorti dans un très bon rang de Coët et de Saint-Maixent.

Saint-Bénin nota, une fois encore, l'importance que Belhousseau attachait à l'origine.

— Eh bien, disons que je changerai mon fusil d'épaule si ça ne marche pas, mais j'aime, moi, obliger les gens à prendre des responsabilités — il y va de leur épanouissement et de l'efficacité de leur commandement. Je vous dirai même que j'ai l'intention d'entraîner tout particulièrement le commando en vue de pouvoir lâcher des groupes de 6 à 10 hommes dans la nature, et ceci à bref délai.

Le Commandant n'avait pas l'air convaincu. Le voile d'agacement devenait, lentement, mais sûrement, un masque d'ennui.

— Bien ! conclut-il. Je vous répète que vous avez carte blanche. Le Général Dubearn nous l'a bien recommandé et je ne m'y opposerai pas, bien que je sois profondément contre tout ce qui fait échapper les uns ou les autres au commandement. C'est toujours le premier pas vers les bandes et les mafias. Finalement, Saint-Bénin, ne seriez-vous pas un peu l'œil de Moscou de Dubéarn ?

Le Capitaine, qui avait déjà enregistré plusieurs changements d'attitude de la part de Belhousseau depuis le début de la discussion ne fut pas pris au dépourvu.

— Je ne suis l'œil de Moscou de personne, et, de toutes manières, je ne vous conseille pas d'aller le demander au Général. Quant aux mafias, comme vous dites, laissez-les donc là où elles sont, c'est-à-dire dans les Etats-Majors. Les bandes, c'est autre chose : en général, elles se battent et je serai toujours très fier d'en faire partie. Puis-je me retirer, mon Commandant ?

Belhousseau avait pâli. Il n'aimait pas, il n'admettait pas qu'on lui parlât sur ce ton, mais il se rendit compte qu'il avait sérieusement tendu la perche.

Il ne tenait pas particulièrement à se faire un ennemi de Saint-Bénin, du moins pas aussi vite. Après tout, ce farfêlu de Capitaine, assoiffé de diebel et de bagarre, pouvait peut-être changer la face de ce Bataillon, en faire la renommée. Peut-être aussi, flatté, pouvait-il participer à l'éviction de Landevoisin, et lui, Belhousseau, commandant fraîchement nommé, bénéficiaire de l'affaire en devenant le Patron.

Il se leva et, arborant le sourire aimable du début de l'entretien, calme, pondéré, bon enfant, s'avança vers le Capitaine.

— Voyons, mon cher Saint-Bénin, vous n'allez pas vous froisser au moins ? J'ai dit ça comme ça. Mais je comprends que vous vouliez rejoindre votre bureau. A tout à l'heure.

— Mes respects, mon Commandant.

Saint-Bénin avait claqué les talons, salué, et atteignait déjà la porte. Il s'arrêta la main sur la poignée. Belhousseau l'avait rappelé.

— Ah ! au fait, Saint-Bénin, avez-vous remarqué que le Commandant Landevoisin boit beaucoup ?

— Pas particulièrement, non, mon Commandant.

Et il sortit.

..

A peine était-il dans le couloir, que le Capitaine fut harponné par le chef de Bataillon qui l'entraîna dans son bureau.

— Salut, Saint-Bénin ! Alors, vous venez de subir le briefing du breveté ?

« Je n'avais pas tout prévu », pensa Saint-Bénin en s'asseyant sur la chaise que Landevoisin lui montrait du doigt.

— Si c'est du Commandant en second que vous voulez parler, en effet, mon Commandant, je viens d'avoir droit à un briefing. Mais il s'agissait surtout, pour moi, de lui donner mon point de vue sur la guerre à mener contre les fells et la future organisation que je veux mettre en place au commando.

Le Commandant écoutait et Saint-Bénin remarqua l'extrême mobilité du regard.

« — Il a les yeux noirs », constata-t-il, dans un visage pourtant inexpressif et fatigué. On dirait un chat attendant la souris — « un regard de vicelard », ne put s'empêcher de noter le Capitaine.

— Ouais, répondit Landevoisin. De toutes manières votre avis et vos intentions n'auront pas cours avec Belhousseau. Il est trop persuadé qu'il n'y a que lui qui sait quelque chose, si vous voyez ce que je veux dire. Il est là depuis deux mois, a trois mois de grade, a passé sa vie à traîner dans les couloirs des Etats-Majors et pourtant semble convaincu que s'il partait demain le Bataillon ne s'en remettrait pas. Au fait de quelle région êtes-vous originaire ?

Le Commandant tendit le cou vers Saint-Bénin en tirant sur sa cigarette et le Capitaine vit que ses doigts tremblaient.

— Je suis Morvandiau, mon Commandant, d'origine paysanne bien que mes parents aient longtemps vécu à Paris.

Une lueur d'intérêt et probablement de sympathie passa, fugitive, dans le regard de Landevoisin.

— Alors, mon vieux, nous sommes faits pour nous entendre. Moi je suis de la Somme, d'un pays de deux cents habitants. Les paysans sont des gens qui ont les pieds sur terre et qui voient les choses en face — pas comme Belhousseau, lui, qui habite le 16<sup>e</sup>. Alors, que vous a-t-il raconté ?

— Rien de bien extraordinaire. Lorsque je lui ai dit ma surprise d'apprendre que le 2<sup>e</sup> bureau était dirigé par un deuxième classe, il m'a répondu en secouant la tête de gauche à droite que ça n'était pas de mon ressort. Et puis, nous nous sommes accrochés au sujet des officiers S.A.S. (1). Il a eu l'air offusqué de m'entendre affirmer que nous pouvions trouver d'excellentes sources de renseignements parmi les civils venant se faire soigner à l'A.M.G. (2). En définitive, j'ai eu l'impression que nous aurons pas mal de difficultés ensemble lorsque je vais me mettre au travail.

Landevoisin eut un drôle de sourire.

— Ouais, mais le Patron, ici, c'est moi, je vous le répète. Moi aussi, je vous donne carte blanche. Tenez-moi au courant de tout, je vous couvrirai.

\*\*\*

Le commando rentra effectivement pour midi. Saint-Bénin était sorti de son bureau afin d'assister à l'arrivée des hommes qu'il aurait à commander. Ils passèrent devant lui, colonne par un, trempés jusqu'aux os, silencieux et crottés au-delà du mollet. Ils paraissaient fatigués, mais se redressaient dès qu'ils l'apercevaient et s'en allèrent là-bas sur la grande plateforme où se faisait sans doute le rassemblement.

(1) Section administrative spéciale.

(2) Assistance médicale gratuite.

Le Capitaine nota avec satisfaction le souci d'ordre et de discipline de ces garçons, harkis ou non, musulmans ou non. On sentait la troupe bien entraînée, valable, efficace et les cris de dispersion après l'ordre de rompre les rangs, la cavalcade par les ruelles du cantonnement dans un bruit sympathique de sacs jetés à la va-vite sur l'épaule pour rejoindre la chambrée, lui parurent autant de facteurs de bon fonctionnement. « Ça doit marcher », pensa-t-il en rejoignant son bureau pour y recevoir le Lieutenant François.

— Entrez.

— Lieutenant François, promotion Laperrine, Commandant provisoirement le Commando L 333. A vos ordres, mon Capitaine.

L'homme était jeune, avec une expression étonnée sur un visage assez rond, légèrement joufflu. Des yeux francs, tout de même un peu exorbités, et un menton en galoche lui faisait un facies plus têtue qu'énergique, plus adolescent que buriné.

Il était debout devant la table de travail du Capitaine, emmitoufflé dans une ample djellabah, ce qui accentuait encore une sorte d'air gauche naturel.

— Capitaine Saint-Bénin, répondit le chef en se levant pour tendre la main. Je suis enchanté de vous connaître et de prendre la tête de ce commando. Je sais déjà que vous êtes Breton et paysan. Moi, je suis du Morvan, donc en principe aussi dur que vous et je crois que nous pouvons parfaitement nous entendre. Je vous dis tout de suite qu'il m'est impossible de travailler avec des gens auxquels je n'accorde pas ma confiance. J'aime les hommes, François, et j'aime leur donner des responsabilités.

— J'essaierai de ne pas vous décevoir, mon Capitaine.

— O.K. mais nous reparlerons de tout cela plus tard. Vous êtes trempé et certainement fatigué. Allez donc vous changer. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

### CHAPITRE III

#### FREDDO

La première grande joie de Saint-Bénin, en prenant le commandement de cette unité, fut de retrouver parmi les sous-officiers le sergent-chef Freddo qu'il avait déjà eu sous ses ordres durant plus de deux ans dans un autre commando du côté de Tébessa et Bir-el-Ater.

Le Capitaine se souvenait parfaitement de l'arrivée, là-bas, de ce petit bonhomme trapu, viril, insensible au froid comme à la chaleur, trottant partout, infatigable et toujours de bonne humeur.

Freddo était Meusien. Il avait passé son enfance au cul des moutons, se nourrissant d'un quignon de pain et d'un morceau de lard, piégeant les moineaux et volant les pommes. Dès l'âge de 14 ans, les nombreux frères et sœurs plus jeunes occupaient si bien ses parents qu'il se trouva livré à lui-même. Il devint rapidement braconnier, à la chasse comme à la pêche, et améliora l'ordinaire de la maisonnée ; puis, un beau jour de 1945, il disparut accroché aux basques d'un régiment de la Première Armée.

Dès 1946, il était en Indochine dans une unité de Tirailleurs. Il y fit deux séjours, fut blessé deux fois, cité cinq

et revint embrasser sa mère, couvert de médailles et de cicatrices. Il fut en Tunisie, puis dès le début des événements d'Algérie arriva dans le Constantinois, muté on ne sait trop comment dans un régiment de Zouaves. Là, il se trouva bien vite affecté, avec son groupe — il était alors caporal-chef — à la gare de Bône en qualité d'escorte de trains. Ces escortes étaient logées dans des wagons blindés accrochés en queue du train et en assuraient la sécurité. C'était alors la période où les trains sautaient.

Or, un beau jour, le sien fit de même. Au milieu d'un amas de ferraille, de wagons couchés sur la voie, de traverses arrachées, Freddo avec trois de ses hommes réussit à rattraper quelques fells dans un fond d'oued ; un bref engagement eut lieu ; les rebelles décrochèrent en laissant deux morts sur le terrain.

Dans la soirée, des camions militaires vinrent enlever les marchandises éparses le long de la voie. Freddo laissa faire. Il alla même jusqu'à « récupérer » quelques paires de chaussures de brousse, neuves, échappées d'une caisse et en distribua à ses hommes. Le lendemain il était arrêté par la police militaire.

— Qui sont tes complices ? lui demanda l'officier.

Ahuri, Freddo, dont le bagage intellectuel, il semble utile de le rappeler, était des plus légers, ne sut que répondre.

— Qui ne dit rien consent, conclut le policier. De toutes manières, nous aurons le fin mot de l'histoire car nous avons déjà retrouvé une cargaison de postes radio. Alors, tu réponds ? Avec qui as-tu volé ces postes ?

Freddo comprenait de moins en moins : que voulait donc dire ce gars-là en lui parlant de poste radio ? Il fit une description de ce qu'il avait vu, donna des précisions sur ce qui s'était passé, expliquant qu'il avait surtout pensé à poursuivre les fells et puis, ajouta-t-il, puisque les véhicules étaient militaires, il avait pensé qu'ils étaient là sur ordre.

— Mais toi, tu as bien fauché quelque chose, non ?  
Il ne lui vint même pas à l'esprit de mentir.

— Moi ? Oh ben ! c'est-à-dire que, enfin, j'ai piqué des paires de pataugas pour mes gus.

Durant 11 mois et 23 jours, Freddo fit ce que l'on appelle de la prévention, à la prison militaire de Constantine, et puis il fut traduit devant le Tribunal qui le condamna à un an de prison ferme. Huit jours plus tard il débarqua à Bir-el-Ater, cassé de son grade, désabusé et ne comprenant toujours pas ce qui lui était arrivé.

À la première opération, Saint-Bénin l'avait jugé. La prison n'avait pas réussi à émousser ses qualités naturelles de combattant. Vif, adroit, utilisant le terrain au maximum, sentant la manœuvre et malin comme un singe dès qu'il s'agissait de progresser ou de s'infiltrer, il donnait en permanence la leçon à ses camarades. Six mois plus tard il était caporal, puis caporal-chef très rapidement. Enfin, après avoir satisfait au peloton II, il fut nommé sergent.

Dès lors, Saint-Bénin le prit avec lui, dans son petit groupe de commandement. Les deux hommes s'entendaient parfaitement. Freddo n'avait pas son pareil dans les déplacements dangereux en zone fell ; on le voyait disparaître et réapparaître tel un diable sortant de sa boîte.

Il était seul, toujours seul, à quelque cent mètres en avant du groupe — il se confondait avec le terrain, marchait sans bruit, stoppant brusquement du geste le groupe étiré derrière lui pour inspecter une clairière ou des rochers suspects et lorsqu'il faisait signe de reprendre la progression, chacun savait que si Freddo n'avait rien vu, c'était qu'il n'y avait rien à voir.

Il ne parlait guère et avait des expressions invraisemblables rappelant ses connaissances très approximatives du français. Le soir, lorsque le groupe, seul dans le djebel, s'installait dans un fond d'oued pour passer la nuit, il aimait à s'approcher en silence du Capitaine et à l'aider, comme ça, sans rien dire, à faire son trou.

Quand tout était prêt et qu'une partie des hommes s'en allait, sans bruit, derrière Saint-Bénin pour tendre une embuscade sur une piste toute proche, Freddo en doublant le Capitaine pour éclairer le déplacement, lui glissait dans un souffle : « Alors, mon Capitaine, labess ? »

Saint-Bénin, souvent, se sentait attendri par cette marque de sympathie, voire d'affection. Alors, posant sa main sur l'épaule de son camarade, il se contentait de répondre, sans élever la voix : « Labess, Freddo ».

Et puis, un jour, le Capitaine qui n'avait pas vu la France depuis plus d'un an, partit en permission. Ce fut Freddo qui commanda l'escorte de son chef jusqu'à Tébossa.

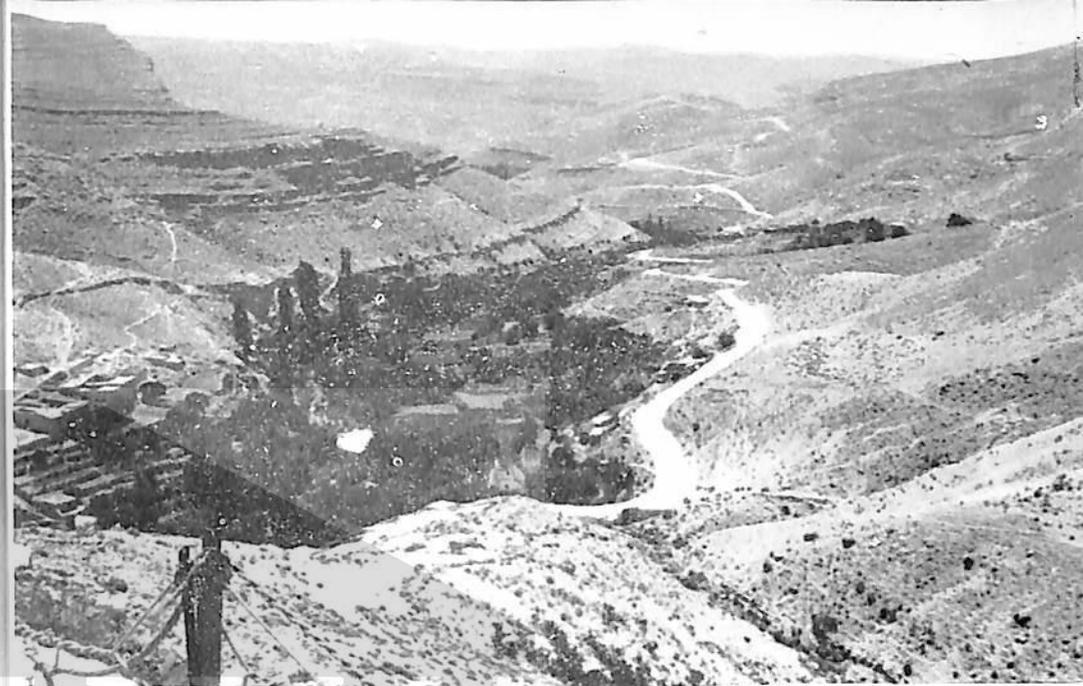
— Salut, Freddo, lui dit Saint-Bénin. Je te confie le groupe et aussi, un peu la maison. Je sais que le Lieutenant Kryskowiack est à la hauteur, mais tu connais les Paras, ça fonce toujours dans le tas. Alors, en douce, donne-lui un coup de main.

Les petits yeux du sergent brillèrent d'un drôle d'éclat. Redressant sa petite taille, il répondit avec sa gaucherie habituelle et sa franchise totale :

— Ben, oui, je m'en vais essayer. Vous savez ? c'est un dur, j'aurai des maux mais vous me connaissez. Ah, j'aime pas vous voir partir, j'vas m'retrouver ben seul.

Quinze jours plus tard, Freddo était grièvement blessé. Une sale balle tirée à bout portant avait pénétré dans sa main droite « bousillant », déchiquetant littéralement les os du poignet, était ressortie et avait trouvé le moyen de se loger dans le biceps, ressortant une seconde fois sous le bras en ouvrant tout sur son passage.

Le sergent était resté avec deux autres hommes du commando, en pleine nuit, plus de deux heures à attendre du secours. Son poste radio avait été rendu inutilisable par une balle et Grogdania, un colosse d'origine tchèque, avait réussi à rejoindre seul le cantonnement pour réclamer du secours.



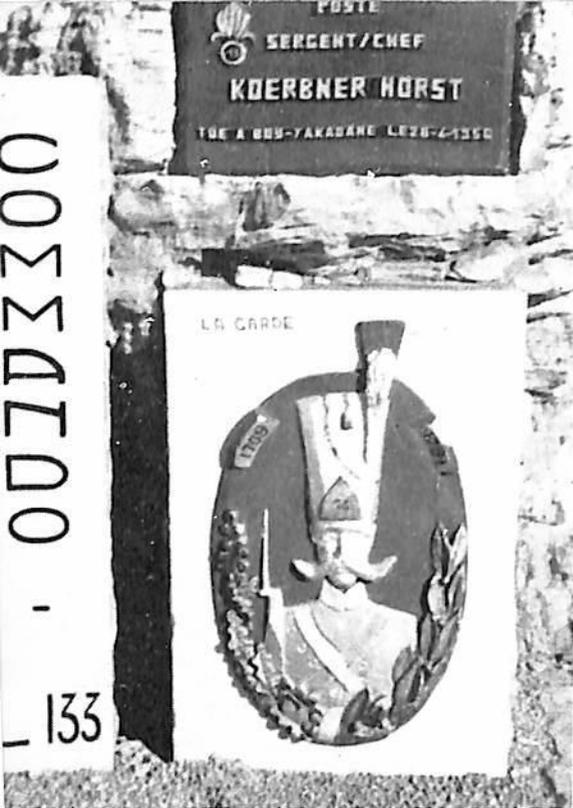
Oued des Béni-Barbar à la sortie de Taberdga

Rassemblement du commando



007D3300

133



Entrée d'un poste de commando. On lit sur la plaque : Poste sergent-chef Koerbner Horst tué à Bou-Yakadame le 28-4-1956

Départ du commando en camions. Adossé à la jeep, le sous-lieutenant Klervur



## FREDDO

33

L'ambulance ramassa deux blessés : Freddo et son adversaire rebelle, un volontaire du commando Hadj el Mekki qui lui, était atteint au ventre et à la poitrine par la rafale de P.M. du sergent. Ils furent ensemble dans la salle de réanimation, ensemble encore dans une petite chambre après l'intervention chirurgicale.

Lorsqu'il se réveilla, Freddo regarda de gauche et de droite, vit son voisin de lit qui ouvrait de grands yeux, le regarda encore, une fois, deux fois, réalisa enfin où il était, ce qu'il faisait, ce qu'il avait fait et lui dit, la bouche pâteuse :

— Alors, krouïä, (1) labess (2) ?

L'autre continua de fixer le sergent — il souffrait terriblement et ses membres tremblaient.

— Labess, répondit-il avec difficulté.

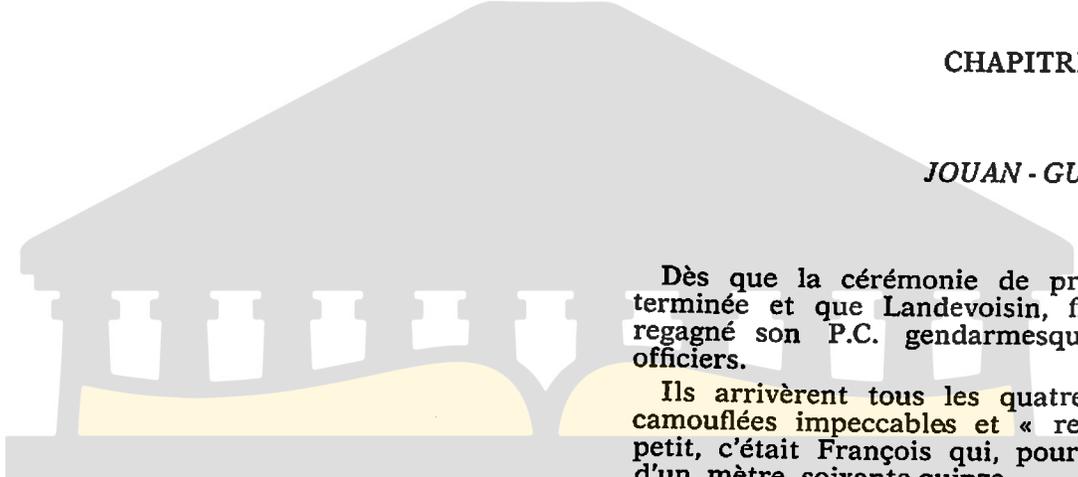
Deux heures plus tard il était mort. Deux heures plus tard Freddo, lui, éccœurait le chirurgien en lui demandant de retourner dans sa chambre, au Commando.

Le blessé dut subir trois interventions chirurgicales, à un mois d'intervalle. Il eut la chance d'être opéré par un homme remarquable, le médecin capitaine Figaro, chef de l'antenne de la 35<sup>e</sup> D.P. Il eut le courage de subir de pénibles séances de rééducation, mais réussit, de la sorte, à conserver sa main et son bras.

Il ne voulut jamais prendre de convalescence, se contentant de faire du « chardinage » aux abords du poste où cantonnait le commando. On le voyait au milieu de ses haricots, tomates ou petits pois, le bras dans le plâtre, l'arrosoir tenu par la main valide, le sourire aux lèvres, abreuvant consciencieusement ses plates bandes.

C'était tout cela que Saint-Bénin n'avait pas oublié. Aussi, lorsqu'il reconnut Freddo dans les rangs de son nouveau commando, ne put-il empêcher des larmes de lui monter aux yeux.

(1) Frère. (2) Ça va ?



## CHAPITRE IV

### *JOUAN - GUERET*

Dès que la cérémonie de prise de commandement fut terminée et que Landevoisin, flanqué de Belhousseau, eut regagné son P.C. gendarmesque, Saint-Bénin réunit ses officiers.

Ils arrivèrent tous les quatre, sanglés dans des tenues camouflées impeccables et « retailées » au poil. Le plus petit, c'était François qui, pourtant mesurait un peu plus d'un mètre soixante-quinze.

Il y avait là Malarmet, le plus ancien du commando, un licencié en droit faisant son service, Klervur, un lorrain long comme un jour sans pain, rouquin et sûr de lui, officier de réserve servant en situation d'activité, et Jouan-Guéret, Breton comme François avec lequel il avait d'ailleurs été au lycée, arrivant de Coët après avoir été sergent-Para dans un régiment que Dubéarn avait commandé lorsqu'il était encore Colonel.

Saint-Bénin se rappelait bien le jour où Jouan-Guéret lui avait été présenté. C'était à Canclaux, une des casernes de l'E.A.I. de Saint-Maixent, le lendemain de l'amphi blanc des Cyrards. Le Capitaine était venu là, avec quelques cama-

rades, prendre le café. Il avait reconnu Poder, un élève avec lequel il avait effectué un stage à l'E.H.M. de Chamonix. Celui-ci, sur un signe de tête, s'était approché.

— Alors, Poder, cet amphi, ça marche ?

— Pas tellement bien, mon Capitaine. Je suis trop loin pour espérer les Paras, la Légion ou les Chasseurs Alpains. Quant au 7<sup>e</sup> R.T., c'est la même chose. Alors je vais prendre le premier R.I. venu. Ça n'est pas grave, mais mon vieux copain Jouan, lui, c'est différent, il en fait une maladie. Me permettez-vous de vous le présenter, mon Capitaine ?

Sur la réponse affirmative de Saint-Bénin, Poder s'était avancé vers une table où, seul et triste, un élève buvait son café. Dès qu'il fut debout, sa silhouette massive de paysan breton, dans laquelle devait couler quelque sang espagnol, fit impression. Il s'immobilisa devant le Capitaine et se présenta.

— Ça n'a pas l'air d'aller tout seul, mon vieux, lui demanda Saint-Bénin.

— Non, mon Capitaine, ça ne va pas du tout. Je suis sorti dans un mauvais rang, je le sais, je ne suis pas diplomate, je le sais aussi, j'ai mauvais caractère et j'ai la sale habitude de dire ce que je pense. Et pourtant, j'ai été reçu à l'écrit de Navale, j'ai fait Cyr direct tout en étant sous-officier. Alors il faut croire que mon bagage intellectuel est suffisant pour faire un Chef de Section. Mais à Cyr on ne fait pas des Chefs de Section, on prépare des licenciés.

« A Saint-Maixent c'est autre chose : on nous fait plancher, à la Courtine devant le Colonel commandant la Division d'Application. C'est un parachutiste, grand, balèze, avec un visage taillé à coups de hache. Il est perché sur un rocher et il nous domine. Il nous regarde, tout le monde a la trouille. Et dans cette ambiance, on nous demande de commander un sous-groupe tactique avec une compagnie de tirailleurs, un peloton blindé, une escouade de

génie, des appuis-feu et tout le reste. Je suis certain que même parmi nos capitaines instructeurs chevronnés et couverts de décorations, il n'y en a pas un qui ait déjà dirigé un tel bidule au feu. Alors forcément on fait des conneries, on fait donner l'assaut dans le champ de mines. Et gueule d'ange, là-haut sur son caillou, nous engueule et nous colle au trou.

Au fur et à mesure que Jouan parlait, ses yeux s'animaient. On sentait dans tout son être une sorte d'incompréhension, comme un obstacle infranchissable contre lequel on revient buter sans cesse, mais aussi une passion pour son métier, une volonté inflexible et un désir de se battre, partout, dans tous les domaines.

Saint-Bénin ne s'y trompa pas. « Celui-là, pensa-t-il, c'est un homme, un vrai, un gars difficile à commander mais sûrement efficace ». Il l'imaginait à la tête, non pas d'un sous-groupe tactique, mais d'une solide section de commando, là-bas quelque part dans les Aurès.

— Ecoutez-moi, sous-lieutenant Jouan-Guéret, lui répondit le Capitaine, il ne m'appartient pas, ici de confirmer ou d'infirmier ce que vous dites, bien que sur certains points, je sois d'accord avec vous. La seule chose valable, à mes yeux, chez un officier, c'est son esprit agressif et son désir farouche de se battre. Vous devez faire partie de ceux-là. Alors, demain, à l'amphi-corps, demandez donc le 1<sup>er</sup> Bataillon du 494<sup>e</sup> R.I. J'y prendrai un commando dans deux mois.

## CHAPITRE V

### *DIRECTIVES*

— Messieurs, commença Saint-Bénin, après avoir, d'un geste, invité ses officiers à s'asseoir, je ne viens pas ici pour faire mon temps de commandement, pas plus que « faire mon séjour » bien peinard comme beaucoup. Je connais le Général Dubéarn et, il y a deux mois, je lui ai demandé un commando dans les Aurès. Je l'ai — donc tout va bien. Le Chef de Bataillon m'a déjà expliqué la façon dont vous avez travaillé jusqu'à maintenant ; je dois vous dire que je ne suis pas d'accord.

François fixait le Capitaine avec des yeux ronds. Il écoutait. Klervur lui aussi, était attentif. Marlarmet, bien qu'intéressé, semblait surpris tandis que Jouan-Guéret, un sourire léger et indéfinissable aux lèvres, attendait la suite.

— Vous avez été formés par un ancien officier de Légion Etrangère, continua Saint-Bénin. Je suis donc certain de votre discipline, de votre honneur et de votre conscience professionnelle — les Légionnaires sont inflexibles là-dessus. Par contre, vous avez eu l'habitude de travailler à l'échelon commando, c'est-à-dire en faisant bloc et vous sentant mutuellement appuyés par la section voisine. Ça, dans le cadre

d'une opération, c'est valable. Mais ça ne l'est pas, à mon sens, pour accomplir au mieux la mission des commandos de chasse. Je veux vous amener à travailler, d'abord, en demi-commando, ensuite en section seule, ensuite, et ce sera le plus difficile, en groupes dissimulés dans la nature. Cela demande de la discipline — vous l'avez — des moyens radios — nous les aurons — du courage — vous devez l'avoir — des cadres valables — nous nous y emploierons — et enfin de l'initiative. A vous, messieurs, de la rechercher.

Saint-Bénin repoussa sa chaise, allongea et croisa les jambes, réfléchit un moment, puis reprit :

— Nous commencerons dès demain par casser le commando — c'est-à-dire que la 1<sup>re</sup> marchera avec ce que vous appelez le commandement qui deviendra 4<sup>e</sup> — l'ensemble à mes ordres — et que la 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> formeront le second commando aux ordres du Lieutenant François qui deviendra officier adjoint et disposera à cet effet, sur le terrain, d'un groupe de commandement identique au mien — 1 ordonnance — 1 garde de corps — 2 radios. Avez-vous des questions à me poser sur cette nouvelle formation ?

Les officiers levèrent la tête, car depuis que le Capitaine avait parlé de transformation de commando, chacun avait sorti un carnet et un crayon d'une poche de son treillis et prenait des notes, en style télégraphique.

— Et du point de vue emploi, mon Capitaine ? demanda François.

— J'y arrive, reprit Saint-Bénin. Cette nouvelle articulation nous permettra, dans un premier temps, d'assurer une permanence sur le terrain ; autrement dit un commando sortira lorsque l'autre rentrera. Par ailleurs, il est un certain nombre de « trucs » que je vous apprendrai. Mais l'essentiel dans un tel système de travail demeure la perfection des liaisons radios. Pas de discours, pas de procédure d'Etat-Major : mais le style Bigeard, c'est-à-dire le

langage des aviateurs. Nous verrons cela en temps utile. Avez-vous d'autres questions à me poser ?

Pour la seconde fois, les officiers relevèrent la tête et l'on sentit comme une espèce de détente. Une compréhension immédiate s'établissait entre eux. Ils étaient jeunes, ils avaient « le paquet » et puisque le nouveau patron parlait de Bigeard, et non des ramollis, l'affaire ne se présentait pas trop mal.

— Bon, pas de questions, je continue. Vos gars ne savent pas tirer et vous non plus. Pas la peine de me regarder comme ça, je sais ce que je dis. L'Armée Française tire mal, et surtout ne s'adapte pas assez rapidement au combat. La recrue apprend le tir dans des conditions ridicules. Il faut à ces messieurs des sacs à terre — on leur donne une heure pour poser leurs petits coudes bien comme il faut. C'est déjà inconcevable. Mais, pour tout arranger sur leur colle un casque, la plupart du temps trop large, sur la tête. Alors là, c'est complet. Pour moi le tir se pratique dans toutes les positions, mais surtout debout, accroupi ou assis et plus particulièrement ici. Si vous avez le malheur de vous coucher, de chercher un abri et de tirer comme au stand c'est foutu, pour la bonne raison que vous n'avez rien vu devant vous et que vous ne ferez bouger personne en face. Résultat, vous vous ferez tirer comme des lapins, vous ne progresserez pas, vous aurez des morts et des blessés, à la nuit les fells décrocheront et votre bilan sera négatif. Si vous n'avez pas de précisions à me demander, nous allons, maintenant, faire un tour dans l'oued qui coule au pied de notre position afin de décider où nous installerons le stand de tir instinctif et le parcours de tir de combat.

On frappa à la porte.

— Entrez, cria Saint-Bénin.

Freddo apparut sur le seuil du bureau et salua.

— Entre, tu n'es pas de trop.

Le Sergent-chef tenait à la main sa casquette para et ne savait trop comment s'y prendre pour dire au Capitaine sa joie de le retrouver.

— Salut Freddo, enchaîna le Capitaine en tendant la main à son vieux camarade de combat, je suis content de te savoir, à nouveau, auprès de moi. J'ai souvent pensé à toi, tu sais. Au fait, et ton bras, comment ça va ?

— Ben ça va, mon Capitaine, on ne peut pas dire que je fais de l'acrobatie, mais ça va. Mais j'peux plus tirer au P.M., à cause de ces putains de doigts raides et j'peux plus tenir la fourchette non plus — le poignet veut pas plier. Alors, j'ai une carabine U.S. Et je mange de la main gauche. Mais on peut dire que j'suis content de vous revoir. Vous savez ? ça va marcher, on a un bon commando. Moi j'suis l'adjoint du Lieutenant Jouan.

Le Lieutenant Jouan, lui, n'aimait pas beaucoup la tournure que prenait la conversation. Depuis un peu plus d'un mois qu'il était arrivé, il avait pu apprécier Freddo à sa juste valeur. Il nourrissait pour lui un certain respect : celui du jeune soldat pour le vieux combattant rompu à tous les coups durs. Sa section commençait à bien se comporter sur le terrain et il se demandait si le Capitaine n'allait pas « récupérer » le Sergent-chef dans son groupe de commandement.

On aurait dit que Saint-Bénin avait senti la préoccupation du Breton.

— Eh bien, Freddo, dit-il, je vais te laisser à la 2<sup>e</sup> section, puisque tu t'entends bien avec le Lieutenant. Ne prends pas cela pour un manque d'intérêt de ma part à ton égard, mais si je veux réorganiser ce commando, il ne faut pas que je commence par tout démolir.

Jouan-Guéret ne put se retenir de pousser un soupir de soulagement, ni de murmurer quelque chose qui ressemblait à des remerciements et tout le monde se dirigea vers la

sortie du poste. Ils se trouvaient maintenant sur le terre-plein de dégagement. La sentinelle allait et venait, le P.M. serré sous le bras. Avant d'emprunter le sentier qui descendait vers l'oued, Saint-Bénin s'arrêta.

— Venez un peu autour de moi, par ici, car il y a encore une chose que je veux vous dire.

Intrigués, les officiers firent le cercle, assez loin du soldat pour ne pas être entendus. Il faisait un temps magnifique et un souffle d'air frais fouettait les visages.

— Voyez-vous, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que notre mission est avant tout une constante recherche de l'ennemi basée sur une connaissance approfondie de tout ce qui le touche.

Campé solidement sur ses jambes le Capitaine était obligé de lever la tête pour chercher les yeux de ses camarades tous plus grands que lui, et lorsqu'il parlait, on avait l'impression, de profil, qu'il ponctuait ses phrases de fréquents « coups de bouc ».

— Nous devons savoir qui nous combattons, continuait-il, je veux dire que nous devons connaître les chefs par leur nom, situer très exactement leur famille, leur mechta. Nous ne devons pas ignorer non plus les effectifs, l'armement et les habitudes de la nahia (1) ou de la katiba (2).

François qui faisait des efforts pour appeler l'attention de Saint-Bénin se permit de prendre la parole :

— Qu'entendez-vous par habitudes, mon Capitaine ?

Le Capitaine, occupé à buter du bout du pied, par petits coups, contre un éperon rocheux, releva une fois de plus la tête. Il aimait qu'on lui posât des questions. Aussi répondit-il aussitôt :

— Les habitudes des fellis, les gars, c'est leur façon

(1) Section.  
(2) Compagnie.

de vivre, de se déplacer, de se battre. Ils ne vont pas n'importe où ni n'importe comment ordonner qu'on leur fasse le couscous ou la galette. Lorsque nous aurons pu situer leurs ravitailleurs, lorsque nous aurons compris leur dispositif — toujours le même, c'est certain — lorsque nous connaîtrons leur filière et leurs itinéraires, lorsque nous aurons repéré les « civils » qui, au village ou ailleurs, les avertissent de nos faits et gestes, eh bien ! nous aurons à moitié gagné. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Saint-Bénin fit demi-tour pour s'engager sur le sentier. Jouan-Guéret intervint :

— Mais, mon Capitaine, en écoutant votre propos on a l'impression de s'orienter vers un travail de renseignement.

— C'est exactement ça, mon vieux. A cette différence près que nous interviendrons directement à chaque fois que l'ennemi sera à notre pointure. De toutes manières ce ne sont là que les grandes lignes. Je rentrerai dans le détail jour après jour et je suis certain que ce genre de combat vous intéressera. Tenez, si vous voulez que je me résume, eh bien :

« Oubliez tout ce que vous avez appris sur la guerre classique, foutez-moi ça au fond de vos cantines et repartez à zéro ».

## CHAPITRE VI

### OPERATION ELISABETH

Un mois plus tard, Saint-Bénin était, sur sa demande, au rapport du Chef de Bataillon.

— Alors Saint-Bénin, ça marche ? Vous avez déjà flingué quelques fells. Le commando fonce, je suis satisfait. Et vous ?

Il était, comme d'habitude, vautré dans son fauteuil, mais paraissait en veine de compliments.

De plus, et Saint-Bénin le reconnaissait parfaitement, Lan-devoisin était d'un abord sympathique et surtout compréhensif. Et puis, le Commandant en second suivant pour l'instant un stage de Chef de Bataillon en France, il était certain que cela influait favorablement sur le caractère du Commandant ; on le sentait plus détendu, moins dégoûté, donc plus intéressant.

Saint-Bénin était un homme spontané, franc, dont le parler percutant ne convenait pas à tout le monde.

— Ça marche, mon Commandant, répondit-il, mais je pense faire beaucoup mieux. Attendez que mes gars soient rodés au véritable travail de commando et je vous garan-

tis des résultats. D'ailleurs je suis précisément venu vous entretenir d'un projet.

— Je vous écoute.

— Eh bien voilà. Vous savez que l'autre jour, à la suite de l'accrochage de Arhir, les documents récupérés sur l'adjudant Kenzari d'une part, les déclarations des deux prisonniers d'autre part, m'ont permis d'établir une liste d'habitants compromis au village. Je voudrais lancer une série d'investigations simultanées. J'arrêterai 35 personnes. Il n'y a que 6 coupables, mais je ne veux pas laisser entrevoir le moindre indice à l'adversaire — ceci pour gagner quarante-huit heures. Alors je relâcherai en même temps les 29 qui ne sont pas dans le coup et je déclencherai une opération si — comme je l'espère — les 6 veulent bien me conduire là où je veux aller. Ce travail n'est pas le mien, mais tant que le Commandant Belhousseau ne changera pas son 2<sup>e</sup> Bureau, je serai bien obligé de me débrouiller tout seul.

Landevoisin s'était levé.

C'était un curieux personnage, mélange, hélas disproportionné, de vieil avachi et de lutteur farouche. En ce moment, pris par l'action que lui proposait Saint-Bénin, il semblait rajeuni de dix ans et s'enthousiasmait.

— Affirmatif, allez-y ! De toutes manières le Belhousseau, il est en stage, il s'instruit pour vaincre, ah, ah, encore qu'avec le gouvernement de cons que l'on a, on se prépare tout doucement la plus belle — enfin une des plus belles déculottées que l'on ait reçues — et celle-là on la prendra non pas par les fells mais par Paris, ah, ah, marrant, non ! Alors Belhousseau ne sera pas là pour nous rabâcher des conneries de cul bénit. Allez, tapez dans le tas. Il en sortira bien quelque chose.

Un des aspects de Landevoisin qui déplaisait souverainement à Saint-Bénin c'était ce besoin qu'avait le Commandant de rappeler à tout bout de champ, dans la conver-

sation, son point de vue sur De Gaulle et son gouvernement.

Il ajoutait en général à cela, une description — la sienne — sur la façon dont on avait perdu l'Indochine. Cela devenait rapidement pénible et le Capitaine, qui n'avait pas l'habitude de cacher ce qu'il pensait, répondait souvent assez sèchement à son chef, qui n'en avait cure, d'ailleurs, et qui après avoir soufflé un peu, repartait de plus belle sur son thème favori.

— Il y a malgré tout une chose qui me tracasse, reprit Saint-Bénin, après un moment de réflexion, c'est que je vais être amené à opérer à l'intérieur du village et l'officier S.A.S. se trouve actuellement en permission. Etant donné que je n'ai pas obtenu auprès de lui toute la compréhension, ni surtout toute l'aide que j'escomptais, je le vois très bien, à son retour ici, prétendre que j'ai choisi la période où il était absent pour me livrer à ces arrestations.

Landevoisin reprit son air dégoûté et arrêta le Capitaine de la main.

— Le S.A.S., je m'en contrefous. Il paraît que du temps de la Légion il a fait du bon travail de renseignement. Personnellement, depuis que je suis ici et surtout depuis que son adjudant-chef a pris sa retraite, il n'a jamais été foutu de savoir ce qui se passait dans ce sacré bordel de bled. Alors, hein, vous voyez ce que je veux dire ?

Après avoir mis au point quelques détails avec son chef, Saint-Bénin rejoignit le Commando.

En fin de soirée, le lendemain, l'un des six se décida à parler. Depuis le matin, un harki compétent, calme et pas pressé, frappait à petits coups sur la tête du client avec une chaussette pleine de sable. On ne peut pas dire, à proprement parler, que cela fasse mal — non — mais les coups finissent par résonner plus fort que les cloches de Notre-Dame dans le crâne du patient.

— Tout le monde, au village, a part quelques-uns, tra-

vaile plus ou moins avec les rebelles, dit-il d'une voix fatiguée. Il faut bien, sans quoi ils viennent la nuit pour nous frapper, ou nous coincent dans le djebel. Encore bien heureux lorsqu'ils ne nous tuent pas ou ne violent pas nos femmes.

Le harki recommença la manœuvre.

Et l'un des six repara.

— Il y a Aït Izem, le tailleur dont le magasin est juste à côté et en dessous de la S.A.S., il fait des uniformes pour les djounouds de Beggas Mahmoud, je l'ai vu en livrer le jour du souk à des civils du Djebel.

— Donne lui à boire et deux couvertures, et ce soir tu lui apporteras à manger, dit le Capitaine au harki. Je veux le revoir demain matin, tu entends, et entier.

Un quart d'heure plus tard, une patrouille descendait au village, et cernait le magasin du tailleur. Le propriétaire était conduit au commando.

Aït Izem connaissait le Capitaine. Il avait en effet, fourni différents tissus pour décorer la popote.

— Bonjour, mon Capitaine, dit-il en arrivant.

— Salut, Aït Izem. Viens donc faire un petit tour avec moi aux douches.

Avant qu'il ne fût revenu de sa surprise, le tailleur se retrouva soulevé de terre par des bras puissants, déshabillé, traîné, poussé jusqu'aux douches où, nu comme un ver, il vit arriver le Capitaine.

— Aït, commença ce dernier, je sais que tu travailles pour les fells, et je peux même te dire que, actuellement, tu confectionnes des tenues pour Beggas. Je sais aussi que tu le fais parce que tu es obligé et je te comprends. Il faut, à son tour, que tu me comprendes. Je saurai qui te passe la commande, à qui tu la livres, et qui te paye, même si je dois passer des jours et des nuits ici avec toi et les quelques gars qui s'occuperont de ta personne. Alors

tu choisis : ou tu parles et tu es libre dans une heure ; ou tu ne veux pas parler et je fais signe à ceux qui attendent là, derrière moi.

Aït Izem était Kabyle.

Il y en avait quelques-uns à Taberdga, tous commerçants. Leur père, voire leur grand-père, à l'époque où les déplacements étaient longs et épuisants, où il n'y avait pas de piste, s'en étaient venus sans doute pour acheter ou plus exactement échanger l'huile d'olives réputée contre quelque blé maladif et, soit par manque de moyens, soit parce que Taberdga, bien fraîche au bord de ses cascades, les avaient séduits, ils s'y étaient définitivement installés.

Comme presque tous les Kabyles, il parlait français très correctement ; comme presque tous les commerçants, il savait discerner, dans la seconde, où se trouvait son avantage. Aussi, tremblant, autant de froid, sur les dalles humides, que de peur, répondit-il très vite :

— Tu me donnes mes habits, mon Capitaine, et je t'emène pour trouver les tenues de Beggas. C'est vrai, mais je ne peux pas faire autrement. Ils sont venus au magasin, il y a environ trois mois. Ils étaient deux, en djellabah blanche. Ils m'ont dit de fermer. Ils avaient une mitrailleuse et un couteau, j'ai fait ce qu'ils ont dit. Alors ils m'ont expliqué. « Je devais faire 50 tenues — pas des uniformes — des caleçons longs et des grandes chemises en toile épaisse. Ils paieraient 2.300 la tenue. Ils m'enverraient quelqu'un avec l'argent, le jour du souk. Je devais livrer 4 ou 6 tenues par semaine. » Il y a déjà eu 3 livraisons, la prochaine sera jeudi, dans 2 jours. C'est Haminadi Drissi, de Bourrekache, qui est venu les 3 premières fois. Ce sera certainement encore lui, il me l'a dit.

Le tailleur semblait complètement affolé.

— S'ils apprennent que j'ai parlé, ils vont me tuer, gémit-il.

Le Capitaine, qui s'était accroupi durant l'entretien, se releva doucement. Il échafaudait déjà un plan, essayant de coffrer l'un sans trop compromettre l'autre.

— Bon ça va, Aït. Tu vas retourner chez toi. Si on te demande quelque chose tu répondras que c'était une erreur, on cherchait des munitions volées. Si tu tiens ta langue, nous tiendrons la nôtre et il ne t'arrivera rien, mais si tu essaies de prévenir Haminadi, je fous toute la famille en tôle et je bousille ton magasin. Compris ?

••

Dès 7 heures le lendemain matin, une véritable opération fut montée par le commando pour arrêter Haminadi. Saint-Bénin voulait simuler un vaste contrôle d'identité et ratisser Bourrekache.

A midi, une dizaine de civils, dont les papiers n'étaient pas en règle furent ramenés à Taberdga. Haminadi se trouvait parmi eux. Mais tous furent débarqués au commando et relâchés en fin d'après-midi, sauf le client intéressant.

Le Capitaine savait bien qu'à la nuit tout Bourrekache apprendrait l'arrestation de Haminadi. Il comptait bien, également, que les fells seraient prévenus dans la matinée du lendemain, jour du souk.

Le Chibani (1) resta en prison jusqu'à 20 heures, puis il fut conduit devant le chef du Commando. Avant qu'il eut le temps de réaliser, Saint-Bénin lui fit traduire la phrase suivante :

— Dis donc, grand-père, tu sais coudre ?

La face broussailleuse du chaouïa s'éclaira d'un sourire. Il ne voyait vraiment pas où l'officier voulait en venir.

— Non, répondit-il, c'est la femme qui fait ça.

(1) Vieux.

— Oui, la femme ou le tailleur, et c'est pour cela que tu donnes des tenues à fabriquer à Aït Izem, hein ?

Le vieux avait sursauté. Il essaya de reprendre son air bon enfant. Trop tard. Kenouche, sur un signe du Capitaine, l'avait saisi par le devant de sa djellabah, pratiquement soulevé de terre, et à toute volée, lui avait catapulté son poing droit à la hauteur de la pommette gauche.

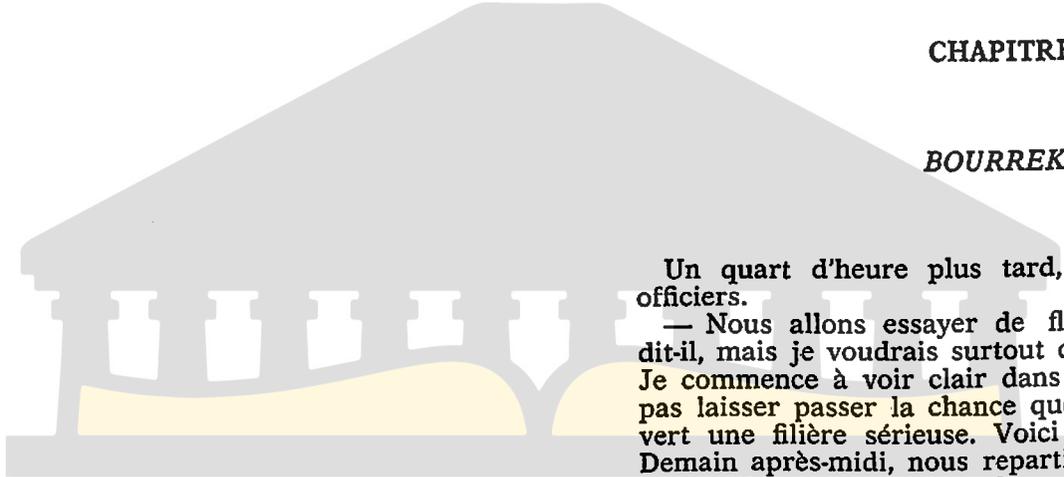
— Laisse-le. Ça va.

Haminadi se remit péniblement debout.

— Alors, aboya Saint-Bénin, je t'écoute !

L'interpellé, levant la main, non pas pour réclamer la parole, mais bien plus comme le manager qui, du coin du ring, jette l'éponge parce qu'il a compris que l'adversaire est trop fort, reprit :

— Ecoute, mon Commandant, c'est pas d'ma faute. Ils viennent à la mechta, demandent à manger, repartent dans les oueds, reviennent, repartent, menacent toujours de nous tuer. Alors, nous, on obéit. La mechta elle est loin, tu sais, perdue, là-bas, loin du village. Je dois aller chez Aït. « Ils arrivent la veille du souk, à la tombée de la nuit, me donnent l'argent et disparaissent. Ils reviennent ensuite le lendemain du souk ou deux jours après, toujours à la tombée de la nuit. Ils sont quatre ou cinq et deux fois, Beggas est venu, avec une trentaine de djounouds, mais lorsqu'il est là, ils se tiennent bien ».



## CHAPITRE VII

### *BOURREKACHE*

Un quart d'heure plus tard, Saint-Bénin réunissait ses officiers.

— Nous allons essayer de flinguer quelques fells, leur dit-il, mais je voudrais surtout que l'on fasse un prisonnier. Je commence à voir clair dans ce bled et nous ne devons pas laisser passer la chance que nous avons d'avoir découvert une filière sérieuse. Voici ce que nous allons faire. Demain après-midi, nous repartirons pour Bourrekache, nous grenouillerons tard dans la soirée, nous ramènerons le sieur Haminidi à sa mechta en grande pompe. Mais pas seul. Six hommes décidés, et habillés en civils musulmans se planqueront chez lui. Nous décrocherons ensuite, nous laisserons une section dans quelque fond d'oued sur le chemin de retour en recueil et prête à intervenir. A tous les coups, sachant Haminidi relâché, les fells viendront aux nouvelles. Ils ne connaissent pas encore nos méthodes dans le coin — vous me choisirez cinq gaziers solides, je resterai avec eux.

Saint-Bénin scruta les visages de ses subordonnés. A coup sûr cette manœuvre les emballait, mais un certain dépit se lisait tout de même dans leurs yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas d'accord ? demanda le Capitaine en fixant plus particulièrement Jouan.

— C'est-à-dire, mon Capitaine, répondit le lieutenant, si je pouvais y aller à votre place...

— Avez-vous déjà fait des coups comme celui-là ?

— Non, mon Capitaine, mais si je peux emmener Freddo, lui, avec vous, il a bien dû déjà en faire, non, alors !

— Et s'il vous arrive un pépin, hein ?

— Si je puis me permettre, mon Capitaine, il vaut encore mieux qu'il arrive à moi qu'à vous.

— C'est bon, je vous ai dit que je vous laisserais prendre des initiatives, alors allez-y avec Freddo et quatre harkis. Nous allons maintenant régler tous les détails.

••

Il y avait déjà près d'une heure que le commando était reparti en faisant, exprès, beaucoup de bruit. La mechta Haminadi se composait de trois pièces, ouvrant toutes les trois sur la cour, une cour entourée d'un mur de pierres sèches, haut d'un mètre, et embarrassée de tout un bric à brac.

Jouan avait placé ses hommes de façon à surveiller sur trois faces, la maison s'appuyant contre des rochers par derrière. Il était secondé par Freddo et par le Sergent Salah, harki particulièrement courageux et dévoué.

— Ils arriveront sans doute par l'oued là-bas à 200 mètres devant nous. Vous, Freddo, quoi qu'il arrive, vous gardez Haminadi de manière qu'il ne profite pas de l'accrochage pour filer. Si le coup loupe, il faudra le ramener au Capitaine. Nous les laisserons approcher jusqu'à la mechta, vous ne tirerez que sur mon ordre. Dès qu'ils seront dans la cour, je tirerai le premier, ce sera le signal. Visez les jambes. N'oubliez pas qu'il nous faut un prisonnier.

Chacun maintenant se trouvait à son poste de combat, la famille du vieux chaouia était consignée dans une pièce, le jour déclinait rapidement.

Soudain, Salah agrippa la manche de Jouan-Guéret.

— Chouf, mon Lieutenant, là-bas, dans l'oued, vers le rocher blanc.

Le Breton reporta ses jumelles dans la direction indiquée.

— Bon Dieu, c'est vrai, c'en est un.

Le Sergent harki avait saisi le fusil à lunette et prenant appui sur une vieille caisse qui traînait par là, cherchait à mettre le fell dans la ligne de mire.

— La putain de sa race, jura-t-il entre ses dents, c'est Miali Mahiou, le chef des merkezs (1) du coin. Je tire, mon Lieutenant ?

— Non, ordonna Jouan, il ne doit pas être seul, laissons-le approcher.

Mayou progressait de quelques mètres, s'arrêtait, scrutant les mechtas, repartait, stoppait plus loin, et ainsi de suite.

— Merde alors, s'écria Salah, mais où sont les autres ?

A ce moment précis, deux autres rebelles apparurent en contre-bas, sensiblement sur la même ligne. Ils se déplaçaient lentement, calquant leur marche sur celle de l'éclairreur.

— Ces cons-là ! A tous les coups ils vont laisser quelqu'un en surveillance lorsqu'ils viendront à la mechta. Ça s'emmanche mal, notre truc.

Le Lieutenant interrompit son monologue parce que Salah, de nouveau, avait croché son bras. Son regard suivit lentement celui du Sergent.

— Ah les vaches ! Ils vont nous posséder.

En effet, un quatrième larron arrivait perpendiculaire-

(1) Caches de ravitaillement.

ment à l'axe de tir, sur la gauche, et il n'était plus qu'à une centaine de mètres de la mechta.

La situation était délicate : sortir c'était échouer à coup sûr. En quelques instants le dernier fell aurait disparu et ceux d'en face ouvriraient le feu sans risque. Rester à l'intérieur, c'était sans doute échouer en partie également parce qu'il semblait que, vu les précautions prises, un seul rebelle se présenterait à la mechta. Alors ?

Jouan en était là de ses réflexions lorsque des cris fusèrent sur la droite. Une femme, sortie d'on ne sait où, courait en direction de l'oued, gesticulant et criant « Goumiers, Askris, Goumiers » (1).

Les harkis comprenant immédiatement de quoi il retournait, réagirent en même temps que les fells et la fusillade éclata.

— Avec moi ! cria le Lieutenant. Foutu pour foutu, il nous en faut un. On peut leur couper la retraite. Allez, en avant !

Seul Freddo, le doigt sur la détente de sa carabine restait, lui, à surveiller le vieux qui n'en menait pas large. Il écoutait les rafales de P.M., rageuses, qui fouillaient les rochers alentour, les coups de fusil claquant comme des coups de fouet. Il reconnut même le bruit caractéristique de la Statti.

Ils sont peut-être nombreux, pensa-t-il. Après tout ce vieux con nous a bien dit que Beggas était venu avec une trentaine de gus.

Dehors, l'accrochage continuait. Au début Freddo avait parfaitement suivi l'affaire, Jouan gueulait des ordres que le vent rapportait ; mais maintenant il n'entendait que les coups de feu et les balles perdues qui de temps en temps, frappaient les murs de la mechta.

(1) Soldats Français.

Il commençait à s'inquiéter — oh ! pas pour lui, bien sûr, en Indochine il s'était sorti de coups plus difficiles, mais pour les autres ; le Lieutenant, il était bien, vachement bien même, mais tout de même encore jeune. Et si, en ce moment précis, un peu dépassé, là-bas, dans l'oued, il faisait une fausse manœuvre et qu'il y reste, que dirait le Capitaine ?

Brusquement, il se décida. Il saisit le vieux par la djellabah, le mit debout et le poussa devant lui, vers la porte.

— Allez, asma (1), et si tu fais le con, kapout, je te fous une bastos dans la tronche. Compris ? dit-il en agitant sa carabine sous le nez de l'autre.

Mais le chaouia était trop préoccupé par sa trouille pour acquiescer. Ils se retrouvèrent dans la cour. « Ce qui m'emmerde, pensa Freddo, c'est que je ne connais pas le terrain ».

— Allez, asma !

Dès que le mur fut dépassé, quelques balles passèrent en miaulant au dessus d'eux. Mais le chef ne s'en souciait guère. Il essayait de repérer le Lieutenant et les harkis, il lui sembla apercevoir Salah, là-bas, plus loin sur la gauche, appuyant son fusil contre un rocher pour mieux viser.

— Allez, asma.

Tout à coup, Haminadi bascula dans l'oued. Freddo tira. Trop tard le vieux avait disparu ; il réapparut cinquante mètres plus loin, mais disparut de nouveau avant que le chef eût pu retirer. C'était fini. L'oued s'élargissait déjà et formait un amas de rochers, de cassures, de trous, de sa blières, permettant une dissimulation totale.

Les coups de feu avaient cessé. Déjà le Lieutenant Jouan-Guérét revenait vers la mechta. Raté ! Tout avait raté. Les

(1) Viens.

fells avaient disparu, Haminadi également, et maintenant il fallait affronter le Capitaine.

••

Saint-Bénin écouta attentivement le récit du Lieutenant. Il n'avait nullement l'intention de pousser les hauts cris et pour cause. Il y avait bien longtemps qu'il savait à quoi s'en tenir sur le déroulement de ce genre d'action ; on en loupait dix pour en réussir une.

Il cherchait seulement à saisir les raisons exactes de l'échec, et, dans ce que racontait Jouan, il ne voyait pour l'instant aucune critique sévère à formuler.

— S'il n'y avait pas eu cette salope de bonne femme, conclut le Lieutenant, le coup aurait certainement réussi, mon Capitaine. Il faut dire, également, que je ne suis pas rompu à la gymnastique de ces coups de main. Il faut tout prévoir, et c'est difficile.

Le Capitaine se leva.

— En effet, mon vieux, il est probable que l'intervention de la vieille a tout fichu par terre. Cependant, les gars, il nous faut tirer les enseignements de cette défaite. En règle générale, il est nécessaire de s'en tenir à la mise en scène prévue. Dans tous les cas, toi, Freddo, tu n'aurais jamais dû quitter la mechta, ni le vieux, et, foutu pour foutu à mon avis, Jouan, vous n'auriez pas dû sortir, mais plutôt laisser les fells dans le doute. Après tout rien ne dit qu'ils auraient pris ce que disait la zouze (1) à la lettre.

— Mais, mon Capitaine, ils ont tout de même ouvert le feu.

— D'accord, mais êtes-vous certain qu'aucun de vos har-

(1) Vieille.

kis, comprenant ce que disait la bonne femme, n'ait bougé de son poste ?

— Non, bien sûr, mais après que pouvions-nous faire ? Les fells auraient peut-être tout simplement décroché.

— C'est possible, reconnut le Capitaine.

Saint-Bénin était soucieux — et aussi — déçu, presque vexé.

Il aurait voulu que la méthode de combat qu'il prônait apportât immédiatement un résultat percutant pour asseoir sa réputation auprès de ses subordonnés et aussi pour les stimuler et leur donner l'envie de recommencer.

Il se demandait en effet si cet échec n'allait pas au contraire ralentir leur goût pour cette espèce d'aventure dont parlent toujours les commandos.

— Je ne veux pas vous voir abattus, ni découragés, leur dit-il. Faites-moi confiance. Cette façon de travailler est celle qui fera de vous, dans quelque temps et avec de la chance — on ne fait rien sans elle — des combattants redoutables. Au fait, Jouan, n'avais-je pas raison lorsque je vous disais que vous ne saviez pas tirer ?

— Oh si, mon Capitaine, je n'y comprends rien. J'ai balancé trois chargeurs de P.M. sur un fell qui courait dans l'oued, en contre-bas, à 60-80 mètres. Il est vrai que je courais aussi, mais tout de même, on aurait juré que je n'avais jamais tenu un P.M. de ma vie.

Saint-Bénin riait franchement, la mine déconfitée du Breton en était la raison.

— Eh bien, Messieurs, il ne nous reste plus qu'à retrouver la filière. Je vais y réfléchir. Demain matin, tir, après-demain, tir. Il y a une chose certaine, c'est que Bourrekache appartient aux fells, et qu'ils y sont, pratiquement, en permanence. Nous ferons donc en sorte de nous y trouver, nous aussi, et ce serait bien le diable si nous n'arrivions pas à en intercepter quelques-uns.

## CHAPITRE VIII

### *DUBEARN*

Le Général Dubéarn avait prévenu de son arrivée, la veille, par T.O. Il viendrait à Taberdga pour rencontrer Saint-Bénin. Il se poserait sur la D.Z. à 8 heures précises.

— Un Général à l'heure ? s'était écrié Landevoisin. Vous en avez déjà vu ? Moi jamais.

— Eh bien, vous allez en voir un, lui avait répondu Saint-Bénin.

Rentré de son stage, de Belhouseau, était, lui aussi, sceptique.

Quelques minutes avant huit heures, une alouette apparut dans le ciel bleu, là-bas au-dessus de la chaîne des Ifamen. Le petit point noir grossit à vue d'œil, entreprit un large virage vers l'oued Béni-Barbar, perdit de l'altitude et vint se poser, au bord de la D.Z., face au vent.

Les pales tournaient encore ; sautant prestement à terre, un petit bonhomme, habillé de camouflé et portant le béret rouge des paras, arriva en courant à la hauteur des officiers figés au garde à vous.

Dubéarn était trapu, vif, incapable de tenir en place. Il scrutait les visages, cherchant des yeux les yeux de son vis-à-vis. On sentait en lui, un dynamisme, une force, une

volonté farouche qui, ou bien emballaient les puncheurs, ou bien écrabouillaient les timorés. Et c'était sans doute ce que cherchait le Général.

Il ne vivait que pour combattre, ne s'intéressait qu'à ceux qui voulaient le suivre, ne plaisait qu'à ceux qui lui plaisaient et n'avait pas l'habitude de mâcher ses mots.

Il était la terreur des vieux colonels, l'exécuteur des incapables, la planche de salut des baroudeurs. Son principal atout auprès de ceux-ci était la façon qu'il avait de se souvenir qu'il avait été commandant de compagnie et de se passionner pour leurs problèmes et leurs difficultés.

Il était la bête noire des Etats-Majors. A 6 heures du matin, il parcourait les couloirs des bureaux, ouvrait les portes, remuant des chaises, s'étonnant de ne trouver personne. Il exigeait des autres comme il exigeait de lui-même.

Il combattait partout, même à table. Le repas devait être servi à midi 15, terminé à midi 30. Alors, il se levait et tout le monde en faisant autant. Il aimait à boire le café. Il ne touchait jamais à l'alcool, rarement au vin. Les cavaliers du 6<sup>e</sup> R.S. avaient réussi un exploit pour la Saint-Georges 1959, à Bir-el-Ater, en lui servant un porto qu'il but sans sourciller.

Les Intendants se sauvaient lorsqu'ils l'apercevaient. Il avait mis au point une tactique remarquable pour éviter de subir ces éternels emmerdeurs. Possédant une mémoire exceptionnelle, il apprenait par cœur des chiffres ahurissants. Dès que la conversation s'engageait et que l'intendant commençait à pleurer, Dubéarn fixait son interlocuteur droit dans les yeux, et, lui coupant la parole, à brûle-pourpoint lui demandait :

— Dites-moi, Monsieur l'Intendant, quelle est la masse actuelle d'habillement du 2<sup>e</sup> R.E.P. ?

Interloqué, l'autre répondait :

— Et bien, mon Général, je peux savoir ce chiffre, il me

suffit de consulter mes fiches, malheureusement, je ne les ai pas sur moi.

Il ne terminait pas le sourire qu'il avait esquissé, car déjà Dubéarn, lui gueulait sous le nez :

— 2.835.000 ! vous êtes un âne. Nom de Dieu, vous ne connaissez pas votre boutique.

Aucun Intendant n'était jamais arrivé, de la sorte, à tenir plus de dix minutes, ce qui semblait ravir le Général.

Il s'approcha, secoua énergiquement la main des officiers, puis, balançant une claque dans le dos de Saint-Bénin, lui demanda s'il était satisfait du commando.

Sur la réponse affirmative du Capitaine, Dubéarn et ses hôtes envahirent la 203 de Landevoisin et se rendirent au commando.

Le Général s'assit sans façon sur le tabouret que lui avança Saint-Bénin et invita les autres à en faire autant.

— Je repartirai à 9 heures, dit-il en sortant de la poche de son treillis une sorte de carnet dépenaillé et un bout de crayon de papier. Alors, comment tourne cette boutique ? Avant toute chose Saint-Bénin, ne vous attendez ici, ni à des moyens extraordinaires ni à un encadrement équivalent à celui que je vous avais donné à la 35<sup>e</sup> D.P. Vous devez réussir avec ce que vous avez.

Il releva la tête et scruta le visage du Capitaine. Il semblait avoir complètement oublié la présence des deux Commandants. Il était redevenu Capitaine s'entretenant avec un Capitaine de problèmes de Capitaine.

— Certainement, mon Général. D'ailleurs, je n'avais nullement l'intention de vous réclamer quoi que ce soit, je suis très satisfait de mes cadres et de mes hommes.

— Bon, et les fells ?

— Et bien, j'ai commencé des investigations. J'ai obtenu des résultats, j'ai découvert une filière, malheureusement le coup monté dessus a foiré.

De Belhousseau qui, dans son coin, marquait son impatience en secouant la tête, crut bon d'intervenir.

— Il semble de toute évidence, dit-il, que si, au lieu de procéder avec des méthodes qui tiennent plus du cirque que de la guerre, on en était resté à la bonne habitude classique en encerclant la mechta avec le bataillon et des appuis, les rebelles ne nous aurait pas échappé. Malheureusement, je me trouvais en stage en France, et, de ce fait...

Dubéarn le stoppa d'un geste.

— Commandant, si vous vous taisiez un peu, nous pourrions peut-être parler de choses sérieuses, articula-t-il sans sourire.

De Belhousseau bredouilla on ne sait trop quoi et se tut.

— Avez-vous quelque chose de particulier à me signaler, Saint-Bénin ?

— Je ne vois pas grand-chose, mon Général, si ce n'est que les postes radios sont fatigués et qu'il m'en faudrait un sixième, sans prendre, si possible sur les attributions du bataillon.

Dubéarn avait pris note sur le vieux calepin.

— Vous aurez satisfaction ; nous sommes mardi, un véhicule apportera le matériel jeudi après-midi à Khenchela, au secteur. Arrangez-vous pour le faire prendre. Eh bien, je vais vous quitter, mon vieux, et je suis content de vous savoir ici. Je vous fais confiance, et surtout ne changez pas vos méthodes, elles sont excellentes. Ah, autre chose, rappelez-vous bien ceci : deux et deux font quatre, ne vous découragez pas si vous ne faites pas systématiquement que des gros coups. Il faut être et durer plus longtemps que le fell. Je vous souhaite bonne chance.

Lorsque le Général fut reparti, Belhousseau, ne se tenant pas pour battu, attaqua sur un autre plan :

— Les promesses de poireaux (1), je les connais. Je subodore que vous attendrez longtemps le matériel promis.

(1) Généraux.



Héliportage par « bananes »

Ci-dessous « chouff » (guet) dans l'alfa. P.C. de Orange Zéro





En patrouille dans les Béni-Melloul  
Ci-dessous : après un accrochage, vers El Oued



Le jeudi soir, Saint-Bénin recevait six postes radios neufs. L'opération du 19 novembre que l'on avait baptisée « Elisabeth » du nom de la sainte du jour, avait eu de multiples répercussions. Les six ayant — plus ou moins — donné des renseignements valables, Saint-Bénin avait été amené à prendre un certain nombre de dispositions.

A l'intérieur même du commando, d'abord, où l'on avait découvert que le meilleur caporal harki volait des munitions et des grenades pour les fellas. Le Capitaine qui connaissait cette guerre sur le bout du doigt n'avait pas hésité. Quelques jours plus tard, au cours d'un accrochage dans l'oued el Arab, le caporal n'avait pas survécu à la balle perdue qu'il avait reçue dans la tête.

Cet avertissement, au sein même de cette communauté particulière qu'était le Commando, avait été salutaire. Il n'y avait pas de place pour les traîtres, et les fellas, avertis, s'étaient demandé comment ils pourraient, maintenant, retrouver un client capable de recommencer. Cela ne sortait pas de la Famille.

Par contre, lorsque Saint-Bénin avait fait arrêter deux mozhanis de la S.A.S. accusés de la même faute, les choses s'étaient singulièrement gâtées.

Tout d'abord, le Capitaine Le Guillou, rentré la veille de permission, avait crié au scandale. Il avait fallu prendre des gants, mettre les accusés en prison dans un bureau et non dans les locaux prévus à cet effet, ne pas les priver de leurs affaires personnelles, ni de leurs ceinturons, en un mot les considérer comme des caïds.

Le Capitaine n'avait pas réussi à convaincre Landevoisin parce que De Belhouseau, revenu lui aussi à Taberdga, s'était élevé contre de tels procédés. Bref, deux jours plus tard, les deux mozhanis étaient relâchés après avoir juré qu'ils ignoraient tout de ce vol de munitions — naturellement.

Cet incident n'était pas fait pour resserrer les liens déjà particulièrement distendus qui unissaient Saint-Bénin à Le

Guillou et le Capitaine avait parfaitement compris qu'il n'avait plus rien à attendre de l'officier S.A.S.

La vérité c'est que Le Guillou avait été vexé de perdre la face devant Landevoisin. N'avait-il pas affirmé à maintes reprises que tout allait bien au village, que si les fells étaient venus dans les mechtas il l'aurait su, etc... Or, le fait de découvrir, à cinquante mètres de son bureau, des tenues en confection chez le tailleur tenait, pour lui, du « coup en vache » de la part du commando, on se demande d'ailleurs bien pourquoi, mais Le Guillou était comme ça.

Il est vrai que Saint-Bénin ne faisait aucun effort pour attirer sa sympathie.

— Je n'aime pas les gras du bide, ni les blonds fadasses, avait coutume d'affirmer le Capitaine lorsqu'il parlait de Le Guillou. Et comme celui-là est les deux à la fois ! concluait-il.

Il existait encore une raison à cette inimitié. Simone, la popotière, logeait à la S.A.S. où elle avait un petit appartement de deux pièces. Elle avait su l'arranger en coin sympathique et les officiers du commando avaient pris l'habitude de s'y délasser.

Ils alimentaient le bar et faisaient de « chez Simone » une sorte de club privé qui avait le don de mettre Le Guillou, jaloux de son ombre, dans tous ses états. Il inventait alors les pires histoires pour rendre la vie impossible à sa collaboratrice et les choses n'allaient pas toutes seules.

Tout cela contribuait sans doute à un résultat pénible : même si Le Guillou avait appris quelque nouvelle sensationnelle sur les fells ou leur organisation, jamais il ne s'en serait ouvert à Saint-Bénin. Ce dernier, l'ayant parfaitement compris, tira le rideau et ne soucia plus de la S.A.S. qu'il considéra comme morte en tant que source de renseignements.

## CHAPITRE IX

3 NOVEMBRE

Le Commando ayant rapidement acquis une réputation d'unité opérationnelle valable ne tarda pas à se trouver « hypothéqué » au profit des grandes opérations.

Cela agaçait Saint-Bénin parce que, bien souvent, ces « attentes » de 24 ou 48 heures lui faisaient perdre la trace de tel ou tel chef rebelle signalé dans le quartier. Mais il reconnaissait volontiers que ces déploiements de force, s'ils étaient inutiles, la plupart du temps, avaient le mérite d'être montés avec minutie par des officiers qui connaissaient leur métier. C'était le cas, notamment, de ceux du 28<sup>e</sup> R.C.C. cantonné à Babar dont le Colonel courait surtout après la cravate (1) sur le dos des autres, annonçait souvent des bilans fantaisistes, mais avait eu le bon goût ou la chance de s'adjoindre un remarquable officier opérationnel.

Le Commando, quittant Taberdga, se trouvait donc prêt au directeur de l'opération. Le colonel Duval, commandant le 494<sup>e</sup> R.I. et le secteur de Khenchela en avait averti Saint-Bénin lors de sa dernière visite.

(1) « De Commandeur de la Légion d'Honneur ».

\*\*

La première fois que Duval était venu au Commando, le Capitaine qui n'avait pu le rencontrer lors de son arrivée à Khenchela avait été très impressionné.

Grand, extrêmement distingué, malgré son crâne rasé, s'exprimant avec recherche tout en restant simple, le Colonel affichait une telle classe qu'immédiatement l'on se sentait pris d'un respect certain à son égard.

Il n'élevait pas la voix, se contentant de vous fixer de ses yeux bleus, très clairs, et de chercher à vous intéresser.

Il émanait de sa personne un charme dont il se servait à l'occasion. « C'est le deuxième homme de cette espèce que je rencontre » pensa Saint-Bénin, le premier ayant été un cavalier célèbre, commandant le quartier à Bir-el-Ater en 1956-1957.

Duval n'était pas attiré par le côté opérationnel de son métier.

A tout autre, Saint-Bénin ne l'aurait pas pardonné.

Mais à lui c'était impossible. Il est déjà Général, constata le Capitaine. Il se comporte en grand Seigneur, mais, Dieu, que ça lui va bien !

Il faut dire aussi que le Colonel avait un Commandement très important. En effet, deux Régiments de Légion Etrangère, un Régiment de Paras, un Régiment de Cavalerie dépendaient, en plus de son propre Régiment, de son autorité. Il y avait également le côté civil de ses attributions à ne pas négliger. Bref, Duval, aux yeux de Saint-Bénin, était un Chef.

On avait pourtant essayé de le démolir dans l'esprit du chef de Commando, jaloux sans doute que l'on était de constater que les deux hommes s'entendaient bien.

Des âmes charitables s'étaient chargées de glisser dans le tuyau de l'oreille de Saint-Bénin que Duval était, avant tout, un excellent collectionneur de pierres romaines, qu'il

s'intéressait surtout à la musique du Régiment, aux oriflammes, à tout ce qui lui permettait de se prendre pour Napoléon, etc...

Le Capitaine n'avait pas bronché.

Mais d'autres âmes, non moins charitables, avaient ajouté qu'il était divorcé — n'allait pas à la messe — vous vous rendez compte, un Colonel ! — qu'il avait ramené une congaïe d'Indochine, qu'il vivait avec elle et que, enfin — ô scandale ! — il se comportait de façon choquante avec la femme de l'administrateur.

Toutes ces histoires n'intéressaient pas Saint-Bénin et il l'avait expliqué, dans le langage percutant qui le caractérisait, aux bonnes âmes qui, vexées, s'en étaient allées ailleurs raconter leurs salades.

\*\*

Or donc, le 3 novembre 1960, le Commandant Landevoisin, convoqué à Babar, rapporta des ordres pour le commando.

Saint-Bénin l'attendait au P.C.

Le briefing se déroula dans le bureau de « l'opérationnel » Belhousseau.

— Des renseignements nous apprennent qu'une centaine de fells sont actuellement dans le Tamemait et dans le 09. Le 28<sup>e</sup> R.C.C. monte donc une importante opération. Le bataillon formera un sous-groupement ouest avec la 1<sup>re</sup>, la 4<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup>. Le P.C. s'installera au col du Fedjouj. Je donnerai les ordres après.

Le Commando sera hélicoptéré à 7 heures en 3 vagues — la première de Taberdga — les deux autres d'une D.Z. (1) dans le 09 — vous rallierez cette zone en camions — prenez vos dispositions.

(1) Drop-zone, aire de largage.

De Belhousseau s'approcha de la carte murale, s'éclaircit la voix et enchaîna :

— L'essentiel vous a été dit par le Commandant Landevoisin. Voyons donc, maintenant, le détail. Saint-Bénin, votre commando sera hélicoptéré sur ces trois points.

A l'aide d'un crayon à carte, rouge, il traça trois cercles (trois olives, dit-il) sur la carte.

— Compte tenu des délais nécessaires pour atteindre votre D.Z. dans le 09, il vous faut quitter Taberdga à 05 heures. Le channel (2) bataillon sera 51 et celui du 28<sup>e</sup> 44.4. Il est bien entendu que vous devrez rendre compte sur 51 et sur 44.4. La chasse sera à votre verticale dès le poser et se tiendra à votre disposition.

— Quel channel ? coupa Saint-Bénin.

— La channel aviation, naturellement, voyons.

— Dans ces conditions, je ne serai pas à l'écoute sur 51 — je n'ai que deux postes.

— C'est extrêmement désagréable. Je vous ai dit ce que je pensais de l'autonomie des unités. Je dirige les opérations à l'échelon bataillon et je n'admets pas que vous ne soyez pas sous ma coupe.

— Il faudra pourtant vous y faire.

La discussion avait monté d'un ton. Belhousseau était olé-reux, Saint-Bénin sanguin.

— Ouais, vous n'allez pas rediscuter cette affaire-là, maintenant, intervint Landevoisin.

— C'est bon ! qu'il fasse ce qu'il veut, lança Belhousseau. L'orage se calma.

Au moment de quitter le bureau, le Capitaine se retourna et, s'adressant au chef de bataillon adjoint, ajouta :

— Le 28<sup>e</sup> R.C.C. a l'habitude de monter des opérations qui tiennent debout. Pourtant celle-ci — si les fells sont bien là — sera prise à contre-pied. Je connais l'oued Rhar-

(2) Longueurs d'ondes sur les postes radios.

har comme ma poche, j'y ai passé des nuits en 1958-1959. L'ancien repère du chef Amar Rafalle est situé presque à la sortie nord. Là, dit-il en pointant son doigt sur la carte. Le dispositif prévu est trop à l'ouest, l'héliportage n° 1 sera le plus à l'est. Il y a 80 chances sur 100 pour qu'il accroche. Le Colonel Grossen n'aura pas le temps, ni les possibilités de basculer l'ensemble vers l'est. Si vous voulez l'avertir, il en est encore temps.

De Belhousseau se contenta de sourire, et ajouta :

— Le Colonel Grossen a tout prévu. La 3<sup>e</sup> demi-brigade de Légion Etrangère attendra, au terrain d'aviation de Khenchela, en réserve hélicoptable.

..

Le Lieutenant François sauta avant que le Sikorski n'eût touché terre. Il arriva au sol, le nez dans une touffe d'alfa, se râcla le visage dans l'herbe, mais se releva rapidement, cherchant des yeux un abri pour son stick. A cinquante mètres devant lui des rochers tourmentés dominaient l'oued Rharhar.

Il fonça tout en se retournant pour s'assurer que « ça suivait ». Les 7 hommes de son groupe, éparpillés en essaim, accouraient dans sa direction. Cent mètres plus loin le second siko déversait le stick n° 2 alors que les deux derniers hélicoptères commençaient leur approche.

Le Lieutenant n'avait pas oublié ce qu'avait dit le Capitaine. Aussi multipliait-il les précautions. A peine arrivé aux rochers, il se défit de son sac, attrapa ses jumelles, et, se dissimulant de son mieux, chercha une infractuosité pour « chouffer » tranquillement l'oued et le djebel qui surplombaient légèrement sur la rive Est. Puis, n'apercevant rien de suspect, il rampa pour compter ses hommes.

Au loin, là-bas, les sikorskis n'étaient plus que des points noirs dans le ciel. Le moment le plus dangereux était passé.

Tout le monde, même les plus chevronnés, appréhendaient le poser.

Personne n'avait oublié les affaires sanglantes où les fells, occupant les alentours de la D.Z., avaient massacré les premiers sticks touchant le sol.

François sautait toujours en tête, et, à chaque fois, un pincement désagréable le piquait à la hauteur du cœur. Et chaque fois, lorsqu'il pouvait, dans le grand silence suivant le boucan infernal des rotors, compter ses hommes et s'assurer que tout était en ordre, il ne pouvait s'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

« Pas de pépin, pensa-t-il, ça marche ».

Il fit installer son poste radio, développer la grande antenne, appela son adjoint, lui indiqua les points à occuper et reprit son observation.

Cent mètres sous lui, le Rharhar coulait, se faulant derrière les rochers gros comme des G.M.C., se perdant dans des sablières, faisant surface un peu plus loin, arrosant au passage des tamaris épais, baignant d'énormes lauriers roses.

Un sentier muletier suivait le lit de l'oued, le coupant de temps en temps, évitant les blocs géants qui encombraient le passage, arborant çà et là des crottins desséchés de bourriquets. Partant d'un coude à angle droit, trois cents mètres en aval, un petit oued remontait vers la position tenue par le Commando, contournait des falaises inquiétantes.

François devina d'après la carte que les anciens cantonnements dont avait parlé Saint-Bénin se trouvaient quelque part là-dessous.

— Mon Lieutenant, le Capitaine à la radio.

François se coula jusqu'au poste.

— Orange Autorité de Orange Zéro, j'écoute.

— Deuxième vague posée — 1.500 mètres plein ouest de ta position — les sikos se sont gourés de piton. Quelque chose pour moi ?

— Négatif.

— Reçu, terminé.

Quelques coups de feu, puis une ou deux rafales d'armes automatiques troublèrent le silence, mais ce n'étaient que des bruits étouffés, venant d'assez loin — et chose curieuse — plein Est. Sachant que le dispositif n'était pas encore en place et se considérant de toutes façons comme le plus à l'Est, François ne comprenait pas.

Il appela Saint-Bénin.

— Autorité de Orange Zéro.

— Autorité écoute.

— Il y a des coups de feu plein Est.

— J'ai entendu. Probablement une opération dans le secteur voisin.

La communication fut coupée brutalement par un troisième poste.

— Orange de piper Jaz 9 priorité — parlez.

— Orange Autorité écoute.

— Accrochage en Sierra — Whisky 19 Bravo 20 — un commando de Guentis a été pris sous le feu d'armes automatiques. Je me porte en surveillance.

— Reçu.

— Orange Zéro de Autorité.

— Zéro écoute.

— Chouff la crête en Bravo 20. Elle te domine, et prends la chasse à ton compte si tu vois quelque chose.

— Reçu, j'exécute.

Au moment où le lieutenant atteignit les rochers, un harki l'interpella.

— Chouff les fells, là-bas, qui descendent du djebel.

En effet, une colonne de rebelles, passant la crête, se dirigeait Ouest-Sud-Ouest, en direction du Commando. Ils se déplaçaient en courant, sans souci de tactique, semblant chercher surtout à prendre du champ.

Le Rharhar, pour eux, c'était le salut, et il étaient à moins de deux kilomètres. Déjà les premiers éléments atteignaient

la source d'un oued qui se jetait sous les pieds de François.

— Autorité de Zéro.

— Autorité écoute.

— Les fells dégringolent vers le Rharhar, ils sont au moins une centaine. Ils ont atteint 1071 - 1062 et commencent à descendre dans l'oued.

— Reçu. Je dirige la chasse sur toi. Passe sur le channel aviation. Nous restons en liaison sur P.P. 8

— O.K. J'exécute.

Saint-Bénin se précipita sur son second poste.

— Radium Tango de Presser Orange.

Le nasillement caractéristique lui répondit immédiatement.

Le Capitaine avait toujours admiré les aviateurs pour la facilité avec laquelle ils comprenaient au milieu d'un bruit de fond désagréable au possible.

Il imaginait le pilote, là-haut, casqué, suant, mais ne demandant qu'à se battre.

— Tango — les fells décrochent en direction du Rharhar. Portez-vous à la verticale de S.W 08 A 91-92 et passez à la disposition de Orange Zéro.

— Sierra Whisky 08 Alfa 91-92 — Orange Zéro — reçu.

— O.K. terminé.

François avait eu le temps de régler son poste.

— Radium Tango de Orange Zéro.

— Tango, écoute.

— Les fells à 1.500 mètres, plein Est de ma position.

La tête de la colonne est déjà engagée dans l'oued qui descend plein Ouest vers le Rharhar.

— Reçu, je fais un passage.

En fait de passage, les deux T.6. avaient pris de l'altitude, sans doute pour mieux repérer le terrain. Ils tournaient là-haut et le Lieutenant s'impatientait.

— Orange Zéro de Radium Tango.

— Zéro écoute.

— Vu, j'attaque au rocket 5-4-3-2-1 pile!

Le leader s'était placé dans l'axe de l'Oued et le remonta. Une petite flamme bleue brilla sous son aile gauche, quitta l'avion et se dirigea vers le sol, pendant que, déjà, le pilote redressait son appareil.

Un craquement assourdissant frappa la falaise et renvoya le bruit en le roulant dans les fonds. Un éclair suivi d'une fumée épaisse s'agrippant aux touffes d'alfa, marqua l'impact.

— Tango de Zéro — plus près 200.

— Reçu.

Le second appareil avait balancé son rocket au même endroit et la ronde infernale allait commencer. François surveillait le tir, donnait des précisions, aidant le pilote au maximum. De temps en temps, la radio annonçait : au but, et la noria continuait.

Déjà à l'horizon arrivait une autre patrouille — la première étant à court de munitions.

Saint-Bénin, pendant ce temps, avait rendu compte au patron de l'opération et avait demandé l'autorisation de regrouper son commando sur la position de François pour donner l'assaut dès que l'intervention aérienne serait levée.

— Stand bye — lui avait-on répondu.

A 10 heures du matin, le Capitaine avait fait un nouvel essai.

— Stand bye — avait-on confirmé.

A 11 heures, les fells avaient disparu et les avions ne tiraient plus.

— Stand bye — avait-on redit au Capitaine.

Enfin vers 13 heures, François fut autorisé à aller aux résultats, mais seul avec sa section. Il ne découvrit que quelques cadavres plus ou moins brûlés et fit six prisonniers.

Ainsi avait-on perdu l'occasion de liquider une importante Katiba.

A la nuit, le commando reçut enfin une mission : celle

de descendre plein Sud — on se demande bien pourquoi. L'opération se termina le lendemain après-midi, en queue de poisson. Pourtant par la suite, Saint-Bénin apprit que le bilan avait été éloquent et comprit pourquoi le Colonel Grossen, alors Commandant, avait eu quelques démêlés, en Indochine, avec le Général Dubéarn alors Colonel. Le 28<sup>e</sup> R.C.C. avait tout simplement compté deux fois les prisonniers et les tués de François.

Quant à l'explication du stand by — elle était fort simple : Grossen, chiadant la cravate, avait voulu donner de l'importance à son affaire en utilisant ses réserves de la Légion Etrangère.

Malheureusement les sikorskis, pour une raison inconnue, ayant dû refaire un voyage pour aller chercher du carburant, avaient perdu un temps fou et, finalement, la Légion n'avait pas été engagée, le commando non plus et les fells avaient pu s'en tirer.

Lorsque le L. 333 rejoignit ses cantonnements, le lendemain soir, François n'était toujours pas calmé.

— Quand je pense, disait-il en gesticulant, que si ces cons de cavaliers nous avaient laissé faire on aurait foutu une katiba en l'air. Fallait les voir les fells, mon Capitaine. Deux heures après le matraquage de l'aviation ils étaient encore abrutis. Ils sortaient des trous les mains sur la tête, on n'a même pas tiré un coup de fusil. Je vous jure que c'est rageant. Si on était descendu juste après le tir des rockets on aurait fait cinquante prisonniers.

— Au fait, coupa Saint-Bénin, et ces prisonniers, que sont-ils devenus ?

François ne tenait pas en place, il tirait nerveusement la fermeture éclair de sa veste camouflée.

« On dirait le Général », pensa Saint-Bénin, parce que Dubéarn maltraitait toujours son treillis lorsqu'il parlait opération.

— Eh bien ! les cavaliers ont envoyé un siko.

— Tu les a fouillés ?

— Naturellement. Rien d'intéressant.

A ce moment précis, la sonnerie du téléphone retentit. Le Capitaine saisit le récepteur.

— Capitaine Saint-Bénin, j'écoute.

— Salut Saint-Bénin, ici Landevoisin. Dites-donc, le 28<sup>e</sup> R.C.C. vous a drôlement possédé. Sur les indications d'un de vos prisonniers ils ont monté une petite opération, ce matin avec 2 bananes et la chasse. Une mitrailleuse allemande et 5.000 cartouches récupérées dans une grotte.

— Ah ! Où ça ?

— Dans le djebel Batta, au Nord de Saïar. Venez donc prendre un pot, ça vous changera les idées.

— Merci, mon Commandant, à tout à l'heure.

Le Capitaine reposa le combiné et regarda François.

— Tu parles d'une connerie, dit-il, il y avait un prisonnier qui connaissait une cache. Les Cavaliers y sont allés : une M.G. et des munitions.

Mais le Lieutenant ne répondit rien.

..

Après la réunion, en sortant de son bureau, Saint-Bénin aperçut un groupe de harkis particulièrement animés. Il s'approcha sans bruit. Au milieu du cercle, le Sergent Bousebti discutait en arabe, faisant des gestes et brassant de l'air.

— Bousebti !

Le Sergent avait été spahi, puis fellagha, puis rallié, guide à la Légion, sapeur au Génie, instructeur auprès des recrues, enfin biffin au 494<sup>e</sup> R.I. et sergent au commando. Il passait pour un tireur d'élite au P.M. et s'était, à maintes reprises, montré à la hauteur de sa réputation. Il claquait les talons, salua :

— A vos ordres, mon Capitaine.

— Qu'est-ce que c'est ce bordel ? Viens un peu par ici. Les deux hommes se retrouvèrent à l'écart.

— Alors ?

— Tu comprends, mon Capitaine, les types y disent comme ça que les cavaliers ils ont récupéré la mitrailleuse. C'est à la faute au Lieutenant François. Dans les prisonniers, il y avait mon cousin Mohamed. Il a eu peur que je le tue, et il m'a dit qu'il savait où il y en avait la mitrailleuse. Alors moi j'ai dit au Lieutenant et le Lieutenant il courait, et moi je courais aussi, alors je lui ai dit encore — alors il s'est retourné — il s'est arrêté et m'a foutu un coup de poing en gueulant — tu m'emmerdes — voilà — on a perdu la mitrailleuse — alors c'est dégueulasse. François c'est le grand courageux. Il tue les fells. Il est toujours debout — il gueule — si on avance pas assez vite, il s'occupe pas des fells ni des bastos (1), il revient vers nous et il nous frappe — c'est bien — C'est comme ça les chefs — lui c'est un chef — Mais là il a fait une connerie — tu comprends. Et puis il y en avait un autre prisonnier : un légionnaire — çui là c'est le déserteur — il a dit au Lieutenant : je suis prisonnier des fells, c'est des salauds, des pédales et tout et tout, mais moi je lui ai foutu un coup de pied dans le ventre parce qu'il avait le chronomètre au poignet. Dis, mon Capitaine, t'en as déjà vu toi des types pris par les fells qui ont encore une montre après ? Pas moi. J'l'ai dit à François — il m'a dit ta gueule — voilà. Remarque, pour le légionnaire ça fait rien, parce que je voudrais pas être à sa place quand il va retourner dans sa compagnie.

Le Lieutenant sortait justement de sa chambre.

— C'est tout de même emmerdant d'avoir loupé cette mitrailleuse. Mais on ne pouvait pas savoir, hein, François.

François roula ses gros yeux, rougit, regarda son chef en face, toussa, se râcla la gorge.

(1) Balles.

— Ce que je peux être con, conclut-il. Et les trois hommes se séparèrent en riant.

..

La réputation du commando dépassa les limites du secteur.

Le Général Dubéarn revint dire aux hommes sa confiance, et répéter au Capitaine que deux et deux faisaient toujours quatre.

Le Colonel Duval ne tarissait pas d'éloges sur les compagnons de Taberdga.

Les cavaliers, eux-mêmes, convinrent de l'évidence : il fallait compter avec les gars de Saint-Bénin. Cette période de résultats fut pourtant de courte durée. En effet, après le 1<sup>er</sup> décembre où le Commando réussit encore un coup fumant en s'installant de nuit, après une marche silencieuse et harassante, sur les arrières des fells, les stoppant et les mettant hors de combat le lendemain matin, il y eut de longs mois sans bilan positif.

Il faut dire que Taberdga, entouré de pitons culminant jusqu'à 1.860 m. (Tizi-Frankou) a l'habitude de subir des hivers rigoureux.

La neige n'arrangea pas les choses. Malgré les équipements spéciaux, les harkis, transpercés par ce vent froid qui fouille même les pelisses les plus chaudes, furent rapidement dans un état sanitaire alarmant. Il fallut « se mettre en roue libre » et, durant plus de quinze jours, Saint-Bénin se contenta de placer des embuscades, pratiquement toutes les nuits, aux alentours du village.

Cependant, tous les matins, le commando, emmené par Saint-Bénin et Bourdon (moniteur E.P.M.) dégingolait de son perchoir, s'étirait dans les rues du village et gagnait un petit terrain aménagé dans le fond de l'oued — les harkis s'initiaient alors aux musculationes et autres assouplis-

sements. Et puis, lorsque tout le monde semblait « réchauffé », le retour s'effectuait colonne par trois, en chantant.

Celui qui n'a jamais essayé d'apprendre le chant des commandos aux musulmans s'est réellement privé d'un passe-temps agréable !

Par ailleurs, le début janvier 60 fut marqué par une série de « manque de pot » peu ordinaire.

Trois fois en une quinzaine, Jouan-Guéret et sa section accrochèrent de nuit, dans les mechtas de Bourrekache.

Trois fois, malgré un feu d'enfer dans les deux camps, le bilan se révéla nul.

Et puis, il y eut la fameuse histoire de la grotte du Boufounes où Saint-Bénin en personne se trouva bouclé — avec ses deux radios et un petit élément (en tout 7 hommes) — pendant près de deux heures par plus de vingt fells installés à environ 300 mètres devant lui, comme au stand de tir. Le Capitaine et ses camarades s'en tirèrent sans une égratignure, mais on ne peut pas dire que son standing en sortit grandi.

Durant les longues soirées de décembre, le Capitaine avait réussi à assimiler la méthode Landevoisin au bridge et une ambiance sympathique s'était, petit à petit, installée à la popote.

Le Chef de Bataillon avait, bien sûr, encore piqué quelques crises politico-chroniques, mais, dans l'ensemble, il régnait entre les officiers de Taberdga une entente satisfaisante.

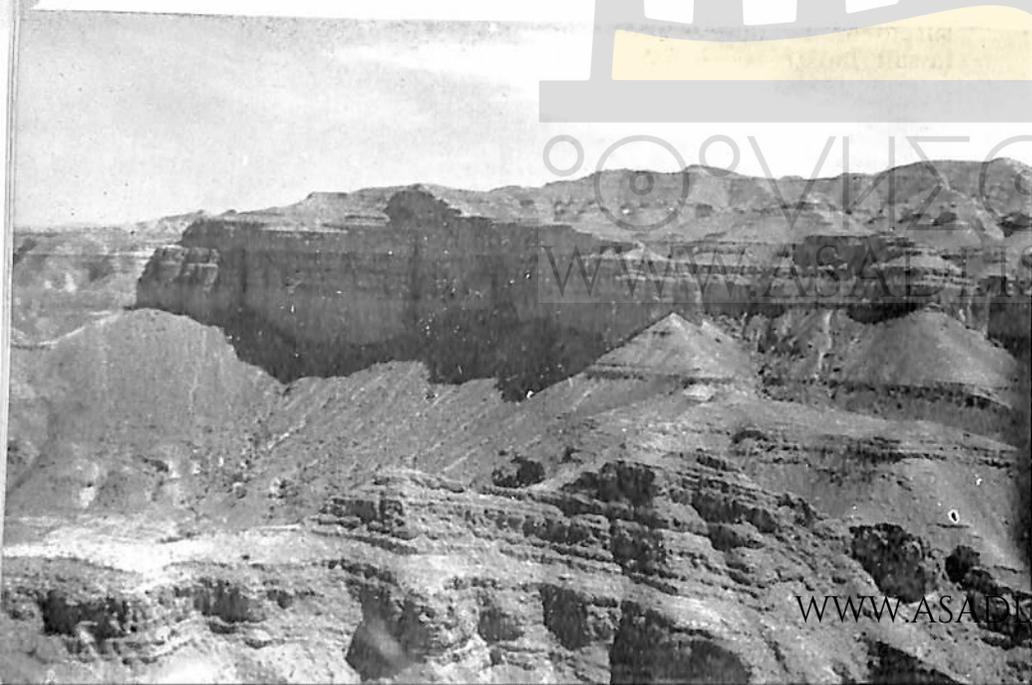
Longtemps Landevoisin s'était arrangé pour donner l'impression à Saint-Bénin qu'il recherchait un rapprochement Morvandiau-Picard au détriment de Belhouseau. Le Capitaine, pourtant sur ses gardes, s'était petit à petit laissé gagner par ce somnifère et donnait même carrément des gages verbaux de son attachement à la cause paysanne. On en arrivait à parler, ouvertement, de l'élimination pure et simple du commandant en second.



Le commando retour d'opération vers Ben Timboul



Piton dans les Aurès  
Dans les Nementcha au-dessus de l'oued Hallail



— Si on pouvait trouver une combine pour lui glisser une peau de banane, avait même précisé Landevoisin.

De ce fait, les rapports entre Saint-Bénin et Belhousseau prenaient des allures de guerre ouverte. Le Commandant en second, un beau jour, en était arrivé à convoquer le Capitaine.

— Saint-Bénin, avait-il dit, cela ne peut plus durer. Il y a deux personnalités dans ce bataillon — vous et moi. Compte-tenu des circonstances, il y en a une de trop.

— Je ne vous retiens pas, avait simplement répondu le Morvandiau en rectifiant la position.

Landevoisin recevait de plus en plus souvent Saint-Bénin dans son bureau et se tapait franchement sur les cuisses lorsque le Capitaine lui contait ses aventures avec le Commandant en second. Il donnait des assurances. « Ne vous inquiétez pas, je suis là », invitait à continuer : « un de ces jours, il en aura marre et il foutra le camp, il a suffisamment d'appuis à Paris pour se faire récupérer par le Boulevard Saint-Germain » ; se confiait entièrement : « Si vous saviez le coup qu'il m'a encore fait l'autre jour en opération ». Et Saint-Bénin s'enferrait doucement mais sûrement. Il allait bientôt se rendre compte à quel point il faisait fausse route.

## CHAPITRE X

23 FEVRIER

Vers le 20 février, une opération fut montée dans le plus grand secret.

Pour une fois, personne ne se douta de quoi que ce soit, pas même les chauffeurs ou les cuisiniers qui, d'habitude, connaissaient toujours les dernières nouvelles. Landevoisin avait poussé le souci de la sécurité jusqu'à ne point prévenir les Commandants de compagnie.

Le briefing eut lieu le 22 au soir et le départ fixé au lendemain matin 4 heures. Saint-Bénin réussit à retenir quelques instants l'officier de renseignements du Bataillon.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Une opération inutile, répondit le Lieutenant. Je ne vous en dis pas plus long. Bonne chance, tout de même.

Les camions avaient poussé le commando le plus près possible de son objectif, de nuit, en black-out. Le jour se levait maintenant, et Saint-Bénin voyait grossir devant lui la face nord du Berga.

« S'il faut se farcir une cheminée, on n'a pas fini », pensa-t-il.

En tête Klervur et sa section orientaient la marche d'approche. Au détour d'un oued profond, dans une partie cachée aux vues, le Capitaine stoppa et saisit le bigophone.

— Prime de Autorité.

— Prime écoute.

— Pause de 10 minutes, je me porte à votre hauteur.

— Reçu.

Les hommes se laissèrent glisser au sol, sans ôter leur sac. Ils étaient rodés. De chaque côté du sentier, ils « giclaient » de quelques mètres pour chercher un poste de combat sommaire, puis à plat ventre, ou sur le côté, le fusil à portée de la main, ils scrutaient les environs tout en soufflant un peu.

— Mon Capitaine, depuis 4 ou 500 mètres, je suis des traces de pataugas. Regardez.

Saint-Bénin et Klervur s'étaient avancés d'une vingtaine de mètres.

Immédiatement, sans un mot, Van Rechem, l'ordonnance du Capitaine, et deux harkis du Lieutenant avaient dépassé les officiers, puis s'étaient évanouis dans quelque trou, le doigt sur la détente, prêts à protéger leurs chefs.

— Bon, les traces se dirigent plein ouest, donc pas de problème — c'est notre chemin — mais tu stopperas dès que tu atteindras Kilo 81. Il nous faudra sans doute, d'après la carte, bifurquer plein sud pour franchir le Berga. Il est déjà 7 heures. Je rends compte et nous démarrons.

Le Capitaine commandait ce jour-là un sous-groupement formé du Commando et de la 1<sup>re</sup> Compagnie.

Malgré ses réticences il lui avait fallu admettre le principe du C. 9 — appareil radio lourd et conséquent — par fait sur véhicules, mais inutile pour des éléments légers bénéficiant d'un piper (1) comme c'était le cas. Par ailleurs, les opérateurs de la C.C.A.S., plus habitués à user leur fond

(1) Avion léger de reconnaissance.

de culotte au foyer qu'à crapahuter le djebel, suaient sang et eau, bien que le commando portât leur matériel, et semblaient bien incapables de faire fonctionner leur bidule.

Pour comble de malheur, le P.C., pourtant parti la veille, afin de passer une bonne nuit à Khanga Sidi Nadji, ne répondait pas.

Saint-Bénin dut reprendre le C. 10.

— Piper Jaz 2 de Presser Orange.

— Jaz 2 écoute.

— Jaz 2 rendez compte à Presser Soleil que je marche actuellement sur des traces de pataugas se dirigeant plein ouest.

— Bien compris. Position de Soleil ?

— 6 ou 7 kms plein ouest de Tarlhissia.

— O.K. reçu.

Mais, un quart d'heure plus tard, le piper revint survoler Orange en lui annonçant que Soleil ne se trouvait pas à l'endroit indiqué et qu'il n'avait pas pu le contacter.

..

Vers 9 heures, la section de tête arriva en K. 81.

Les traces continuaient plein ouest ; Saint-Bénin ordonna de les suivre, se réservant le droit de diriger plus tard Klervur sur le dispositif prévu initialement. Profitant de la pause de dislocation, il essaya, toujours sans succès, d'atteindre le P.C. par C. 9. Le piper lui aussi, alerté, s'en alla fouiller de nouveau le terrain du côté de Tarlhissia mais ne réussit ni à repérer ni à contacter Soleil.

A 11 heures, le commando se hissa sur la chaîne du Berga. Entre temps, Jaz 2 avait pu établir une liaison radio avec Presser Soleil en cours de déplacement, lui rendant compte de la découverte des traces. Landevoisin, perdu avec son important convoi dans un quelconque fond d'oued, n'avait pas

réagi, trop préoccupé sans doute de retrouver sa route.

A midi, Saint-Bénin s'installa sur son objectif, y rappela la 1<sup>re</sup> section et, pour la première fois depuis le lever du jour, put enfin prendre un contact C.9 avec son chef de bataillon.

Il n'y avait pas le moindre fell à l'horizon mais les hommes du commando étaient harassés.

Enfin, vers 13 heures, le P.C. stoppa sur son emplacement prévu, planta sa tente magnifique, déploya ses antennes multiples, forma le carré, se donnant l'importance indispensable à son rang, rangea ses canons selon un calque bien établi, barricada ses véhicules, et, l'âme sereine, attendit que les « autres » ceux du djebel, les combattants, donnassent de leurs nouvelles.

Par malheur pour le Capitaine, le Lieutenant commandant la 1<sup>re</sup> Cie choisit le moment précis où tous les postes radio de P.C. étaient à l'écoute pour rendre compte de sa mission.

— Orange Autorité de Blanc Autorité.

— Orange Autorité écoute.

— Ah, Orange Autorité, j'ai atteint mon objectif, le rallié que nous trimballons depuis ce matin ne connaît rien. Les grottes semblent vides depuis des années.

— Reçu, faites-lui confirmer ses dires.

— Bien compris, mais il affirme avoir déjà expliqué à l'O.R. (1) que les renseignements qu'il donnait dataient de 1956.

— Quoi !

— Orange Autorité, vous avez bien compris, de 56 ! 1956 !

— O.K. Blanc — Stoppez sur place et laissez récupérer vos gars. Se crever le cul pour des opérations à la con comme ça, c'est inconcevable.

— Reçu, je reste à l'écoute.

(1) Officier de renseignements.

Quelques instants plus tard, Klervur rendit compte que des traces passant à proximité de sa position se dirigeaient vers Tharlhissia.

Saint-Bénin lui répondit : « négatif, j'ai suivi la crête nord-sud et je les aurais forcément coupées, elles sortent donc du dispositif. De toutes manières notre mission étant, pour l'instant, de rester sur place, eh bien restons sur place ».

A 16 heures, Soleil donna l'ordre de décrocher. Le commando, malgré sa fatigue, commença de dévaler les pentes Ouest du Berga en direction du P.C.

Klervur, le plus au Nord du dispositif, eut la chance de faire deux prisonniers, en uniforme, mais sans arme, dans une cache.

Vers 18 heures, les compagnons de Taberdga débouchèrent sur la route, à quelques encablures du P.C. Saint-Bénin fit stopper la colonne, les sections se rassemblèrent par trois, vérifièrent les treillis, les sacs, et repartirent, Capitaine en tête, au pas cadencé, en entonnant le chant des commandos.

Landevoisin vint au bivouac. Saint-Bénin et ses hommes le reçurent dans un garde-à-vous impeccable, avec un manie-ment d'armes sec et sans bavures.

Tard dans la nuit, tout le bataillon s'installa au poste de Khanga Sidi Nadji.

Après avoir lutté quelque peu contre les moustiques, les compagnons de Taberdga, ivres de fatigue, se roulèrent à même le sol dans la toile de tente et s'endormirent profondément.

Saint-Bénin était loin de se douter que cette opération allait lui faire découvrir Landevoisin sous un jour qu'il ne lui connaissait pas. Le lendemain matin, les camions char-

gés et moteurs tournant au ralenti attendaient le signal du départ. Les sous-officiers vérifiaient une dernière fois si tout le monde était embarqué.

A la popote, les officiers avalaient, debout, une dernière tasse de café — Saint-Bénin s'approcha de Landevoisin et se mit au garde-à-vous.

— Mes respects, mon Commandant.

— Salut.

Le Capitaine surpris par cet accueil froid, voire hostile, s'inquiéta.

— Ça ne va pas, mon Commandant ?

Landevoisin eut un regard mauvais.

— Non, ça ne va pas. D'ailleurs vous vous en apercevez en arrivant à Taberdga.

Et il tourna le dos.

Il n'y avait pas un quart d'heure que le commando était rentré dans ses cantonnements que Saint-Bénin était convoqué par le Chef de Bataillon.

A peine introduit dans le bureau, le Capitaine disparut sous une avalanche de paroles pleines de rage à peine contenue.

— Ouais, vous me prenez pour un con ou quoi ? Hier, vers 14 heures, vous vous êtes livré, à la radio, à une critique imagée de l'opération. Vous avez employé des termes incorrects. Oui ou non ?

Surpris, le Chef du Commando répondit calmement.

— Oui, mon Commandant: Je venais de terminer avec mes gars l'escalade de la face Nord du Berga. Il était un peu plus de midi et nous marchions depuis 3 heures du matin. Nous étions complètement crevés.

Le Lieutenant de la 1<sup>re</sup> Cie qui travaillait sous mes ordres m'a alors rendu compte que le guide — rallié don-

nait des renseignements qui dataient de 1956. Vous avouerez tout de même que ça n'était guère sérieux.

Landevoisin sursauta, se leva, et devint menaçant.

— Je me fous de ce que vous pensez. J'ai pris ce bataillon enfermé dans ses barbelés — j'ai voulu en faire un bataillon opérationnel. Hier, il était au complet sur le terrain — vous entendez ? au complet. J'avais réussi. C'était l'essentiel et vous venez m'emmerder avec des histoires de nuances.

Saint-Bénin n'aimait pas la tournure que prenait la discussion. Toutefois, il intervint, en montant d'un ton.

— Si c'était une sortie de bataillon que vous vouliez faire il était inutile de monter un tel scénario et de faire crapahuter le commando pour rien. Nous n'avons pas besoin d'entraînement et il serait plus astucieux de nous employer dans des opérations où l'on a une chance de trouver un fell.

Le chef de bataillon se retourna d'un bloc.

— Mais, c'est vous qui avez saboté l'opération. Parce que vous n'étiez pas seul en cause et que les lauriers ne pouvaient pas revenir qu'au commando, vous avez interdit à Klervur de suivre des traces fraîches, et c'est en vous désobéissant qu'il a fait 2 prisonniers. Mais je vous préviens que ça ne se passera pas comme ça. Je vous fous dedans, vous m'entendez ? et vous pourrez faire intervenir Dubéarn lui-même, je ne changerai pas d'avis.

Saint-Bénin avait pâli.

Cette sortie dépassait son entendement. Ça n'était pas possible. Il était victime d'une farce. Il avait l'impression que ce qu'il entendait ne pouvait pas lui être destiné. Il tenta désespérément d'y comprendre quelque chose.

— Mais, mon Commandant, vous ne pouvez pas dire des choses pareilles, la colère vous égare.

Landevoisin cria plus fort.

— Taisez-vous, je maintiens ce que je dis, considérez-vous comme aux arrêts.

Saint-Bénin salua et sortit.

En arrivant dans son bureau il prit le cahier de rapport et y passa le commandement au Lieutenant François. Puis, calmement, il rejoignit sa chambre.

..

Le Colonel Duval refusa de punir Saint-Bénin, et Landevoisin perdit la face, mais le Capitaine comprit, ce jour-là, qu'il venait de se faire un ennemi.

La suite devint pénible.

Il était évident que le chef de Bataillon cherchait à « coincer » le patron du commando d'une façon ou d'une autre.

Il crut sa chance arrivée lors de l'opération du Ras Fou-rar dans les Béni-Melloul où Saint-Bénin refusa les appuis d'artillerie sous prétexte que l'élément qui avait été accroché par sa 2<sup>e</sup> section portait des foulards bleus à l'épaule droite, de la même manière que les troupes amies.

Il se révéla, par la suite, qu'il s'agissait de la garde du P.C. de la Willaya 1, mais Landevoisin ne voulut pas admettre la version des foulards.

Il poussa le mauvais goût jusqu'à émettre à la popote des doutes sur les sentiments des compagnons de Taberdga, semblant les accuser d'une certaine « sympathie », une sorte de pacte de non agression vis-à-vis des rebelles. Il réussit même à traîner le colonel Duval au commando et à lui faire présenter la section incriminée.

Les harkis, les officiers et sous-officiers furent interrogés.

Landevoisin buvait du petit lait. La suite des événements pourtant, une fois encore, allait lui donner tort.

## CHAPITRE XI

28 MARS

Saint-Bénin avait appris que les rebelles circulaient librement et d'une façon fort simple. Il suffisait pour eux de connaître à temps le secteur d'opération choisi par le commando. Ils pouvaient alors se permettre d'être les maîtres du secteur diamétralement opposé.

Autrement dit, dès que les cuisiniers du P.C. de bataillon, les chauffeurs de la C.C.A.S. ou tout autre client généralement bien informé laissaient entendre que l'opération du lendemain emmènerait dès 4 heures du matin le bataillon ou le commando, ou les deux, vers le Chelia et Bou Hama-ma, des agents de liaisons civils, habitant le village, portaient la bonne nouvelle aux fellaghas du quartier, qui, immédiatement montaient un raid en vue de ramasser le « chtirek » (1) dans le carré 09, en toute quiétude.

Il imagina donc un montage tout aussi simple et décida de partir en plein jour pour les Béni-Melloul après avoir fait distribuer 3 jours de vivres à tout le commando.

A la tombée de la nuit, les six G.M.C. et la jeep s'immobilisèrent dans le fond de l'oued Mellagou.

(1) Impôt.

Trois sections débarquèrent en silence et disparurent dans les lauriers roses — la dernière (en réalité la 1<sup>re</sup>, celle de Klervur) rebâcha 2 véhicules et se dissimula à l'intérieur, repartant vers Taberdga et le cantonnement.

Quelques instants plus tard, le ronronnement lointain de la colonne rendit plus impressionnante encore la solitude de Saint-Bénin et de ses hommes s'enfonçant déjà dans la Forêt.



Klervur marchait en tête, vite.

Il ne se souciait pas de ses harkis, habitués à ses longues jambes et capables de courir le djebel des jours et des jours sans se plaindre.

Le Capitaine lui avait confié une mission « au poil », une mission qui lui plaisait. Il était son propre patron, livré à lui-même, et déjà Taberdga était loin derrière lui. Depuis longtemps, le lieutenant rêvait de pouvoir s'exprimer, clairement, totalement. Avant d'être au commando, alors que chef d'un poste isolé à El Ouljda il multipliait les embuscades, il aimait à s'imaginer à la tête d'une bonne section de combat.

Ce soir, c'était chose faite : les trente harkis qui le suivaient comme son ombre, sans faire le moindre bruit, attentifs et calmes passaient pour les meilleurs combattants du commando.

Il était maintenant trois heures.

La lune s'était levée et Klervur, qui cent fois déjà avait suivi ce sentier de chèvres, reconnaissant les détails, ressentait une certaine sécurité en y devinant les ombres loin devant lui, évoluait tranquillement dans le risque de la nuit.

Il continuait à la même allure, voulant se trouver en place, au lever du jour, dans les falaises du Boufounes, son

premier objectif. De temps en temps, pourtant, il stoppait, et se coulait derrière un rocher.

Immédiatement, Ouadaoui, son garde du corps, le rejoignait, prêt à le protéger, et Tabti, le sous-officier harki, accourait en silence.

Ils discutaient à voix basse du raccourci à prendre pour gagner du temps, du crochet à faire pour éviter une difficulté du terrain ou de la façon de contourner les mechtas ou les raïmas pour essayer — hélas ! souvent sans succès — de ne pas être décelés par les chiens, ces terribles chiens « bougnoules », les meilleurs alliés des fells.

Souvent, alors que l'on croyait les avoir mis « dans le vent » ils déclenchaient brusquement une cascade de hurlements, d'aboiements qui, déferlant de djebel en djebel, jalonnaient sans discrétion la marche du commando.

Dans tous les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bureaux d'A.F.N., la question « chiens » était à l'ordre du jour depuis des années et depuis des années les unités travaillant la nuit passaient le plus clair de leur temps à essayer de déjouer ces festivals.

Finalement il avait été admis, une fois pour toutes, que seuls les harkis, se montraient capables, avec de la chance, de guider les troupes dans de véritables « slaloms » anti-chiens.

Alors que les premières lueurs bleutées apparaissaient là-haut, au-dessus de Zaouia, Klervur atteignit l'oued Boufounes.

Un quart d'heure plus tard, toute la 1<sup>re</sup> section avait disparu dans l'immense falaise, s'installant dans les orgues naturels dominant les profondeurs verdoyantes de la rivière.

En contre-bas, et à main droite, Zaouia, perdue dans les oliviers, dormait encore. Carrément à droite, et au pied de la falaise, Aïn-Messaouda pointait ses quatre peupliers. Derrière, masquant le ciel, 1415 écrasait les hommes de sa masse imposante.

Le Lieutenant appliquait à la lettre les consignes du Capitaine. Il savait qu'il était là pour deux jours, trois peut-être, et ne se pressait pas. Le téléphone arabe, informant les rebelles que le commando grenouillait dans les Beni-Melloul, n'avait peut-être pas encore fonctionné.

A midi Orange Prime, toujours à l'affût dans les rochers, apprit par la radio que tout allait bien là-bas, dans la forêt, pour Orange Autorité.

A 18 heures, la nuit l'engloutit brutalement alors qu'il n'avait toujours rien vu.

Dans le creux d'un rocher, aménagé en couchette à l'aide de quelques touffes d'alfa, Klervur donnait les ordres pour le lendemain.

Il continuerait dès quatre heures du matin à progresser le long de la falaise, laissant en place un solide élément de recueil aux ordres du chef Treuil, sous-officier-adjoint.

Il abandonnerait dans quelque trou-observatoire un petit groupe jouant le rôle de relais et pousserait personnellement, avec Tabti, le radio et 6 harkis jusqu'à un léger surplomb dominant les raïmas Hamidani (famille de l'évadé de Bourrekache) afin de surveiller le passage. De toutes manières, toute la section se replierait sur l'élément de recueil dès la nuit tombée.

♦♦

Camouflés dans les abris naturels recouverts d'alfa, immobiles, les commandos « chouffaient » (1) les raïmas (2).

Il faisait maintenant grand jour et le soleil commençait à sérieusement fouiller les hommes-paille.

Ils avaient assisté, en silence, au réveil des felhas (3).

(1) Regardaient, observaient.

(2) Tentés de nomades.

(3) Paysans.

Deux gamins poussant et tirant un bourricot récalcitrant avaient suivi le sentier, passant à quelques mètres en dessous de leur position, pour remplir les outres en peau de chèvre à la source toute proche.

Les chiens tournaient autour des tentes, se chamaillant pour quelques détritits infects.

La maigre basse-cour tapait du bec dans les cailloux cependant que les hommes s'installaient déjà au soleil, appuyés du dos contre le mur de pierres sèches cernant le refuge symbolique des moutons.

Dans quelques instants, dès que l'eau arriverait, ils boiraient leur café fort et compact à petits coups en clignant de l'œil, à la mode chaouïa. Une fumée âcre s'élevait çà et là, attisée par des femmes curieusement accroupies.

Pour ces nomades, une journée comme les autres commençait.

Naturellement, ce fut Tabti qui les vit le premier.

Il agrippa la cheville de Klervur pour le prévenir. Le rouquin saisit ses jumelles. Les fells étaient encore loin, mais suivaient tout tranquillement le chemin menant à la source d'abord, aux raïmas ensuite.

Pour l'instant, ils étaient six — tous revêtus de la djelabah civile mi-brune, mi-beige, et progressaient sans attention particulière.

« Le vieux avait de bons tuyaux, pensa le Lieutenant, ils se balladent. Ils sont persuadés que le commando fouille les Beni-Melloul. Si seulement ils pouvaient arriver, comme ça, colonne par un, là-dessous, ce serait du tir aux lapins ».

Tous les harkis, maintenant, un œil dépassant le trou individuel, la touffe d'alfa dans les cheveux, surveillaient attentivement la progression des rebelles.

Tabti jurait tout bas, entre ses dents, se régaland déjà de la bagarre toute proche. « Plus que 300 mètres » murmura Klervur, le doigt crispé sur la détente de sa carabine.

Tout aussi tranquillement que tout à l'heure, les fells, après avoir bu à la source et rempli leurs gourdes, coupèrent à travers l'oued, gagnant ainsi les raïmas sans emprunter le sentier.

Un rictus de dépit plissa les lèvres du rouquin — « Merde, les vaches ! pensa-t-il, pourvu qu'ils s'arrêtent chez les civils. Ils sont trop loin pour que je déclenche le tir ».

Mais les rebelles, comme pour soulager le Lieutenant de son inquiétude, débouchaient, maintenant, de l'autre côté de l'oued, à une centaine de mètres de chez Haminadi.

Des gosses, les ayant aperçus, rentrèrent précipitamment sous la tente ; un chibani (1) aux cheveux blancs, s'avança à leur rencontre, la main ouverte, paume de face, comme il est de coutume dans les pays Arabes. Après une courte discussion le vieux repartit vers sa raïma, escorté des felloches.

Klervur avait eu le temps de reconnaître, dans les mains de celui qui semblait être le chef, une carabine U.S. ; celui qui fermait la marche, portait un P.M. allemand en bandoulière, autour du cou, par-dessus la djellabah.

Ils disparurent sous la plus grande tente, et ne prirent pas même le soin de laisser un quelconque guetteur. Le téléphone arabe avait bien fonctionné.

Pour Klervur, le plus dur restait à faire.

Il le savait et restait calme. Il avait été entraîné pour cela : une marche d'approche crevante, voire inhumaine dans certains cas particuliers, une attente pénible et fastidieuse dans une position harassante, toujours inconfortable — pour un accrochage rapide, brutal, efficace ou négatif, quelquefois meurtrier pour les uns comme pour les autres.

« Ils vont se taper le couscous, expliqua-t-il à Tabti, la chorba ou simplement la cassera en buvant le caoua Noï -

(1) Vieux.

avons tout juste un quart d'heure devant nous. Tu vas passer par le haut avec trois gus. Moi, je me glisserai par le bas avec le radio, le caporal Mabrouk, Ouadaoui, et Amar. Il faut que nous arrivions à moins de 100 mètres pour les flinquer ».

••

Le groupe du Lieutenant avait atteint sans encombre le fond de l'oued et commençait à remonter en utilisant le terrain, se faulant entre les rochers importants et chaotiques.

Sur sa droite, et au-dessus, à environ 100 mètres, celui du sergent se dissimulait de son mieux pour approcher. Klervur comprit rapidement que Tabti n'avait aucune chance de ne pas se faire repérer — « Il suffit qu'un gosse... ».

Il n'eut pas le temps de suivre sa pensée.

Entre les rochers, il aperçut deux femmes qui, jetant la pioche qu'elles tenaient à la main, couraient vers les tentes en criant « Goumi - Goumi ».

La suite se déroula très vite.

Tout le monde courut ; Tabti pour dominer la position, Klervur pour trouver un emplacement de tir convenable, face aux raïmas, les fells pour tâcher d'enrayer l'avance des soldats. Les premiers coups de feu claquèrent.

Quatre rebelles s'abritant derrière les murs à moutons interdisaient la route au Lieutenant — « le lance-patate » (1) gueula au milieu du tumulte — mais Tabti avait déjà compris — la première grenade tomba court — juste devant le Lieutenant — la seconde éclata sur un rocher, enjambant la cour... Enfin, la troisième laboura le sol quel-

(1) Fusil équipé pour lancer des grenades.

que mètres derrière le mur. Les fellis décrochèrent en tirant.

— A l'assaut ! hurla Klervur en se levant.

En quelques enjambées il atteignit les emplacements de combat des rebelles.

La raïma flambait — la basse-cour, affolée, se jetait contre les pierres en piaillant. Dans un coin, une femme, la poitrine défoncée par un éclat, cherchait en vain à respirer.

Un gosse, blessé au bras, se sauvait en criant. Les fellis, ayant réussi à grimper dans les rochers, ouvraient maintenant le feu sur la cour.

Mais Tabti les contraît par le haut, de flanc. Jugeant leur position difficile, ils décrochèrent une seconde fois en direction d'un petit col distant de 300 mètres. Le Lieutenant réalisa que s'ils réussissaient à l'atteindre, ils lui échapperaient.

Il contourna la raïma, la carabine à la main, entraînant ses hommes de la voix et du geste. Il reprit sa course et déboucha sur un petit glacis au milieu des rochers et des touffes d'alfa.

Mabrouk, à ses côtés, s'affaissa doucement.

Il n'eut pas le temps de se retourner. Un coup violent le frappa à l'épaule gauche et à la poitrine « comme si j'avais rencontré un G.M.C. », raconta-t-il plus tard, et il se retrouva au sol après avoir effectué un véritable saut de carpe. Les balles ne le lâchaient pas ; on cherchait à l'achever. Il s'en rendit compte mais resta là comme cloué.

Le temps lui sembla arrêté.

« Ils vont m'avoir », pensa-t-il au moment où il se sentit tiré par les pieds — son radio le traînait derrière un rocher, aidé par un harki cependant que Tabti, fou de rage récupérerait tous les hommes valides et donnait un troisième assaut.

Les rebelles, disposant d'armes semi-automatiques et de P.M., ne se laissaient pas manœuvrer.

Klervur qui n'avait pas perdu connaissance le comprit fort bien.

— « Appelle Treuil, ordonna-t-il au radio et dis-lui de venir. Vent du bas. — Impossible, répondit celui-ci, avec son accent bourguignon, il y a une bastos dans le poste ».

Les balles mordaient le gros rocher derrière lequel ils se tenaient. Le Lieutenant ne souffrait pas, mais ses forces s'abandonnaient. Ils ne pouvait plus remuer le bras et surtout s'affolait de sentir le sang couler de sa poitrine. « Pourtant, s'encourageait-il, si c'était le palpitant, je serais déjà cané ».

Le radio, s'aidant de son poignard, entreprit de découper la veste de combat de son chef. La blessure mise à nu, Klervur respira. Un petit trou ornait sa poitrine, légèrement au-dessus du sein gauche.

— Mon Lieutenant, lui dit le Bourguignon, ça ressort par derrière, y'a un trou aussi ».

Les coups de feu s'espaçaient, les cris des harkis avaient cessé. Déjà Tabti, là-haut, faisait l'appel. Et puis tout devint calme, reposant.

Le Lieutenant ferma les yeux.

Il lui sembla dormir, rêvasser, il n'avait toujours pas mal, mais se sentait de plus en plus engourdi. Il nageait dans une espèce de torpeur somme toute assez sympathique. On lui toucha l'épaule, l'autre.

— Oui, répondit-il en fixant Tabti, penché au-dessus de lui.

— Ça y est, mon Lieutenant, on en a eu quatre, avec les armes et des sacoches de documents. C'est Kafia Salah, le chef du commando de la Nahia 164 et Haminadi (1) était son secrétaire. C'est fini, les deux autres ont giclé dès les premiers coups de feu, en bas. Mabrouk il est mort, mon

(1) « L'évadé » de Bourrekache.

Lieutenant, le poste il est cassé. Mais j'ai appelé sur P.P.8, le chef Treuil, il vient et il a déjà appelé le Capitaine.

— Chapeau, dit simplement Klervur. Mais pourquoi pleures-tu ?

— Parce que je suis content, toi, t'es pas mort, mon Lieutenant.

••

Saint-Bénin avait suivi, par radio, en messages hachés et souvent incompréhensibles, l'accrochage de sa première section.

Planqué dans un buisson, au pied d'un sapin, sa carte étalée entre les jambes, il essayait de situer exactement l'affaire.

Tout le commando, à quelque'endroit que se trouvaient ses éléments, qui sous un arbre, qui dans l'alfa, qui dans les rochers, se sentait solidaire de Klervur. Le même cœur battait dans toutes les poitrines. La même anxiété se lisait dans tous les regards, la même force animait tous les esprits : là-bas, du côté de Zaouia, perdu dans les falaises au pied de 1415, Orange Prime luttait pour la gloire du même Fanion.

Le Capitaine avait confiance. La section était solide, disciplinée, agressive, « mais dans cette guerre à la con », pensa-t-il, on ne sait jamais sur qui l'on tombe et surtout où l'on tombe. Bien sûr nous connaissons le terrain, mais tout dépend de la façon dont l'accrochage est engagé — va savoir !

Par ailleurs, le chef du commando était obligé de contacter Presser Relais, qu'il recevait mal — et le piper ou l'alouette, eux aussi, émettaient brouillé — si bien que, vers 10 heures du matin, Saint-Bénin crut comprendre que Prime Autorité (Klervur) était mortellement blessé.

— Et nous sommes là, perdus dans les Béni-Melloul ! » murmura-t-il.

Enfin un message clair lui parvint vers 13 heures, donnant exactement le résultat de l'affaire.

Il décida de ne pas bouger, espérant encore que les fells découverts à l'Est allaient se manifester dans sa zone d'action. Il fit demander au chef de bataillon — alors de Belhousseau, Landevoisin suivant un stage à Arzew — d'attendre le surlendemain pour enterrer Mabrouk afin que le commando fût de retour.

Trois fois dans la nuit le radio secoua le Capitaine pour lui donner des nouvelles de Klervur. Tout allait bien — le chirurgien connaissait son métier.

Le lendemain soir, les compagnons de Taberdga décrochèrent et rejoignirent leurs cantonnements à la nuit.

Mabrouk avait été enterré le matin.

Saint-Bénin apprit que Belhousseau s'était donné des airs de guerrier lors de son allocution. « Les chacals du djebel n'ont eu que ce qu'ils méritent » avait-il clamé notamment dans une belle envolée de stick.

« Ah ! ces mouches du coche ! » conclut amèrement François.

## CHAPITRE XII

### NETOR

Huit jours plus tard, alors que Klervur opéré et souriant avait été dirigé sur l'hôpital de Constantine, Saint-Bénin recevait un nouvel officier chargé de « prendre » la 1<sup>re</sup> section.

Le Colonel Duval l'accompagnait et le présentait comme un garçon de tout premier ordre. En effet, Netor, sorti dans les cinq premiers de Coëtquidan et de Saint-Maixent, noté comme sujet d'exception en E.P.M. (1) — apparaissait particulièrement qualifié pour une unité opérationnelle telle que le commando.

Le Capitaine, pourtant, allait être cruellement déçu.

A la première sortie dans le djebel, le nouveau chef de la 1<sup>re</sup> section fut littéralement « lâché » par ses harkis. Il faut entendre lâché comme l'entendent les coureurs cyclistes et les sportifs, c'est-à-dire qu'il ne put malgré sa volonté suivre que très difficilement ses hommes.

Pour qui connaît le caractère arabe, cela annonce la catastrophe. Les chaouias, combattants nés, n'acceptent en effet leur chef que si celui-ci s'impose à tous comme le meilleur. Il faut d'abord marcher devant et ensuite il faut,

---

(1) Education physique militaire.

dès que les premiers coups de feu claquent, s'arracher de son trou et donner des ordres. Ils ne pousseront pas l'exigence jusqu'à offrir une cigarette et tendre du feu à l'officier nouvellement arrivé comme le font certains légionnaires, mais il y a de ça.

Or, en cette soirée de première épreuve, Netor n'était déjà plus dans le coup.

Il eut, de plus, la maladresse inhérente aux hommes exténués, c'est-à-dire qu'il fit des remarques qui tombèrent à plat. Une semaine passa.

Et puis, un soir, Tabti demanda le rapport de Saint-Bénin.

— Tu comprends, mon Capitaine, çui-là il nous aime pas ; il parle pas chaouia ; il ne dort pas au milieu de nous la nuit dans le djebel, et puis l'autre jour, on a loupé trois felloches parce qu'il m'a interdit de foncer, il parlait à la radio, mais il disait des trucs compliqués, j'y rien compris. Les harkis y sont pas contents. Mon Capitaine, tu nous fais grand plaisir, tu enlèves çui-là.

••

Le lendemain matin, Saint-Bénin convoqua Netor.

— Je vous ai demandé de venir, commença le Capitaine, en invitant le Lieutenant à s'asseoir et à fumer, parce que j'ai l'impression que ça ne colle pas très bien entre vous et votre section. Ce Commando est une arme efficace parce qu'il fait preuve, en toutes circonstances d'une cohésion totale. Le maintien de cette entente reste donc pour moi le premier de mes impératifs, je ne dois rien laisser au hasard à ce sujet et je vous prie de m'exposer, très franchement vos difficultés et vos problèmes.

Indiscutablement, Netor n'était pas à son aise. Il tirait

nerveusement sur sa cigarette, jetant des regards de côté et cherchant ses mots.

— Ça ne va pas, mon Capitaine. Rien ne tourne rond. Je veux dire que, tout d'abord, l'ambiance du Commando m'est inconnue.

— Comment ça ?

— Eh bien, j'ai reçu une éducation scrupuleuse et la mentalité que je découvre ici choque mes convictions profondes.

Saint-Bénin sentit une brusque bouffée de chaleur lui monter au visage.

— Je me demande bien ce qui peut choquer vos convictions. Nous nous efforçons de faire la guerre et seulement la guerre. Nous essayons de nous opposer à l'adversaire par des moyens identiques aux siens, sans plus. Voulez-vous vous expliquer plus clairement ?

Le Lieutenant comprenait bien qu'il était mal parti, mais il eut l'impression que, puisqu'il s'était fichu à l'eau, il fallait mieux continuer à se noyer. Il reprit d'une voix étouffée :

— Je ne cherche nullement à vous blesser, mon Capitaine, vos hommes sont disciplinés, entraînés, agressifs, mais je trouve leurs méthodes, disons trop rudes, même entre eux. Chez vous, le chef ne punit pas de prison, il distribue des coups de pieds aux fesses ou tombe la veste pour se coltiner avec ses subordonnés. Ça n'est pas ce que j'ai appris à Coët et j'étais même loin de penser que cela pouvait exister.

— Et alors, Netor, avez-vous entendu parler de demande de mutation de leur part ? Non, n'est-ce pas, nous formons une équipe avec ses habitudes, sa force, sa discipline.

D'ailleurs lorsqu'un « client » n'est pas dans la note, qu'il soit gradé ou pas, je le vire. Je ne le punis pas, je m'en débarrasse, en accord avec mon chef de bataillon. Moyennant quoi, le Commando est considéré, à cause justement

de cette cohésion et de l'efficacité qui en découle, comme une des meilleures unités opérationnelles du secteur, voire de la zone.

Saint-Bénin s'était levé et marchait derrière la table qui lui servait de bureau.

Dès qu'il abordait ces questions de commandements, de méthodes, d'ambiance, il ne tenait plus en place. Semblable à l'élève interrogé qui connaît son sujet à fond, il disait l'essentiel très vite, sans reprendre haleine, et ensuite revenait sur certains points en les développant.

— Continuez, Netor, ceci ne m'explique pas complètement les raisons pour lesquelles, vous ne « commandez » pas votre section.

— J'ai peur des harkis, mon Capitaine. J'arrive de France, je sors de l'école d'application, vous me donnez des hommes pour combattre et je m'aperçois qu'ils sont jaunes. Alors, eh bien ! j'essaie de les comprendre, mais je suis sans doute maladroit. Tout m'indispose, leur façon de droper le djebel, de manger des dattes et des oignons, de se rouler dans la djellabah, de se mettre par deux pour passer la nuit dans l'alfa, de me regarder, de me suivre, de me précéder, d'exécuter les ordres que je leur donne, enfin tout.

Le Lieutenant vidait son sac.

Le Capitaine le laissait faire, écoutant, enregistrant, étudiant le visage de son vis-à-vis, cherchant à faire le point. Brusquement, il intervint.

— Mais bon Dieu, à Coët, on a bien dû vous parler des harkis. C'est tout de même la guerre actuelle, celle d'Algérie, que vous avez préparée là-bas !

— Mais non, mon Capitaine. En deux ans, je crois me souvenir d'une conférence où il était question des supplétifs et où l'orateur disait : « il existe, bien sûr, les harkis, mais vous verrez cela sur place » ou quelque chose d'approchant.

Saint-Bénin sursauta.

— Vous me racontez des coups ou quoi ? Enfin merde, vous suivez, paraît-il, un stage pré-A.F.N. et vous ignorez tout de l'appui des indigènes ! Mais « ils » ne comprennent donc rien là-haut ! Cette guerre, c'est avant tout une guerre de tribus, de religion, d'Algériens ! Depuis le début si, au lieu de tergiverser, de faire des calculs de probabilité sur le nombre possible de déserteurs, on avait carrément embrigadé les musulmans, en leur faisant confiance, en leur donnant des chefs qui soient des chefs et des moyens, il y a belle lurette que cette révolution serait liquidée. Je vais appuyer ma théorie par une réalité irréfutable : savez-vous quel est le régiment qui possède le bilan le plus éloquent à l'heure actuelle — non ? Le 1<sup>er</sup> R.E.P. ? non. Le 3<sup>e</sup> R.P.C. ? non. Le 2<sup>e</sup> R.E.P. ? non. Le 7<sup>e</sup> R.T. ? oui, Netor, le 7<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs. Alors ?

Le Lieutenant écoutait, effondré sur son tabouret.

Tout cela était tellement surprenant. Pourtant, le Capitaine semblait affirmer ses dires avec une telle facilité qu'il n'était pas possible de douter.

— Oui, mon vieux, au lieu de balancer des millions pour construire des S.A.S. luxueuses avec de jolies baignoires, pour les jolies fesses de ces messieurs, vous croyez qu'il n'aurait pas été plus rentable d'avoir plus de harkis ? Mais, attention, entendons-nous bien, pas le harki balayeur ou le harki aide-cuisinier, non ! le harki combattant, enfin... Et ce sont ces gens-là qui vous font peur ?

Netor releva la tête. Il semblait assommé.

— Oui, mon Capitaine, et je préférerais rejoindre une compagnie normale du régiment.

Le lendemain, le Lieutenant était muté et Tabti assurait l'intérim à la 1<sup>re</sup> section alors que Klervur, dirigé sur l'hôpital de Metz, écrivait au Capitaine : « Je serai bientôt rétabli, je vous demande de me garder ma place au Commando ».

## CHAPITRE XIII

*11 AVRIL*

Le 7 avril, à la tombée de la nuit, des éléments de la 1<sup>re</sup> section, camouflés en bergers, quelque part dans le carré 09, échangèrent des coups de feu sans résultat avec les fells qui se repliaient vers le Sud, en zone interdite.

Saint-Bénin décida de tenter un raid épuisant pour les surprendre dans le Tamemait. Il choisit pour cela la nuit du 10 au 11 avril.



Les G.M.C. les avaient débarqués peu avant Aïn Chenine. Il y avait là 3 sections du commando. La 1<sup>re</sup>, elle, devait profiter de la même nuit pour retrouver son coin favori, le Boufounes.

Bien que le raid envisagé fût long et pénible, le Capitaine avait tenu à emmener un élément assez lourd à trainer, ceci au cas où, surpris par les rebelles, il faudrait décrocher en faisant face à du gros.

La nuit était belle. Il faisait bon marcher. Les masses sombres des djebels apparaissaient en noir sur un ciel bleu foncé parsemé d'étoiles.

En tête, Lakdar, ancien fell, guide remarquable, connaissant par cœur toutes les pistes de Khenchela à Liana et de Guentis à Bou Hamama, progressait en souplesse. Les hommes suivaient, silencieux, le pantalon de treillis, pourtant retailé, serré au genou par un élastique afin d'éviter le frottement bruyant, le sac arrimé de tous les bouts pour l'immobiliser, le doigt sur la détente, « tâtant » les cailloux du bout du pataugas pour ne pas les faire rouler.

Saint-Bénin avait ordonné de ne pas marcher sur la route, à cause des traces, et Lakdar, précédant la colonne d'une vingtaine de mètres, cherchait les passages, évitait les obstacles, décelait les embûches.

Les radios peinaient avec le C. 10 planqué dans le sac à dos, le « bigo » accroché à la patte d'épaule, le bruit de fond baissé.

Il leur fallait écouter tout en escaladant les rochers, en franchissant les trous, en heurtant le voisin. Ils étaient le relai du Commando avec l'extérieur, et chacun savait ce qu'on leur devait. Là-bas, à Taberdga, l'opérateur de Presser Relais, à l'écoute 24 heures sur 24, devait sommeiller, le casque sur les oreilles.

Il avait l'habitude. Dans un réflexe conditionné, au moindre appel il sursautait, saisissait le bigo, bloquait le bruit de fond et, calmement, répondait :

— Presser Relais, 5.

Lorsque, effondré derrière un rocher, le radio reconnaissait cette bonne voix chantante de Lyonnais sûr de lui, il éprouvait à la fois un soulagement et une certaine fierté. Tout allait bien dans la boutique.

Vers minuit, le commando, débouchant de la vallée de l'Oued El Azeb, entreprit l'escalade de 1136.

Il y avait maintenant un peu plus de quatre heures que la marche durait et les hommes peinaient. Ce souci constant d'éviter le moindre bruit fatiguait bien plus que le déplacement lui-même. Il fallait sans cesse se retenir, s'accrocher, se glisser entre deux rochers sans cogner l'arme

contre la pierre, aider le camarade en difficulté et rester tous les sens en éveil.

La pente était rude.

Saint-Bénin lui-même avançait difficilement. Et puis il y a des jours où l'on « ne met pas un pied devant l'autre » — c'est l'âge, pensa-t-il, je « coince » salement ce soir — les jambes devenaient lourdes, les pieds, malgré la volonté de leur propriétaire, commençaient à râcler le sol caillouteux du sentier de chèvres.

De temps en temps un juron étouffé parvenait aux oreilles du Capitaine. « Les cons, ils vont nous faire repérer ».

L'ascension n'en finissait plus ; la masse du djebel engloutissait le Commando et vingt fois déjà on avait cru déboucher sur le plateau ; la section de queue dérapait dans le noir, en dessous.

Au moment où l'on n'y croyait plus, la pente bascula et les compagnons de Taberdga retrouvèrent les touffes d'alfa en même temps qu'un souffle d'air frais.

Il faisait toujours frais à 1136.

Saint-Bénin n'eut pas d'ordre à donner ; la manœuvre avait été trop de fois répétée pour que, dans un dernier réflexe, les hommes fatigués n'obéissent point aux impératifs de la sécurité.

Immédiatement, la section de tête s'installa en bouchon, deux cents mètres en avant, cependant que, derrière, les éléments s'accrochaient au bord du col.

Le Capitaine arrêta au milieu, à cheval sur une énorme touffe d'alfa. Déjà Freddo, François et Dutour, ayant donné leurs consignes, s'asseyaient tout contre lui. Et, à voix basse, en essayant de scruter les visages dans la nuit, Saint-Bénin exposa son plan.

— Nous allons faire une heure de pause. Les gus sont crevés, moi aussi d'ailleurs ; ensuite je grimperai avec le groupe du commandement sur le piton 1136, on reçoit Presser Relais 5-5 de là-haut. Vous, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup>, vous continuerez, la 3 poussera le plus loin possible dans le Tamemait en

direction du Rharhar. La 2, avec François, vous tâcherez de vous installer au-dessus et de part et d'autre de la source que vous connaissez bien. Il faut que tout le monde soit planqué à 5 h. 30 — le jour se lève à 6 h. Pas de questions ?

— Ecoute permanente, mon Capitaine ?

— Affirmatif.

Les silhouettes se levèrent, hochèrent la tête et disparurent dans le ciel.

\*\*

Salah et ses 6 harkis avaient confectionné, en silence, des abris au milieu des touffes d'alfa.

Ils se trouvaient tout au bord d'un petit oued, dominant la source d'une trentaine de mètres. Le jour se levait là-haut de l'autre côté du Rharhar, et, tous, se préparaient à « chouffer » sec.

A environ deux cents mètres en amont, le fond du chabet était couvert de touffes géantes d'un alfa de première qualité. « Je suis sûr que, assis là-dedans, personne ne nous verrait », se disait Salah, « ma parole on dirait des buissons ».

Il fut tellement soufflé de voir une djellabah en sortir qu'il ne pensa même pas à alerter ses camarades.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? A tous les coups c'est le groupe à Freddo qui en a eu marre et s'est couché là. Si seulement je voyais la tête de ce connard — la djellabah se baissa, ramassa un fusil de la main droite, un espèce de bidon de la gauche et se retourna pour descendre à la source. Instinctivement Salah rentra la tête dans son abri.

— Nadine (1), mais c'est un fell, la putain !

A présent le sergent examinait le bonhomme, le suivait des yeux, prêt à tirer. Si je préviens par radio, il va m'en-

(1) Juron arabe.



Paysage dans les Nementcha

Au-dessus de l'oued Rharhar à 4 h. du matin





Transmission d'ordres par hélicoptère

Un T. 6 intervient au rocket



tendre — et puis à tous les coups ils sont plusieurs — mais rien ne bouge — me voilà encore dans un sacré merdier !

Tranquillement, le rebelle allait à l'eau.

Salah rampa, jusqu'à Youssef.

— Viens avec moi, on va contourner le piton pour rejoindre la source. Les autres vont continuer à chouffer et lui couper la retraite, s'il cherche à remonter.

Ils rampèrent dans les derniers mètres et s'immobilisèrent soudain, retenant leur souffle. Dix mètres devant eux, accroupi, le fellouze lavait son bidon.

— Asma (2) cria Salah.

Surpris, la djellabah fit un bond de côté et, lâchant son récipient, sauta sur son arme.

Trop tard ! Le P.M. de Youssef aboya rageusement. Atteint de plein fouet, l'homme bascula.

Déjà les deux harkis étaient sur lui — « Fous-lui une autre rafale dans la gueule à ce salaud », grinça Salah. Mais les coups de feu avaient alerté les dormeurs, là-bas dans l'alfa et d'autres djellabahs, sortant çà et là, se précipitaient vers la source en tirant au jugé.

Le groupe de Salah les contra.

Les fells, bloqués par-devant et à droite, firent demi-tour.

Freddo, lui, au premier coup de fusil, avait giclé de son abri et s'était porté à environ 300 mètres de là, interdisant la sortie de l'oued. Son F.M. entra en action.

Saint-Bénin saisit le bigophone.

S.B. — Deux de Autorité, parlez.

Zéro — Ici Zéro, Deux est avec moi ; c'est 21 qui accroche.

S.B. — 21 de Autorité, 21 de Autorité, parlez.

21 — Ici 21 — il y a des fells dans l'oued — Salah en a tué un ; les autres y s'en vont, mais Frédo y les arrête.

S.B. — Reçu — Zéro de Autorité.

Zéro — Zéro écoute.

(2) Viens.

S.B. — Bloque-les à l'Est.

Zéro — Reçu, j'exécute.

S.B. — Presser Relais de Orange Autorité.

Relais — Ah — Relais cinq.

S.B. — Accrochage — envoie-moi la chasse à la verticale de 1136 en SW 09 G 04. Répète.

Relais — Sierra Whisky 09 Golf 04.

S.B. — Correct — terminé.

Saint-Bénin, qui dix minutes plus tôt grelottait dans son abri, n'avait plus froid.

La surprise semblait avoir joué totalement. Les fells, cerclés dans l'oued devaient s'affoler. Dans un quart d'heure, les T 28 (1) de la chasse seraient à la verticale.

— Ça s'emmanche bien, murmura-t-il en écoutant la fusillade se déclencher quelque part sous sa position.

Il nota que l'accrochage avait débuté à 7 heures 5.

\*\*

Frédo, lui, n'avait pas perdu son temps, non plus.

Entortillé dans sa toile de tente, à même le sol, en chien de fusil, le nez dans l'alfa et la carabine dans les bras, il s'était « éjecté » au premier coup de feu. « C'est dans l'oued, là-bas en dessous », se dit-il en saisissant ses jumelles. Ses harkis, remis debout immédiatement, se dispersèrent l'arme à la main.

— Suivez-moi, cria-t-il, on va couper l'oued.

En quelques minutes chacun avait trouvé un emplacement de combat, le F.M. battait le fond, 100 mètres plus bas.

— Attendez que je donne le signal. Planquez-vous et ne tirez pas.

Brusquement, trois djellabahs se présentèrent au virage.

(1) Avion d'appui armé de mitrailleuses de 12,7 et de rockets.

Les passe-montagnes surmontant la casquette leur donnaient des allures d'épouvantails.

— Feu ! hurla le chef.

La première djellabah culbuta, se releva, entreprit une série de roulé-boulé, et disparut dans l'alfa.

Les deux autres, d'abord indécises, piquèrent dans l'oued et cherchèrent à l'Est un passage abrité.

— Zéro de 21, appela Frédo.

— Zéro écoute.

— On vient de les stopper au-dessus de vous. Attention, ils se taillent vers l'Est.

— Reçu. j'y vais.

\*\*

Le Lieutenant François fonçait dans l'alfa, la carabine à la main, la casquette de travers, les jumelles ballottant sur la poitrine.

— Plus vite, bon Dieu ! criait-il à la cantonnade. Il se retourna pourtant. Seul Arthus, le radio, l'avait suivi.

— Où sont les autres, bordel ?

— Vous êtes parti trop vite, mon Lieutenant. Vous voulez que je retourne les chercher.

— On n'a pas le temps, en avant.

Les deux fells arrivèrent sur la crête en même temps que François.

Le Lieutenant tirait mal, mais tirait vite, restait debout, et ignorait la peur.

Les premières balles arrachèrent quelques herbes autour des djellabahs. Mais les djellabahs ripostèrent — deux contre un. Arthus arrivait avec son poste, essouffé, tout rouge.

— Couche-toi ! gueula le Breton.

Mais le paysan du Gers, lui non plus, n'avait pas peur. Il sortit son pistolet et fit feu.

François l'agrippa par l'épaule.

— A plat ventre, Nom de Dieu ! Regarde ton poste.

L'antenne pendait lamentablement, fracassée à la base par une balle, Arthus s'exécuta.

Toujours debout, le Lieutenant vidait son chargeur. Une des deux djellabahs avait disparu mais l'autre, cachée dans l'alfa, à moins de cinquante mètres, tirait encore. François n'apercevait qu'une vague forme brune, allongée en contrebas.

— Merde, pensa-t-il, toujours à gauche.

L'épouvantail eut un sursaut, se retourna, s'assit, essayant de mettre en joue. Il n'y parvint pas ; une seconde balle lui fracassa le crâne, sur le côté du front.

Une cavalcade approchait. Elle rejoignit l'officier en gesticulant. « En avant » ! gueula celui-ci en bondissant pour ramasser le fusil de son adversaire.

\*\*

Là-haut, dans le ciel, les deux T. 28 rétrécissaient leurs cercles, cherchant à repérer Saint-Bénin.

— Orange de Radium Tango.

S.B. — Tango de Orange, cinq.

— Bonjour Messieurs, à votre disposition.

S.B. — Merci. Je me trouve à 1136, sous le seul arbre du secteur.

— Vu.

S.B. — Tango, accrochage à 1.500 mètres, plein est de ma position. Quelques fellis ont réussi à sortir du bouclage et foncent vers le Nord. Je fais baliser mes éléments.

— Orange bien compris.

Accroupi entre ses deux postes, Saint-Bénin agissait avec les gestes précis du combattant bien entraîné. Il attrapa le second bigophone que lui tendait Jackie, l'un de ses 2 radios.

S.B. — Orange Autorité à tous les Oranges. Balisez votre position. Fumigène rouge. Répondez dans l'ordre.

— Zéro — reçu fumigène rouge.

— Deux reçu.

— 21 reçu.

— Trois reçu.

— 31 reçu.

D'épaisses fumées rougeâtres s'élevaient des fonds d'oued et des crêtes environnantes. Le Capitaine, dominant l'ensemble, étudiait le dispositif.

Mohamed, son garde du corps musulman, et le meilleur œil du Commando, bien calé dans les rochers tout proches l'interpella.

— Chouff, mon Capitaine. Les fellis, ils descendent dans l'Oued El Azeb vers Aïn-Guelaa. Tiens, ils courent, ils ont tourné autour de nous. Voilà, là-bas, à côté lauriers roses.

Saint-Bénin aperçut les djellabahs qui se faufilaient dans le fond de l'oued, au milieu d'une végétation abondante.

— Tango de Orange.

— Tango.

— Les fellis se sont réfugiés dans les lauriers roses, à 1.000 mètres en aval de Aïn-Guelaa.

— O.K. Je vais voir.

Les deux avions glissèrent vers le sol, redressèrent, piquèrent plein Sud, revinrent en remontant le cours de la rivière.

— Orange, je fais une passe.

— Reçu.

— Orange, j'attaque à la 12/7.

— O.K.

Un déchirement claqua sur les falaises, roulant dans les rochers. Des flammes courtes jaillirent des ailes du T. 28 de tête alors qu'il piquait vers les lauriers. Les balles pointillèrent le sol, faisant gicler le sable.

— Ah ! Tango de Orange, plus loin 200.

— Reçu. J'attaque au rocket.

Au second passage le refuge des rebelles flamba.



Le groupe Frédo arrivait déjà sur la position du Capitaine. Les harkis traînaient avec eux deux prisonniers, blessés tous les deux. Le premier s'effondra aux pieds de l'officier.

— L'est foutu, commenta Frédo. L'a une bastos dans le buffet.

Effectivement, le fell n'en pouvait plus. Son visage était cireux et la peau tirée sur les maxillaires ; les ailes du nez se pinçaient et il respirait avec peine.

Le Capitaine le retourna. La balle, de face, avait probablement traversé le foie et était ressortie sous l'omoplate, creusant un trou où l'on aurait mis le poing. Un gargouillis sanglant bouillonnait dans les lambeaux de tenue camouflée.

— Donne-lui à boire, Jackie, dit simplement Saint-Bénin.

Le second était plus légèrement atteint. Une grenade lui avait arraché la semelle de son soulier et la plante du pied. Ça n'était pas tellement beau à voir, mais le blessé n'avait pas perdu connaissance et semblait tenir le coup.

Le Capitaine saisit le bigophone.

— Presser Relais de Orange Autorité.

— Relais écoute.

— Accrochage terminé. Bilan en cours. Envoyez-moi une alouette pour enlever un prisonnier blessé.

— Reçu, j'exécute.

Il se retourna vers le fellouze.

— Tu veux une cigarette ? Tu parles Français ?

— Chouia — Oui, cigarette.

Le blessé était couché sur le côté, en chien de fusil, pour soulager son pied endommagé. Il n'avait pas peur.

— D'où viens-tu ?

— Tunisie. Arrivé cette nuit avec adjudant. Pose des mines Tébessa, Bir-el-Ater.

— Pourquoi ici ?

— Parce que el ma (1) et merkez (2), et chouff la journée — nous dormir fatigués.

— Vous allez où ?

— Béni-Melloul.

— Tu connais ceux qui étaient avec toi.

— L'Adjudant oui, les autres Khanga, El-Méhari, aspirant.

— Quand tu devais partir dans les Béni-Melloul ?

— J'y sais pas. Attendre Beggas Mahmoud (1) lui venir ici, où nous aller Tifrent.

— Tifrent ? Oued Rakkouche ?

— Oui, Beggas il est là-bas.

— Et les chouffis ?

— Toujours les chouffs.

— Oui, mais où ?

— Djebel pointu du Rakkouche tout en haut.

— Le Tifrent ?

— Non l'autre côté, tu traverses oued.

— Tu as soif ?

— Oui.

— Tu as mal ?

— Non.

Saint-Bénin ramassa sa gourde et la lui tendit. Les mains du blessé tremblaient, la fièvre n'allait pas tarder. « Pourvu que l'alouette s'amène », pensa le Capitaine, « Celui-là doit avoir des tas de choses à raconter ».

Une demi-heure plus tard, le prisonnier volait vers Khenchela. Alors, tranquillement le chef du Commando reprit le bigophone.

— Presser Relais de Orange Autorité.

— Relais écoute.

— Bilan définitif. Es-tu prêt à prendre ?

— Affirmatif Autorité.

(1) Eau.

(2) Caches de ravitaillement.

(1) Lieutenant, rebelle depuis 1956, tué le 15 avril 1961 par le Commando.

— Pertes amies : néant. Pertes rebelles : 6 tués, 1 prisonnier, 5 armes récupérées, documents, matériel poseurs de mines.

— Autorité bien compris : pertes amies, néant, 6 fellas abattus, 1 prisonnier, 5 armes, documents, matériels de mines.

— O.K. les camions pour 11 heures à Aïn-Guelaa.

— Reçu.

— Terminé.

Saint-Bénin eut à peine le temps de reposer le combiné.

— Orange Autorité de Presser Soleil.

— Autorité écoute.

— Bravo, félicitations, comme d'habitude, je vous attends à la popote.

Sacré Landevoisin, va !

\*\*

Mais, avant de se diriger vers la popote, avant même d'être douché et rasé, dès que le Commando se fût dispersé sur le podium du cantonnement, Saint-Bénin s'en alla frapper à la porte du Commandant.

S'extirpant brusquement de son fauteuil, accrochant au passage quelque revue constellée de cendre de cigarettes éparse sur son bureau, Landevoisin se souleva pour serrer la main du Capitaine.

— Alors, chapeau !

Saint-Bénin ramena sa main dans le rang, et, restant au garde à vous, sortit de sa poche de treillis un espèce de foulard qu'il étala devant son chef.

— Petit cadeau pour vous, mon Commandant.

Il s'agissait bien d'un foulard, mais d'une forme, d'une conception inhabituelles.

— Tous les fellas abattus ou prisonniers ce matin portaient ce machin-là à l'épaule, cela confirme donc ce que je

vous ai dit l'autre jour dans les Béni-Melloul, et les fellas sont plus astucieux que nous. Ils ont confectionné des foulards à quatre couleurs.

— Ouais, ouais.

Landevoisin s'était à nouveau écroulé dans son fauteuil. Pour un sale coup, c'était un sale coup. S'il ne voulait pas perdre définitivement la face, il fallait qu'il fasse quelque chose.

— A vrai dire, je ne croyais pas votre histoire, mais maintenant — enfin — merde alors, qu'est-ce que vous voulez que j'ajoute ?

— A moi rien, mon Commandant, mais à mes gars, si, et plus particulièrement aux harkis que vous avez soupçonnés de collusion avec les fellas.

— D'accord, alors je monterai demain.

— Non, mon Commandant, aujourd'hui.

— Ouais, disons ce soir.

— Non, mon Commandant, tout de suite.

— Saint-Bénin, vous m'emmerdez.

— Je sais, mon Commandant. Puis-je me servir de votre téléphone ? Je vais prévenir le Commando.

— Vous êtes plus têtue qu'un brêle (1) hein ! Allez-y !

Dans l'heure qui suivit, les compagnons de Taberdga, douchés, rasés, et silencieux, écoutèrent, un peu ahuris, le discours certainement le plus inattendu et aussi le plus incohérent de leur brève carrière militaire.

(1) Bourricot arabe.

## CHAPITRE XIV

*15 AVRIL*

Parce qu'il savait que le facteur chance est considérable dans la réussite des actions de Commando, Saint-Bénin décida d'exploiter, dans la foulée, les renseignements donnés par le blessé de 1136.

Il choisit donc la date du 15 avril pour tenter de surprendre le lieutenant Beggas Mahmoud.

Ce dernier, rebelle du premier jour, avait toujours réussi à se sortir de situations difficiles. Deux mois plus tôt, la 35<sup>e</sup> D.P. l'avait même annoncé comme abattu lors de l'opération Arrière. En réalité, pour une raison inconnue, le rebelle portant les papiers de Beggas n'était pas Beggas ; et le chef de la Nahia 164, une fois de plus, avait mystérieusement disparu des Béni-Melloul.

On l'avait signalé quelques jours plus tard à Bourrekache avec une douzaine de djounouds. On le situait maintenant dans le Rakkouche, à une dizaine de kilomètres, Nord, Nord-Est de Taberdga, alors que Bourrekache se trouve 10 kms Sud-Ouest !

Le 15 avril, à 02 heures du matin, au refuge des Dingues — nom donné au mess des Sous-Officiers du Commando —

Saint-Bénin, son adjoint, les chefs de section, les adjoints, et les chefs de groupe se trouvaient réunis autour d'une lampe à gaz.

Tout le monde était harnaché, prêt à partir ; les hommes, au-dehors, se rassemblaient par section, en silence et dans le noir, houspillés par les caporaux.

Silence et obscurité, telles étaient les consignes permanentes.

— Messieurs, commença le Capitaine, j'ai décidé de rechercher aujourd'hui le Lieutenant Beggas Mahmoud. Nous ne savons pas où il est, mais nous savons par contre que, lorsqu'il se cache dans le Rakkouche, des « chouffs » se mettent en place au petit jour sur 1284 au Nord à 1272 au Sud.

Chacun, le buste penché en avant, la visière de la casquette para rabattue sur les yeux à cause de la lampe, cherchait à repérer sur sa propre carte les points que, sur la sienne, au milieu de la table, le Capitaine marquait au crayon.

Saint-Bénin continua :

— Nous débarquerons tous loin du but, sur la piste de 1340. Toi, François, avec la 2 et la 3, tu t'installeras de part et d'autre de Arhir et tu « choufferas sec ». Après tout, nous sommes payés pour savoir que souvent les fellis, cherchés au Nord, sont découverts au Sud. Avec le commandement, je me planquerais sur 1284 et j'attendrais les chouffs.

Pendant ce temps-là, toi, Treuil, avec la 1<sup>re</sup>, partant à pied du poste, tu progresseras dans l'oued Béni-Barbar, même mission que la mienne mais sur 1272. Ecoute permanente.

Embarquement immédiat dans l'ordre 2, 3, commandement. Pas de questions ?

\*  
\*\*

Le jour venait de se lever, Saint-Bénin avait élu domicile entre deux rochers, sous un buisson rabougri.

Van Rechem, son ordonnance, se trouvait à gauche dans une espèce de trou naturel, les 2 radios, allongés tout contre les rochers du Capitaine, camouflés, eux aussi, avaient réglé leurs postes.

Le sommet de 1284 dominait le P.C. Orange de quelques mètres ; là-haut une demi-douzaine de gars décidés s'étaient depuis longtemps changés en touffes d'alfa et attendaient les « chouffs ».

François, lui aussi, était en place, il avait rendu compte que tout allait bien. Treuil occupait 1272 et Presser Relais recevait 5/5.

Après deux heures d'observation attentive, Saint-Bénin, voyant le soleil déjà haut dans le ciel, regarda sa montre, dégoûté. « C'est fini, « ils » ne viendront plus », pensa-t-il. S'emparant d'un roman policier, il se glissa dans son abri, s'installa aussi confortablement que possible et confia à James Hadley Chase le soin de l'intéresser.

Il en était à la page 72, lorsque plusieurs coups de feu claquèrent, tout près. Immédiatement debout, il enjamba son rocher, imité par Van Rechem et grimpa à toute allure les quelques mètres qui le séparaient des guetteurs.

Pour rapide qu'elle fût, la riposte tomba à plat. Les deux chouffs annoncés étaient bel et bien venus — mais à 9 h. 5, alors que personne ne les attendait plus. « Boom », le plus avancé des éléments du Commando, avait aperçu deux têtes enturbannées derrière les touffes d'alfa. Il avait tiré mais trop haut et les turbans, basculant vers le bas, « slalomant » dans le chabet, abandonnant transistor, chèches et djellabah, dévalaient le djebel.

Déjà le chef Lamie les forçait avec quelques hommes, essayant de les traquer dans un fond d'oued.

Le Capitaine revint vers son P.C., Jackie, son radio, gesticulait.

— C'est Prime, mon Capitaine.  
 S.B. — Prime de Autorité.  
 P. — Ah ! Autorité, 9 fells — 4 et 5 — se dirigent plein Ouest sous votre position. Je les vois courir. Je vois aussi Lamie et vos gars.  
 S.B. — Reçu, Prime, continue à chouffer, j'appelle la chasse.  
 Petit Forban, l'autre radio, avait rapidement développé la grande antenne.  
 S.B. — Presser Relais de Orange Autorité — parlez.  
 — Orange, cinq.  
 S.B. — Appelle la chasse. Verticale de 1284 en S X 00 A 33. Je répète : Sierra X Raie 00 Alfa 33.  
 — Bien compris. J'exécute S X 00 A 33.  
 Déjà Prime appelait sur l'autre poste.  
 — Autorité de Prime.  
 S.B. — Autorité écoute.  
 — Les fells ont stoppé ; ils ont dû voir Lamie. Ils font demi-tour et reviennent vers le Rakkouche, toujours en courant.  
 S.B. — Reçu.  
 — Autorité de Prime.  
 S.B. — Autorité écoute.  
 — Je les vois très bien maintenant, ils sont 12. C'est une femme qui marche en tête.  
 S.B. — Quoi ?  
 — Une femme.  
 S.B. — Reçu. Probablement celle de Krimi Amar. Continue à les surveiller et bloque-les au Sud — Boucle l'oued avec un groupe.  
 — Compris, j'exécute.  
 Du côté de Arhor, le Lieutenant François trépiçnait d'im-

patience. Il se trouvait à 10 kms à vol d'oiseau de l'emplacement des rebelles et dans un terrain particulièrement bahuté. Il était pendu au poste se demandant si oui ou non on allait l'engager.

S.B. — Zéro de Autorité, parlez.

— Zéro écoute.

S.B. — Quelque chose pour moi ?

— Négatif.

S.B. — Alors décroche dans ma direction. Le plus vite possible.

— Reçu, j'exécute.

Saint-Bénin avait retrouvé son sourire.

« Si seulement on peut se farcir ceux-là, il ne doit y avoir que des chefs dans ce bidule » : pensait-il.

— Autorité de Prime.

S.B. — Autorité écoute.

— Les fells sont arrivés à 300 mètres de moi. Je les ai allumés. Ils remontent maintenant plein Est, dans l'Oued en R.W. 99 L 91/92.

— En Roméo Whisky 99 Lima 91/92.

— Correct.

— Continue de les marquer en attendant la chasse.

— Reçu.

Le Capitaine scrutait le ciel. Soudain, sautant la chaîne du Tifrent, deux T. 28 apparurent.

S.B. — Radium de Presser Orange parlez.

— Orange de Radium Carmin cinq. Bonjour Messieurs, à votre disposition. Balisez et briefez-moi — je n'ai pas la carte — j'ai été dérouté à votre profit en attendant le Piper et une autre patrouille.

S.B. — Reçu Carmin. Je balise ma position — fumigène rouge — je suis à vos 3 heures.

— O.K.

S.B. — Fumigène rouge.

— Vu.

S.B. — Dégagez plein Nord et revenez sur ma position, cap 230.

— Je dégage plein Nord..

Les deux chasseurs avaient dépassé largement 1284 et commençaient le demi-tour. Maintenant, ils approchaient du piton où une fumée rougeâtre tourbillonnait au ras du sol.

S.B. — Carmin de Orange, devant moi, un oued profond Nord-Sud. Suivez-le. A 2 kms vous trouverez un énorme carrefour d'oued N.S. et O.E. Les fells sont dans celui Est. Vous passez à la disposition de Orange Prime. Orange Prime.

— Reçu.

Mais ça n'allait pas tout seul. Prime essayait de guider Carmin et n'y parvenait pas. Les deux avions tournaient et retournaient au-dessus du Tifrent. Saint-Bénin sentait que Treuil commençait à s'énerver.

Et puis, tranquillement, le piper apparut au-dessus de 1284, s'annonçant par les pétarades caractéristiques du moteur au ralenti. Il glissa vers le Rakkouche, redressa, vira et passa tout près du P.C. de Orange en battant des ailes.

S.B. — Piper Jaz de Presser Orange.

— Orange de Jaz 7, j'ai été briffé. Je me porte vers Orange Prime.

S.B. — Reçu Jaz 7.

Maintenant le Capitaine respirait. Il écoutait la conversation à la radio et suivait sur sa carte l'évolution de la situation.

— Jaz 7 de Prime, vous survolez les fells.

— Prime de Jaz 7, je ne vois rien.

— Jaz 7 ils sont en tenue camouflée. Vous êtes trop loin, revenez.

Le sergent-chef Freddo



Le commando part en opération





Au repos, pêche dans l'oued Rharhar en attendant d'affronter d'autres adversaires

Fellaghas à l'entraînement (document trouvé sur un prisonnier)



— Prime, j'ai de la merde dans les yeux aujourd'hui, Bon Dieu.

Pendant ce temps-là, François, la casquette en bataille, coude au corps, avalait les raidillons, fonçait dans les oueds, le regard fixé sur la chaîne du Tifrent. Derrière lui, la 2<sup>e</sup> section étirée, suant et soufflant, accomplissait un exploit sportif. Il parvint au sommet de la chaîne alors que le Piper cherchait toujours. Salah suivait le Lieutenant comme son ombre.

Ils avaient à peine franchi la crête que le sergent repérait les fells, de l'autre côté de l'oued, loin devant eux. François saisit le bigophone.

— Jaz 7 de Orange Zéro.

— Jaz 7 écoute.

— J'aperçois les fells — je vais vous guider — venez à ma verticale — virez à gauche — oui — encore — encore — trop — tout droit — oui, vous vous dirigez sur moi, attention, je compte, 5-4-3-2-1 top.

— Ah! Orange Zéro, bien vu.

— Dégagez plein Nord et revenez sur ma position cap 340.

— Je dégage plein Nord.

— O.K. de l'autre côté de l'oued — droit devant moi environ 2.000 m. à contre pente dans un petit chabet.

— Reçu — Je fais une passe.

Le piper fouillait le sol, montait, descendait, remontait, balançait les ailes; l'observateur, le nez collé au plexi, découpait le terrain, désespérément.

— Orange Zéro de Jaz 7, je vois les fells — je vais guider la chasse.

— Jaz 7 bien pris — Je me porte le plus rapidement possible vers les rebelles.

Saint-Bénin entendait maintenant les sourdes explosions des rockets, les rafales hachant les fonds d'oued.

Il regarda sa montre : 15 heures. Tout pouvait encore réussir — la 3<sup>e</sup> section, reprise à François, attendait au pied de 1284, les véhicules, alertés, se groupaient déjà, tout à côté.

— Zéro de Autorité.

— Zéro écoute.

— Prends l'affaire à ton compte. Je vais faire le tour par Taberdga avec la 3 et pourrait intervenir à ton profit sur la piste de Aïn-Chemine si les fells sortent du bouclage.

— Bien compris, Autorité.

Là-bas l'accrochage continuait. Prime dominait par le Sud — l'aviation matraquait le chabet — les premiers éléments de Zéro avaient atteint la zone de straffing — la chasse gueulait parce que les harkis avançaient trop près des impacts.

François avait repris la tête, et c'était Arthus, le radio fameux, qui dirigeait les appuis au milieu des cris, des éclatements, de l'assourdissement des moteurs.

Le piper y voyait comme en plein jour.

— Zéro de Jaz. 7.

— Zéro écoute.

— Attention un rebelle à 30 mètres de votre éclaireur de pointe. Il essaie de contourner — il se cache — ah — au poil — votre gus l'a vu — rafale — le fellouze a basculé Il ne bouge plus — bras en croix.

Saint-Bénin conduisait la jeep. Il fonçait en direction de Taberdga, son poste ne lui rapportait plus, maintenant, que des bribes du combat à cause de la distance et des dénivellés. Il décida de s'arrêter au P.C. du bataillon, en passant, pour faire le point.

Il entra en trombe dans la salle O.P.S. Landevoisin était là radieux.

— Chapeau, mais Bon Dieu, comment faites-vous pour les trouver ?

— Où en est François, mon Commandant ?

— Terminoche ! Faut le faire ! Il identifie les cadavres.

Un téléphone était branché sur le poste radio de la tour relais. Saint-Bénin appela.

— Ici Zéro, répondit François. Bilan provisoire : pertes amies : néant — 6 fells abattus — 4 armes — documents — Krimi Amar — Guercif Tayeb.

— Bien pris. As-tu besoin de la 3 ?

— Négatif. Je vais redescendre l'oued jusqu'à Boumansour — on ne sait jamais, la section de la C.C.A.S. qui accompagne les bahuts suffit pour me donner un coup de main.

— O.K. Je reste ici.

Mais le Capitaine en était bien incapable. Il libéra les sections — garda son chauffeur, un radio et son garde du corps.

— On va aller les retrouver, dit-il en prenant le volant de la jeep.

Il négocia rapidement tous les virages de Boumansour, traversa l'oued sur le radier ; escalada la rude pente de Aïn-Daba et déboucha sur le plateau conduisant à Aïn-Chemine.

Jackie, le radio, lui toucha l'épaule. Il tourna légèrement la tête.

— Ils ont eu Beggas, mon Capitaine.

Saint-Bénin stoppa et saisit le bigophone.

— Zéro de Autorité.

— Zéro écoute.

— Je me porte vers toi. Position exacte.

— Ah, Autorité, je commence ma progression dans l'oued. J'ai fait embarquer les cadavres des cinq chefs, dont Beggas, aux fins d'identification. Les véhicules font mouvement vers Taberdga.

— Reçu. On les déposera sur la place du village. Et l'histoire de Beggas ?

— Il était blessé, planqué dans un buisson à vingt mètres de moi. Il a dû bouger lorsque les gars de la C.C.A.S. sont arrivés à ma hauteur. C'est un cuisinier du P.C. qui l'a abattu !

Saint-Bénin ne poussa pas les hauts cris. Dans cette guerre à la con, le fait s'était déjà produit. N'avait-on pas vu, dans le secteur de Tébessa, un des chefs rebelles les plus connus, Salah Bouras, se sortir de situations invraisemblables, pour finalement être fait prisonnier, dans un trou trop petit, par un officier du P.C. secteur ; loin de toute fusillade ! Mais tout de même, le coup était difficile à avaler.

« Si j'avais continué mon action, sans demander l'avis de François, j'aurais rejoint bien avant la C.C.A.S. — d'ailleurs nous l'aurions laissée aux véhicules », murmura-t-il en démarrant.

Des rafales de P.M., assourdies par la vitesse de la jeep, lui parvinrent aux oreilles. Il stoppa à nouveau. François l'appelait.

— Autorité de Zéro.

— Autorité écoute.

— Nous venons de faire un prisonnier avec arme, Bouguerra Abdallah, presque à la jonction des oueds à Boumansour. Je vous attends là-bas.

— Bien reçu, Zéro.

Les camions apparurent soudain devant le Capitaine. Ils s'arrêtèrent dans un nuage de poussière. Quelques harkis de la 2, avec le Sergent-chef Freddo, les escortaient ; le reste du convoi venait derrière, assez loin.

Saint-Bénin se hissa sur le G.M.C. de tête.

Allongés à même la caisse, cinq cadavres en tenue camouflée fixaient la bâche de leurs yeux morts. Le Capitaine

reconnut immédiatement Beggas Mahmoud, et Krimi Amar, pour avoir vu si souvent leurs photographies épinglées aux bulletins de renseignements de l'O.R.

Ainsi le Lieutenant Beggas, combattant solide, sursitaire devant la mort, avait finalement terminé sa carrière sous les balles d'un cuisinier qui ne connaissait rien à la guerre et n'avait jamais vu d'accrochage ! Oui, c'était bien une guerre à la con.

Les 11 et 15 avril 1961, les Compagnons de Taberdga avaient donc mis hors de combat ou fait prisonniers 14 rebelles sans accuser le moindre blessé chez eux. Le moral était au beau fixe et allait le rester, malgré les journées pénibles qui s'annonçaient.

## CHAPITRE XV

22 AVRIL

En 1958, Saint-Bénin, alors Lieutenant, avait « fait » le 13 mai. Puis, au fur et à mesure que les journées s'écoulaient, que les hommes redeviennent ce qu'au fond ils avaient toujours été, il s'était senti tirailé d'abord, mal à l'aise ensuite, « pigeonné » en définitive.

A son avis, l'incursion militaire dans la politique ne pouvait être qu'une erreur ; plus : une faute.

Or, cette faute, il l'avait commise.

Il ne cherchait pas à savoir si on l'avait poussé à la commettre. Pour lui, le fait était là : en quelques jours, voire en quelques heures, il était devenu une sorte de commissaire politique et le plus terrible à ses yeux aujourd'hui, c'est qu'il s'en était trouvé bien !

Il se souvenait parfaitement des banderoles, des « bleu-blanc-rouge » des croix de Lorraine, des « youyou » et surtout des défilés.

Il se revoyait à Bir-el-Ater, prenant la parole sur le toit de la mairie, haranguant une foule prête à applaudir n'importe quoi pourvu qu'on lui en donne le signal.

Il revivait les réunions de C.S.P. (1), les sourires des uns et des autres, auxquels il avait cru.

(1) Comité de Salut Public.

Celui — le sourire — du Président de Tébessa — embrasant les Frères Musulmans et les traitant de « putain de raton » au lendemain des élections parce qu'il était battu. Il entendait encore certains musulmans, étreignant les Français à grand bruit et les accusant de salauds de pieds-noirs quelque temps après.

Tout cela était resté gravé dans sa mémoire, et c'était la raison pour laquelle il avait défini sa position auprès de ses gradés lors de sa prise de commandement.

« Chacun a le droit d'avoir son opinion, je respecte toutes les convictions mais j'interdis les discussions politiques dans ce Commando. En contrepartie, je m'engage à ne vous diriger que là où seront toujours l'ordre et la discipline ».

Six mois avaient passé. Six mois durant lesquels le Capitaine et ses hommes, soudés par les combats et les crapahuts terribles dans les Aurès et les Néméncha, avaient enfin réalisé cette cohésion qui fait la force d'une unité.

Six mois sans politique. Six mois sans autre préoccupation que celle de rester en forme et de tuer du fell.

Le 21 avril 1961, les officiers du L. 333 « chez Simone » préparaient le petit « dégagement » du lendemain pour l'anniversaire du « vieux ».

En effet, Saint-Bénin était né un 22 avril, 37 ans plus tôt.

Il avait été décidé que l'on fêterait cela le soir, car le Commando devait partir de très bonne heure le lendemain matin en vue de représenter le régiment avec le Drapeau, à une prise d'armes chez les Artilleurs, à Bou Hamama.

Le Lieutenant Jouan-Guéret était rentré de permission la veille, d'une permission particulièrement agréable puisqu'il avait épousé Bernadette le 24 mars.

De Belhouseau se trouvait, lui, au P.C. du Régiment à Khenchela où il assurait l'intérim au poste de Chef d'Etat-Major. « Là, il est à sa place, disait le Colonel Duval, bien qu'il emmerde constamment les chefs de bataillon, et qu'en définitive, il sème la pagaille ».

Le repas du soir fut assez calme.

Landevoisin ne cessait de regarder Saint-Bénin en ayant l'air d'avoir quelque chose de confidentiel à dire. Mais le Capitaine ne s'étonnait plus des attitudes souvent mystérieuses du Commandant.

Dès le dessert terminé, alors que, traditionnellement Simone préparait les cartes pour le bridge — le chef de bataillon se leva, serra la main des Officiers en disant « bonsoir » sur un ton bizarre puis, s'approchant du Capitaine :

— Saint-Bénin, venez dans mon bureau.

— A vos ordres, mon Commandant.

..

La porte à peine refermée, Landevoisin attaqua :

— Ça y est, mon vieux, c'est pour demain. De Gaulle, pfuit ! Challe prend le pouvoir. Argoud est venu à Khenchela et à Babar aujourd'hui. Il a vu La Chapelle et Gros-sen. Le Légionnaire marche, l'autre probablement — je vous l'avais bien dit — enfin on va la garder Française cette Algérie.

— Puis-je vous poser une question, mon Commandant ? articula Saint-Bénin en mesurant l'importance de la nouvelle.

— Ouais.

— Quel est le parti politique, le syndicat, les leaders civils qui sont à la tête de ce mouvement ?

— Vous n'avez rien compris, mon vieux. Il n'y a pas de civils. Que des militaires, vous pigez ?

— Oui, je pige, en effet, mais c'est vous qui n'avez rien compris. Si votre coup est le seul fait d'une junte militaire, je vous donne quatre jours avant de vous retrouver tous au coin les mains sur la tête. Vous avez bien entendu, quatre jours ! nous sommes en France, mon Commandant, avec des Français, un peuple Français, une Armée Française, une administration Française et non pas en Amé-

rique du Sud. Et puis, au cas où vous l'auriez oublié, ça n'est pas Pflimlin qui se trouve à la tête du Gouvernement. Il n'est rien de plus dangereux que de sous-estimer son adversaire.

Mais le Commandant n'avait pas mis Saint-Bénin dans la confiance pour s'entendre dire ce qui, à son avis, n'étaient que des objections de conard. Il balaya de la main les prédictions de son subordonné.

— Alors ? quelle sera votre position ?

— Puis-je me permettre de vous demander quelle sera la vôtre, mon Commandant ? Vous êtes mon chef hiérarchique.

— Et bien, je verrai ce que fera le Colonel. Mais vous connaissez ma façon de penser, le plus tôt on aura fini avec ce gouvernement de cons, le mieux ça vaudra.

— Et quels sont les ordres pour demain, mon Commandant ?

— Sans changement. Prise d'armes à Bouhamama.

..

Il était encore trop tôt le lendemain matin pour que la radio annonçât quoi que ce soit.

Aussi l'embarquement s'était-il fait sans commentaires, bien que Saint-Bénin eut tenu ses officiers au courant des confidences du Commandant.

Vers 6 h. 30, le convoi arriva aux portes de Khenchela, stoppa et se regroupa. Il fut décidé que le Commando continuerait jusqu'à la base arrière du bataillon et que, de là, François se rendrait, en jeep, au P.C. du régiment afin d'y recevoir le Drapeau.

Dès son arrivée au secteur, le Lieutenant remarqua une certaine fébrilité, comme les jours de grande opération.

Il se présenta au Chef d'Etat-Major, pour l'heure de Belhouseau comme nous l'avons vu plus haut.

— Bonjour, François, lui dit le Commandant la main tendue. Au fait vous connaissez la nouvelle ; plus de défilé à Bouhamama, plus de Drapeau. Le Général Challe a pris le pouvoir à Alger. Pour l'instant rejoignez votre unité et dites au Capitaine Saint-Bénin d'attendre les instructions du Colonel.

— Bien, mon Commandant.

— Encore une chose, je subodore que les sentiments de votre Capitaine pourraient le pousser à des comportements frisant l'indiscipline dans le cadre de cette nouvelle situation. Vous saisissez, n'est-ce pas ?

— Non, pas très bien.

— Enfin, ce que j'essaie de vous faire comprendre c'est que je compte, sur vous, en cas de mauvaise volonté de la part de Saint-Bénin, pour prendre en mains le Commando. Allez, François.

« Ça alors, c'est la meilleure de l'année ». Et le Lieutenant s'en fut précipitamment à la base arrière prévenir son Patron des recommandations du Chef d'Etat-Major.

Quelques instants plus tard, sur un ordre du Colonel, les compagnons de Taberdga s'installèrent à la ferme Brussais Sud, dans la périphérie de Khenchela, et leur chef se présenta à la convocation du Colonel Duval.

Ce dernier était seul dans son bureau, calme et avenant comme à l'ordinaire. Après avoir prié Saint-Bénin de s'asseoir, il prit la parole.

— Vous savez sans doute que le Général Challe a pris le pouvoir à Alger. Personnellement, étant « Algérois » de père en fils depuis 130 ans, et connaissant les motifs de ce coup de force, à savoir conserver l'Algérie à la France, je suis, « sentimentalement » parlant, d'accord avec Challe. Cependant, en tant que « Père du Régiment » je me refuse, pour l'instant du moins, à l'engager sur Alger ou toute autre grande ville comme le font d'autres unités. Je vous demande de me dire franchement votre position dans une telle affaire.

Le Capitaine était mal à l'aise. Il avait pris les mysté-

rieuses déclarations de Landevoisin pour des désirs d'excité. Mais les choses, brusquement, devenaient sérieuses et graves.

— Que fait le Général Dubéarn, mon Colonel ?

— Il est parti en permission hier, mais il est probable qu'il aurait marché.

— A-t-il été prévenu ?

Duval hésita à peine, mais suffisamment pour que Saint-Bénin ne s'y trompe pas.

— Oui.

— Et il est parti quand même, bien que d'après vous il soit d'accord.

— Oui, enfin c'est-à-dire qu'il a été mis au courant au moment où il montait dans l'avion. Dans tous les cas, notre Patron c'est le Général Gouraud commandant le Corps d'Armée.

— Et que dit-il ?

La sonnerie du téléphone interrompit la conversation. Le Colonel saisit le combiné.

— Ici le Colonel Duval.

— Mes respects, mon Colonel. Alors que fait-on ? Comment ? Vous ne savez pas ? Et le Général Gouraud ? Lui non plus ? Vous me tiendrez au courant ? Très bien, mon Colonel.

Duval reposa l'écouteur et se tourna vers Saint-Bénin.

— C'était le Colonel Commandant la Division pendant la permission du Général Dubéarn ; lui aussi attend les ordres. Alors, où en êtes-vous ?

— Je vous fais confiance, mon Colonel, c'est ce que j'ai toujours fait depuis que je suis sous vos ordres. Mais, à mon avis, ce truc-là n'est pas sérieux, ça ne débouche sur rien.

Duval se leva.

— Malgré les avis contraires, j'ai décidé de vous avoir ici, à Khenchela. Le 1<sup>er</sup> R.E.C. est parti cette nuit, en emmenant d'ailleurs le 2<sup>e</sup> bataillon, sans me demander si j'étais

d'accord. Vous êtes la seule unité combattante valable et je vous demande de rester en alerte, prêt à protéger le P.C. Repartez immédiatement à Taberdga — prenez-y un bagage léger pour vos hommes et installez-vous à Brussais.

..

Le 22 avril à 16 heures, le Commando occupait la Ferme Brussais. Saint-Bénin arriva au P.C. du régiment quelques instants plus tard. Il était toujours en alerte, donc en tenue de combat, poignard et pistolet au ceinturon. Il frappa à la porte du Chef d'Etat-Major.

— Entrez ! cria Belhousseau.

Le Capitaine entra, salua, retira sa casquette et, au garde-à-vous, rendit compte.

— Primo : Le Commando est installé comme prévu. Secundo : J'insiste sur le fait que j'en suis toujours le chef et que j'ai pas l'intention de céder ma place à qui que ce soit, même à François.

De Belhousseau avait pâli.

Il ne pouvait supporter qu'on lui parlât sur ce ton. Mais une sorte d'horreur de la chose physique lui conseillait le repli chaque fois qu'il se trouvait en présence d'hommes ayant « le paquet ». Aussi, en avalant péniblement sa salive, vint-il se planter à côté de Saint-Bénin et, brusquement souriant, lui posa amicalement la main sur l'épaule en s'écriant :

— Sacré Saint-Bénin, va !

Le Capitaine se retira. Il était dégoûté. Il lui vint à la bouche de vilains mots mettant en cause les qualités « mâles » du Commandant. « Et dire que des salauds comme ça s'en sortiront quoi qu'il arrive » ! pensa-t-il en rejoignant sa jeep.

Dès son retour à la ferme, il rassembla le Commando.

— « Messieurs, leur dit-il en substance, les événements qui se déroulent en Algérie comme en France sont graves.

Je vous ai toujours promis de ne vous guider que vers l'ordre et la discipline — je vous demande de continuer à m'obéir et à me faire confiance. Personnellement, je crois que cette prise du pouvoir par le Général Challe est une erreur. Je vous rassemblerai à chaque nouvelle intéressante et je vous rappelle que notre chef hiérarchique est le Général Gouraud, Commandant le Corps d'Armée. Je voudrais, maintenant, voir les Officiers ».

Installés sur les lits « picot » dans une chambre de la ferme, François, Jouan et Dutour écoutaient le Capitaine. La fameuse cohésion des compagnons de Taberdga leur permettait de rester unis même si les arguments des uns contredisaient ceux des autres et si, en définitive, plusieurs tendances se faisaient jour.

Saint-Bénin était formel et le disait.

— Je considère ce coup de force comme une connerie. Il suffit qu'un abruti ouvre le feu pour qu'immédiatement l'Armée s'entretue. Bien sûr, vous pouvez me répondre qu'il suffit que tout le monde soit du même avis. Or, vous savez comme moi que c'est impossible. Alors, marcher ? et si, comme certains le prétendent on vous demande de débarquer en France et de faire le coup de feu ? Hein ? vous irez, vous, tirer sur les Parisiens ou les Marseillais ? Pour quoi ? Pour qui ? Et toi, François, qu'en penses-tu ?

François, comme beaucoup de Bretons du Sud, avait un accent assez guttural, heurté, rude. De plus, il avait tendance à « démarrer » trop vite surtout lorsque le sujet l'intéressait, le passionnait.

— Vous avez sans doute raison, mon Capitaine, lorsque vous énoncez vos craintes. La vérité c'est que ce « coup de force » n'est sans doute pas la solution idéale. Mais, Bon Dieu, nous a-t-on dit, oui ou non, qu'on nous avait compris, nous a-t-on affirmé, oui ou non, que l'Algérie resterait Française ? Oui. Alors pourquoi ces changements, ces revirements qui nous font perdre la face ? Pourquoi ce chemin vers l'abandon, l'abandon de tout, y compris celui des

harkis qui sont ici, la moitié de notre effectif ! Et puis, personne ne sait ce que veut faire Challe ? Peut-être veut-il, tout simplement, réveiller De Gaulle, l'obliger à regarder la situation en face.

Jouan-Guéret se leva. Il faisait chaud dans la pièce et les mouches avaient fait leur apparition.

— Moi, je ne suis pas pour ce truc-là, décréta-t-il à brûle-pourpoint, parce que je ne vois pas où ils veulent en venir et surtout où ça nous mènera. Les fells sont sur le point de jeter l'éponge. Alors qu'est-ce qu'on attend pour foncer dans ce qui reste au lieu de faire de la politique ?

— De toutes manières, intervint Dutour, rien ne nous dit que le mouvement va prendre. Et puis quelle sera la position du Général De Gaulle ? De deux choses l'une : ou il se retire à Colombey et ce sera la jolie pagaille à Paris, ou il reste et ce sera la même pagaille ici.

Saint-Bénin se leva à son tour.

— Nous avons des opinions différentes mais apparemment non opposées. Attendons demain. Pour l'instant je vous demande de continuer à faire votre boulot ici.

— Il n'y a pas de problèmes à ce sujet, répondirent-ils ensemble.

..

Toute la nuit, Radio Alger avait diffusé des nouvelles.

Sans cesse des unités se ralliaient à la cause de Challe. Mais l'entente n'était pas totale.

Salan était attendu. Zeller et Jouhaud, déjà, assistaient le Général en Chef.

Le Commando, lui, comme si de rien n'était, avait monté des embuscades autour de Khenchela. Sans résultat d'ailleurs.

La situation n'était tout de même pas brillante. Si Alger était suffisamment loin des frontières pour se permettre

des manifestations politiques, Khenchela voyait déboucher sur elle de grandes coulées venant de la Tunisie.

Comme, de surcroît, les unités avaient fait route vers les grandes villes, il restait, en tout et pour tout, dans son enceinte au soir du 22 avril, un escadron de cavalerie, une C.C.A.S., une batterie d'artillerie (sans canon), la base arrière de 2 bataillons (avec des secrétaires et des comptables) et le Commando, autrement dit ; rien.

Vers 8 heures, donc, en ce dimanche 23 avril, Saint-Bénin s'en était allé au P.C. du Colonel. En passant devant l'antenne chirurgicale, il avait été frappé d'y découvrir une immense croix de Lorraine en bois, hissée sur le toit du bloc opératoire.

« Qu'est-ce que c'est que ce beans » ? se demanda-t-il en poursuivant sa route.

Devant le P.C., la caserne de la C.C.A.S. débordait d'activité. On voyait des soldats et des gradés courir, casqués et équipés, des voitures faire la queue devant la porte où se trouvait un important poste de police.

Arrêtant un grenadier qui passait par là, le Capitaine enregistra cette réponse affolante :

— « Ici, c'est les Forces Françaises Libres ».

« Ainsi, nous y voilà, pensa Saint-Bénin, la scission que je craignais tant hier est faite. Il existe maintenant les « pour » et les « contre ». Il ne manque plus que l'étincelle. Joli travail ! Mais Bon Dieu, qu'est-ce que Challe a donc dans la tête pour déclencher un tel bordel ?

Il voulut voir. Au poste, personne ne l'arrêta — il était connu. Il grimpa les escaliers. Dans le couloir du 1<sup>er</sup> étage, plusieurs gardes du corps en armes interdisaient la porte du Capitaine Commandant la C.C.A.S. Ils rectifièrent la position lorsque Saint-Bénin parut. Legars était assis derrière son bureau.

A sa droite se tenait le major du 1<sup>er</sup> bataillon.

— Salut, Saint-Bénin, tu es des nôtres ?

— Pour quoi faire ? Explique.



Arrivée de nouveaux ordres et nouveau départ





Le général s'entretient avec un ancien de Corée avant de remettre au commando son fanion.

— Enfin, merde, on ne va tout de même pas se laisser bouffer par les Challistes, sous prétexte que les unités opérationnelles marchent avec lui. Il faut barrer la route à ces mecs là, regrouper les Gaullistes, gagner à notre cause l'Intendance et la Logistique, l'essence, les rations, les munitions. Alors, tu marches ?

— Je te dirai ça demain matin.

— Pourquoi demain ?

— Parce que demain.

\*  
\*\*

A 9 h. 30, un ordre du jour du Général Gouraud parvint au Commando, Saint-Bénin rassembla ses hommes et leur lut les directives du chef.

« Moi, je vous ordonne de rester fidèle au gouvernement du Général De Gaulle, etc... »

Il n'y avait donc plus de problème, en apparence du moins parce que, au début de l'après-midi, un deuxième ordre infirma le premier. « Moi... vous ordonne de suivre le Général Challe, etc... »

Que fallait-il faire ? ou dire ? Que penseraient les compagnons de Taberdga en prenant connaissance de ce second message ? A cette cadence-là, d'ailleurs, il n'était pas exclu de recevoir une troisième version en fin d'après-midi.

Le Capitaine retourna au P.C. Le Colonel n'était pas là, mais il fut reçu par l'adjoint.

— Nous sommes dans la panade complète, dit-il sans préambule à Saint-Bénin. Si le Général se met à changer d'avis trois fois par jour, où va-t-on ? Le Colonel est à Batna. Peut-être rapportera-t-il des précisions. Il faut attendre jusqu'à 20 heures. Le Général De Gaulle doit lancer un appel. Racontez ce que vous voulez à vos gars, mais gagnez du temps.

Le Capitaine n'était pas plus avancé. Il se tourna vers l'officier adjoint.

— Et vous, mon Colonel ? Quelle est votre position ?

— Moi, mon vieux, j'ai six gosses. Alors, vous me comprenez.

Après tout, cette raison, dictant la sagesse, en valait bien une autre.

Ce qui chagrinait Saint-Bénin, c'est qu'il lui semblait ne pas être tout à fait honnête avec lui-même. Il pensait en effet qu'il condamnait ce mouvement uniquement parce que De Gaulle était le chef du gouvernement. Il avait l'impression qu'il aurait marché s'il s'était agi de Pflimlin, Mollet, ou n'importe quel autre.

C'était plus fort que lui, De Gaulle représentait la stabilité et Dieu sait si la France en avait besoin.

Mais cette situation à moitié nette seulement au fond de soi le tracassait. Et puis il savait que des chefs qu'il avait admirés et qu'il admirait toujours se trouvaient parmi les gars d'Alger.

« Alors ! Et si je me trompais », ne pouvait-il s'empêcher de répéter. Merde, il n'y a que l'Armée Française pour se trouver dans des situations pareilles ».

La Croix de Lorraine de l'antenne chirurgicale avait disparu et deux half-tracks se trouvaient devant le bâtiment. De loin, Saint-Bénin reconnut l'un des chirurgiens. Il s'approcha.

— Alors, toubib, que se passe-t-il ?

— « On » nous a envoyé deux blindés pour nous obliger à enlever la croix. Le médecin-chef nous avait bien demandé de la descendre mais ses arguments étaient ridicules : il prétendait que l'hôpital serait encerclé et qu'il ne pourrait pas rejoindre sa femme à la fin de la journée. Vous vous rendez compte ?

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Nous la gardons puisque de toute manière il faudra la remettre, officiellement, dès que l'affaire d'Alger sera classée.

Il était maintenant 16 heures et le Capitaine rejoignit la

ferme Brussais. Tout y était calme. Les harkis passaient leur temps à jouer aux dames avec des cailloux selon la mode « chaouia ». Ils étaient installés par petits groupes, au pied des arbres. Les plus courageux s'acharnaient contre un ballon qui n'allait sans doute pas tarder à rendre l'âme.

Les Officiers étaient dans leurs sections.

Quant à François, il mettait en place, avec l'aide de quelques gars et à grand renfort de coups de marteau, une popote mixte qui se tiennait.

Une équipe de transmissions du Régiment finissait de brancher une ligne téléphonique avec le P.C. du Colonel.

Vers 17 heures, Duval appela Saint-Bénin.

— Allo, Saint-Bénin, ici, le Colonel. Venez donc dîner à ma table ce soir. Passez chez le Sous-Préfet vers 18 heures, nous irons à la popote ensuite.

\*\*

Le petit groupe des intimes du Commandant de secteur se trouvait rassemblé autour de l'apéritif, chez le Sous-Préfet, lorsque Saint-Bénin entra.

Le Capitaine aimait bien ce haut fonctionnaire. C'était un homme petit, grisonnant, clairsemé, avec un air perpétuellement ennuyé, mais charmant et sympathique. Par ailleurs, il « arrangeait » souvent certaines affaires où les militaires, il faut bien le reconnaître, ne se montraient pas à leur avantage.

Sa femme était jolie, distinguée et recevait toujours ses invités avec un mélange de sympathie, d'amitié et de chaleur qui faisait que l'on se trouvait bien à la sous-préfecture.

Il y avait là également le gros Paul, officier supérieur des Affaires Algériennes, dépassé par les événements, poussif, usé et assez roublard sur les bords. On chuchotait qu'il était en retraite, ou réserviste — on ne savait pas très bien —

qu'il avait repris du service après une faillite plus ou moins frauduleuse dans le secteur privé, et il arrivait tout de même que l'on s'étonnât de constater quelles sommes considérables le Commandant était amené à manipuler.

De l'autre côté de la table, se trouvait l'administrateur, ou plus exactement, maintenant, le chef de cabinet du Préfet. Un garçon curieux, aux manières efféminées, très « sous-Préfet aux champs », charmant mais aussi superficiel que bavard. Il possédait l'avantage — si toutefois l'on peut appeler ça comme ça dans un bled perdu tel que Khenchela — d'avoir une femme pétillante, brune, jolie pour certains, en tous les cas plaisante et toujours en toilette.

Saint-Bénin la tenait pour aussi superficielle que son mari et ne l'aimait pas beaucoup. On la disait très bien avec Duval, mais ces histoires-là n'intéressaient pas le Capitaine.

On remarquait aussi le Chef du 2<sup>e</sup> Bureau — un artilleur avec un nom à rallonges, « de la noblesse fin de race », concluait ses ennemis. Bien que la quarantaine eût déjà sonné à ses oreilles depuis quelques années, il venait précisément de se marier, et la jeune épouse — aussi étiolée que lui — était de la fête. On racontait que ce mariage mettait une fin heureuse à certaines perversités nocturnes que la morale réprovoque et ceci suffisait à Saint-Bénin pour regarder le chef du 2<sup>e</sup> bureau sans enthousiasme.

Cet apéritif n'était pas un apéritif comme les autres. Les gens parlaient presque à voix basse, les visages étaient tendus, les regards anxieux et même les jolies femmes ne mettaient plus cette nuance de beauté qui d'habitude créait l'ambiance.

Le whisky faisait grimacer et le ricard ne produisait pas l'épanouissement du connaisseur.

L'air distribuait des soucis, de la préoccupation. Ce cercle, pourtant joyeux d'habitude, appréhendait le lendemain.

A 19 heures 30 précises, le potage fut servi à la table du Colonel. Le repas ressemblait à l'apéritif, le bouillon au ricard. « On mange pour vivre », se dit Saint-Bénin.

Le meilleur poste de T.S.F. du régiment avait été installé dans la salle à manger. A 20 heures, le Général De Gaulle parla.

Le Colonel donnant l'exemple, chaque convive resta la fourchette à la main. Au fur et à mesure que les mots tombaient et faisaient leur chemin sur la table, les expressions des visages changeaient. On avait l'impression que les gens sortaient brusquement d'un rêve ; tout le monde avait plus ou moins oublié la Métropole, ce qui s'y passerait.

En fait, le message du Président libérait les esprits, même si ces esprits n'eurent jamais le courage de le reconnaître.

Parce que De Gaulle donnait des ordres, tout devenait facile. Le parapluie pouvait être ouvert en toute quiétude. Il n'y avait plus à chercher sa voie, plus à se « tâter », plus à « prendre de responsabilités ».

Challe allait être abandonné, sacrifié, même de ceux qui vantaient ses mérites une heure plus tôt, ou qui devraient une heure plus tard sauver la face en faisant allusion au « laius pleurnichard de la grande saucisse ».

La Marseillaise éclata. Dans la salle à manger des officiers subalternes, deux tables de Lieutenants et Capitaines « se levèrent » et restèrent au garde-à-vous.

« C'est foutu », pensa Saint-Bénin, « Paris a gagné ». De Belhousseau était assis en face du Capitaine. Ce fut lui qui eut le mot de la fin. Devinant la gêne que créait, à la table du Colonel, le garde-à-vous des Lieutenants et les accents de l'hymne national, il décréta brusquement, avec un petit geste de la main :

— « Après tout, ça n'est que de la musique ».

..

Si ce discours eut des répercussions, toutes ne furent pas heureuses, surtout en « bout de chaîne ».

Chaque soldat, à quelque poste qu'il occupât, se trouvait dans l'obligation d'obéir au Président de la République.

Là où les gradés étaient d'accord, il n'y avait pas de problèmes, mais dans certains cas, l'appel du Général incitait purement et simplement les militaires à l'insubordination.

Le 994<sup>e</sup> R.I. eut à subir, dès le dimanche soir, ces « drames de conscience ». Les standardistes refusèrent de transmettre certains messages qu'ils jugeaient en désaccord avec Paris et les difficultés de commandement redoublèrent.

Le 24 avril, à 7 heures du matin, un adjudant-chef, chargé de se rendre à Batna pour rapporter des tracts challistes, refusa d'obéir. Quelques instants plus tard, le chauffeur du Colonel adjoint n'exécuta pas l'ordre qui lui était donné de se rendre au P.C.

Cette manifestation faillit, d'ailleurs, déclencher des événements irréparables.

En effet, le Capitaine Commandant la C.C.A.S., donc le service auto, Chef des « Forces Françaises Libres », fut convoqué chez le Colonel afin de s'expliquer sur l'attitude du chauffeur. Personne ne sut, exactement, ce qu'il dit à ses adjoints avant de se rendre à la convocation, mais une heure plus tard, les soldats de la C.C.A.S. casqués et armés encerclèrent le P.C. du secteur en roulant des fûts vides devant eux, et en réclamant leur Capitaine à grands cris. Leur chef sortit alors avec le Colonel et calma les esprits, mais l'alerte avait été chaude.

Vers 9 heures, une liaison apprit que les troupes du Sud-Est Constantinois (Tébessa) restaient fidèles au gouvernement.

A Bouhamama, les artilleurs firent de même.

Khenchela était isolé, bien que Grossen, arrivant de Babar, essayât d'engager Duval. Des bruits circulèrent immédiatement faisant état d'une violente altercation entre les deux Colonels. Certains officiers allèrent jusqu'à prêter au cava-

liers des intentions d'arrêter Duval et de prendre sa place à la tête du secteur.

Le Commando n'avait pas bougé.

Le Colonel-adjoint lui rendit visite à la ferme, mais ne put donner à Saint-Bénin aucune précision nouvelle quant à l'orientation du Régiment.

A Constantine, Gouraud pressé par Zeller, avait dit oui, après avoir dit non et ne commandait plus rien. Bref, la pagaille était totale.

En fin de matinée, tous les officiers du secteur furent convoqués d'urgence par le Colonel Duval.

Il pénétra dans la salle en tenant à la main le règlement de discipline générale.

— On parle de la reddition de Challe, dit-il. Je n'ai aucun commentaire à vous faire. Cependant, je ne tolérerai aucune indiscipline d'où qu'elle vienne. A cet effet, je vais vous lire ce que dit le règlement sur certains points bien précis — attroupements, réunions politiques, désobéissance.

Il lut donc le règlement, salua et sortit.

Le Capitaine se rendit en face, chez les « Français Libres ».

Legars l'accueillit jovialement.

— « Ça y est mon vieux, Challe capitule. A nous de jouer. Ce serait trop facile, maintenant, de s'en tirer comme ça. Nous y mettrons de l'ordre ».

Saint-Bénin rejoignit ses hommes, perplexe. « Et si, maintenant on assistait à un règlement de compte ! » se dit-il. « Et si, à Alger ou ailleurs les unités en dissidence décidaient de se battre sans esprit de reddition, et si, au milieu de ce bordel, les fells franchissaient la frontière ».

Au fond, non seulement rien n'était résolu, mais la situation devenait de plus en plus confuse.

Le destin, heureusement, allait sortir les compagnons de Taberdga de ce mauvais pas.

♦♦

Vers 13 heures, Saint-Bénin se rendit en ville, pour aller prendre le café chez l'administrateur. Il voulait essayer de connaître la position des fonctionnaires de la Sous-Préfecture. Mais l'intéressé, pourtant bavard d'habitude, laissa des vides dans son propos et des doutes dans l'esprit du Capitaine. Le café était bon, mais le renseignement quelconque.

Pendant ce temps-là, François, à la ferme recevait un coup de téléphone du 3<sup>e</sup> bureau :

- Allo, François ? Ici le Chef du 3<sup>e</sup> Bureau.
  - Mes respects, mon Capitaine.
  - Mettez le Commando en alerte., Embarquez en tenue de combat dans vos véhicules et dirigez-vous sur Babar.
  - Mon Capitaine, le Patron n'est pas là.
  - Aucune importance, exécution.
  - Négatif, je n'obéis qu'au Capitaine Saint-Bénin.
  - Je vous ordonne, moi, de faire le mouvement.
  - Et moi, je vous dis merde.
- François avait raccroché, furieux.  
Le téléphone sonna de nouveau.
- Allo ! hurla François.
  - Ici le Commandant de Belhouseau. On me dit, François, que vous refusez d'obéir.
  - J'attends le retour du Capitaine.
  - Sait-on où il est, votre Capitaine ? Je vous avais prévenu. Il est peut-être parti à Tébessa rejoindre les fidèles, je vous donne l'ordre de faire mouvement.
  - Négatif, mon Commandant. Le Commando ne bougera pas sans le Capitaine.
- Et il raccrocha pour la seconde fois.

..

Dans le même temps, Saint-Bénin, quittant l'administrateur se présentait au P.C. Le 3<sup>e</sup> bureau le vit entrer avec

un certain soulagement. De Belhouseau fit irruption dans la salle.

- Tiens, Saint-Bénin, vous voilà ?
- Comme vous voyez, mon Commandant.

Très grand Seigneur, le Commandant brassait l'air, faisait des gestes et des effets de lunettes. Le Capitaine savait d'ailleurs que c'était exactement ce qu'il n'avait cessé de faire depuis deux jours, pataugeant lamentablement entre Challe et De Gaulle suivant les convictions de l'interlocuteur du moment.

- Je vous croyais parti à Tébessa avec votre commando. Saint-Bénin sursauta.

— Mon Commandant, j'ai défini ma ligne de conduite au Colonel, et je n'en ai pas bougé d'un centimètre. Si vous voulez des précisions, vous n'avez qu'à les lui demander. Justement Duval arrivait. Il s'adressa immédiatement au Capitaine.

— Saint-Bénin, il n'est plus question de querelles politiques. Tout ceci vient d'être dépassé, brutalement, pour le Régiment. Votre bataillon a sérieusement accroché une forte bande rebelle venant de Tunisie, vers midi, au Sud de Djelal. Vous serez hélicoptéré au plus près. Votre Commando, sous les ordres de François fait mouvement sur Babar, par la route, j'ai dû envoyer le Colonel-adjoint à la ferme car le Lieutenant refusait de partir sans vous. Ils vous attendent sur la D.Z. de Babar. Dépêchez-vous et bonne chance.

Le Capitaine salua et sortit. Il avait cru, tout d'abord, à quelque manœuvre pour l'éloigner de Khenchela, mais il faisait confiance à Duval.

Il sauta dans sa jeep, prit le volant et fonça en direction du Sud. Il entra dans Babar au moment où François allait faire demi-tour avec le Commando.

- On vous croyait prisonnier.
- Prisonnier ? Par qui ?

## CHAPITRE XVI

24 AVRIL

Une demi-heure plus tard, le battement caractéristique des rotors troubla le calme du petit village et les sikorskis se présentèrent au-dessus de la D.Z. Dans un violent nuage de poussière, ils se posèrent en quinconce et de l'alouette P.C.V. descendit l'officier de renseignements du Bataillon. En maintenant sa casquette sur sa tête contre les rafales de vent, il accourut vers Saint-Bénin.

— Mes respects, mon Capitaine.

— Salut, Duvrais ! Alors ?

— Ça merde salement, mon Capitaine. Je vous briefferai plus longuement dans l'alouette. On a accroché les fells à midi. Ils se sont installés dans une vieille mechta et des falaises. Nous avons une dizaine de blessés et nous ne progressons pas d'un centimètre. Il faut venir tout de suite mon Capitaine, je vous assure que ça presse.

Le Capitaine aimait bien ce jeune sous-Lieutenant un peu fou, mais débordant de vitalité et animé d'une bonne volonté à toute épreuve. Il regrettait même de ne pas avoir une place à lui proposer au Commando.

Les rotors tendaient leurs bras immobiles. De nouveau le

silence, un silence plus lourd encore, enveloppa la D.Z. Rapidement Saint-Bénin réunit ses officiers.

— Première rotation, la deux et la moitié de la 3 aux ordres de Jouan. Allez, embarquez ! Seconde rotation, la 1<sup>re</sup>, le reste de la 3 et 1 groupe de commandement aux ordres de François. Par la route jusqu'au terrain de Taberdga le reliquat avec 2 sikos, de Taberdga également aux ordres du Chef Lamie. Vous avez tous vos cartes ? Je décolle avec le P.C.V. — exécution.

L'alouette prit un départ vertical, se stabilisa, fonça plein sud. Saint-Bénin se tenait devant à côté du pilote. Duvrais, derrière, branchait la radio casque.

— Vas-y, Duvrais, raconte, nasilla le Capitaine.

— Hier soir, à Seiar, un sergent-chef fell s'est rallié au poste, avec une carabine U.S. et des chargeurs de F.M. Il a raconté qu'il faisait partie d'une bande de 100 rebelles qui a franchi le barrage à côté de Bir-el-Ater il y a quelques jours, dans la nuit. Le lendemain matin, ils ont été accrochés par les Légionnaires et ont eu 48 tués ou disparus. Le reste s'est séparé en deux groupes pour rejoindre les Béni-Melloul, l'un par l'itinéraire Nord, l'autre par le Sud. Il était avec celui du Sud qui se dirigeait sur le Ras Tadmout au Sud de Djellal où il devait se planquer pour la journée. Le Commandant a monté une opération aux aurores. Partant de Seiar, de Keikrane et de Djellal, la 13, la 1<sup>re</sup>, la 4 et un escadron à pied du 28<sup>e</sup> R.C.C. ont foncé dans le djebel. A midi, la 4 a accroché, à Aïn-Zanich, une corvée d'eau fellouze. Les rebelles se sont alors retranchés dans une mechta au pied de falaises impressionnantes. La chasse est intervenue. Rien à faire. Nous sommes au contact et nous ne pouvons plus avancer. Il faudrait donner l'assaut pour les déloger.

Déjà Taberdga, abandonné à l'Est, disparaissait sous l'alouette. Au loin, le piton de Djellal se devinait. Saint-Bénin regarda sa montre.

— Merde, quatre heures et il fait nuit à 7 !

Encore le coup de l'invité.

Le pilote bascula l'hélicoptère en direction du poste.

Derrière, les sikos prirent de l'altitude et commencèrent à tourner en attendant le P.C.V.

Avalant le surplomb, l'alouette déboucha à 100 à l'heure au-dessus des rochers.

Le Capitaine aperçut des antennes, des hommes, de l'animation. Les rotors secouaient encore la carcasse de l'appareil que déjà, le morvandiau courait vers le P.C. en baissant la tête. Il enjamba une murette derrière laquelle le chef de bataillon, empêtré dans son treillis, une carte à la main, l'attendait.

— Salut Saint-Bénin, on n'est pas dans la merde ! Il faut donner l'assaut, sinon la nuit va arriver et nous n'aurons que nos blessés, sans le moindre fell. Vous allez vous poser là.

Et il fit sur la carte un rond vert avec un crayon.

Le Capitaine ne comprenait pas très bien. Le Commandant lui indiquait un point à plus de 6 kms à vol d'oiseau et le P.C. se trouvait là, derrière des rochers.

— Je vois ce que c'est, répondit-il. Vous êtes trop loin pour vous rendre compte de quoi que ce soit. Je vais aller faire un tour sur l'accrochage et je déciderai du poser.

Il repartit au pas de course vers l'alouette dont les rotors tournaient toujours.

Le djebel était rouge foncé, magnifique.

Le pilote qui, depuis midi, avait déjà fait quelques passes ne s'aventurait pas outre mesure.

L'hélicoptère se trouvait maintenant à la verticale d'une espèce de cheminée, de taille énorme dans la chaîne rocheuse, tout à côté de la mechta matraquée par l'aviation.

— Descends un peu, demanda Saint-Bénin.

Les rochers se rapprochèrent rapidement. Une, puis deux, puis dix petites flammes bleues mouchetèrent les infractuosités de la paroi.

— Je dégage, ils nous allument, nasilla le pilote.

Le Capitaine avait eu le temps de se faire une idée de l'emplacement exact des rebelles. L'alouette tomba, glissa, vira et reprit de l'altitude.

— Repasse sur les troupes amies, au Sud, et tu referas une seule passe en vitesse.

Personne n'était debout. Deux antennes sortaient d'un buisson au pied d'un gros rocher. Le P.C. de la compagnie.

Les hommes, à leurs postes de combat, épiaient les felloches, le doigt sur la détente. On apercevait les coups de départ. Le fusil et l'épaule du tireur tressaillaient en reculant légèrement, « Maintenant ils n'avanceront plus » pensa Saint-Bénin.

La seconde passe, nettement plus à droite, fut saluée elle aussi par quelques flammes bleues.

Débouchant au-dessus de la cheminée, l'alouette survola une sorte de petit col, abrité par un mouvement de terrain. Le Capitaine frappa sur le bras du pilote. « Nous poserons là — préviens les sikos ».

Dès que la première vague fut à terre, l'alouette prit de l'altitude et Saint-Bénin appela Jouan.

— A 300 mètres devant toi, plein Sud, une cheminée tenue, de chaque côté, dans les falaises par les fellis. Attention ! il y a du monde. Contourne par la droite, prend contact radio avec Carmin, j'enverrai François par la gauche.

— Reçu, Autorité.

..

Carmin avait expliqué, par radio, la situation à Jouan-Guérét et le Lieutenant emmenait rapidement sa section, utilisant le terrain au maximum.

En contre-bas, dans la falaise, « ça tirait » toujours. Arrivé à un espèce de refuge, au centre du dispositif, il laissa la 3 en point d'appui.

Maintenant, le Breton apercevait les éléments de la 4<sup>e</sup> Compagnie, disséminés derrière les rochers. Il arriva par 3/4 arrière. Toute sa section, déployée en tirailleurs le suivait.

— Où sont les fellis ? demanda-t-il à un officier.

— Là, juste devant nous, dans la mechta.

— La mechta, mais où ça ?

— Avancez de 20 mètres, vous la verrez.

Jouan lança ses hommes au pas de gymnastique. Ils enjambèrent leurs camarades de la 4, les débordèrent, criaient, s'encourageaient.

— Mais où est cette putain de mechta ? hurla le Lieutenant, tout en débouchant, coudes au corps, à découvert.

Il la vit brusquement. Elle se trouvait légèrement sur la droite et encore, au moins, à 100 mètres. Les gars étaient essoufflés.

La grosse connerie, quoi !

Donner l'assaut de trop loin, tout ça à cause de l'imbécile qui lui avait dit : « Là, juste devant, nous sommes au contact ». Maintenant il était trop tard pour tergiverser, il fallait agir, et vite. D'autant plus vite que deux harkis venaient de s'effondrer, grièvement blessés.

Plus à gauche, Jouan aperçut une ligne de rochers, à une cinquantaine de mètres.

— Tous aux rochers ! gueula-t-il. Ramassez les blessés.

Abrité tant bien que mal, il surveillait les fellis. Ils étaient partout et on ne voyait rien. Frédo rampa vers lui.

— Mon Lieutenant, j'en vois, dans les trous, là-haut, dans la paroi, c'est ceux-là qui nous ont allumés. Par le dessus on doit les avoir. Prévenez Carmin. Je vais y aller avec des grenades ; dès que je les aurai liquidés, donnez l'assaut par la gauche et installez-vous dans la mechta. Après on verra.

Le Sergent-chef avait épingle 2 panneaux aviation sur le dos de son treillis.

Il avait fait un grand détour et maintenant commençait un ramper de près de cent mètres qui devait l'amener au-dessus de la falaise dans le dos des fells. Des balles passaient en miaulant, le frôlant au passage, d'autres écaillaient les rochers autour de lui, mais surmontant la panique, il continuait.

Ses mains cherchaient des prises, ses jambes tremblaient sur ses pieds fatigués. Enfin il put souffler un peu, à cheval contre une espèce de colonne. Il risqua un œil : rien.

Brusquement, un bruit assourdissant lui déchira les oreilles. « Ils tirent juste dessous », se dit-il.

Mais il n'était pas question de redescendre, le moindre faux pas et c'était la chute. Il se retourna. Les deux harkis qui le couvraient, 20 mètres plus loin lui faisaient signe de revenir.

Il revint.

Et il vit.

Il les cherchait trop en avant, tout simplement.

Il s'installa à plat ventre, risqua un œil à nouveau et aperçut quatre trous individuels occupés par des djellabahs qui se soulevaient légèrement, tiraient, se baissaient, se resoulevaient et ainsi de suite.

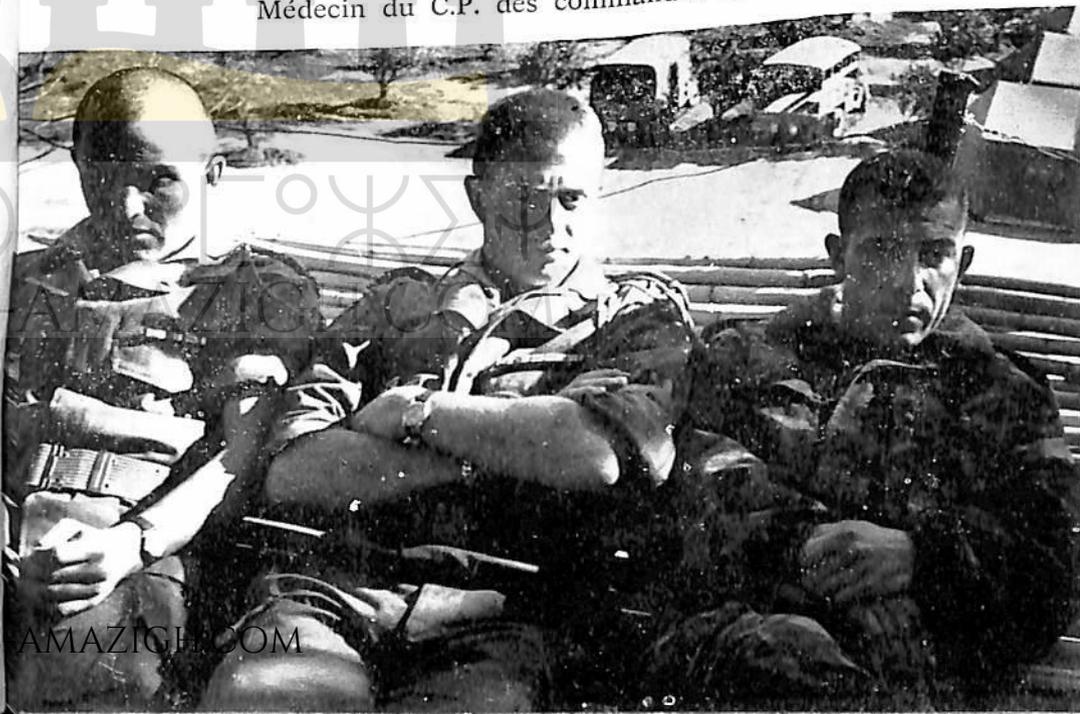
Quatre fusils semi-automatiques américains, largement suffisants pour interdire le petit glacis là-bas devant la mechta. Toujours couché, il fit coulisser sa musette devant lui, et, se maintenant au rocher de la main gauche, fouilla de la main droite, ramenant une D.F. quadrillée.

La première grenade toucha trop tôt, rebondit, et alla exploser dans un fond, la seconde, lâchée plus tard, laboura le dessous du trou : la djellabah s'affaissa ; la troisième roula, ne rebondit pas, glissa derrière la seconde djellabah, un hurlement accompagna l'explosion et un visage dévasté fixa le ciel de ses yeux morts.

Dix minutes plus tard, Freddo et les 2 harkis occupaient



Fin du commando. Lieutenant Jouan-Guérét tué le 24 avril 1961  
Trois de ceux qui vont se séparer : sous-lieutenants Paul et Klervur, et Médecin du C.P. des commandos de chasse





Deuil et gloire. Obsèques de Jouan-Guéret

Défilé du commando à Kenchela, 14 juillet 1961 derrière son chef, le capitaine Saint-Bénin



les emplacements de combat. Jouan bondit à la tête de sa section et la mechta fut enlevée.

Alors que le Sergent-chef avançait en rampant vers les caches, la seconde rotation avait largué François et la 1<sup>re</sup> section qui, immédiatement, s'engagea par la gauche.

Par un hasard extraordinaire, cet élément, partant de la position tenue par la 13<sup>e</sup> Compagnie et utilisant au mieux le terrain, réussit à s'infiltrer dans le dispositif rebelle sans être détecté.

Cette action se situa pratiquement au moment où Jouan et la 2<sup>e</sup> section investissaient la mechta.

A peine les harkis eurent-ils pris possession des murs qu'un feu violent s'abattit sur eux, venant précisément de la gauche. Ils ripostèrent immédiatement sans trop savoir sur quoi ils tiraient. Heureusement la radio était là et Jouan comprit rapidement que François comme Frédo tout à l'heure, était en train de déborder par derrière les tireurs isolés. Il fit donc stopper ses feux et se contenta de se protéger.

Profitant de cette accalmie, les rebelles, utilisant la même tactique que les précédents, se soulevaient légèrement de leur emplacement, lâchaient leur coup de fusil, disparaissaient et recommençaient.

François ne les attaqua pas à la grenade, mais au Mas 59 (1) et, pratiquement, à bout portant.

Un quart d'heure plus tard, tout était terminé alors que la dernière rotation, déjà posée, était venue renforcer le point d'appui de la 3<sup>e</sup> section

Pourtant François avait bien failli être tué. En effet, alors qu'il venait d'abattre un fell dans une cache et qu'il se retournait vers ses hommes, une carabine U.S. s'était doucement pointée de dessous la djellabah du mort et la première balle ricocha sur le rocher, blessant légèrement le Lieutenant au visage et à l'épaule.

(1) Fusil de guerre français.

Il y avait un second fellouze dans le trou et à cette très courte distance, il allait probablement réussir à tuer l'officier.

Tout cela s'était passé très vite et le chef Treuil, pris de court au bord du trou, eut un réflexe désespéré pour sauver François. Il abattit de toutes ses forces la crosse de sa carabine sur la djellabah ; le second coup partit dans les nuages. Treuil continua et le rebelle ne bougea plus.

Le bilan de l'assaut se montait à 11 rebelles tués et 3 prisonniers, 1 F.M., 4 carabines U.S., 5 garant et des documents.

Du côté ami le Commando accusait 2 blessés très graves, dont Goundi, le garde du corps de Jouan, et 4 blessés légers auxquels, bien entendu, il fallait ajouter les 9 blessés des autres compagnies dont aucun grave.

Le rallié de la veille, présent à l'accrochage, avait reçu une balle dans l'épaule.

Mais l'affaire n'était pas finie.

..

Landévoisin suivait le combat à la radio, là-haut, à côté du poste de Djellal.

Lorsque Saint-Bénin lui avait annoncé le bilan et exposé que, d'après lui, l'affaire était classée, le Chef de Bataillon, après les félicitations d'usage, avait donné l'ordre de « démonter ».

« Rejoignez donc Seiar », avait-il proposé au Capitaine. Mais le Chef du Commando, qui connaissait bien le terrain, avait demandé l'autorisation de marcher sur Djellal où il pourrait retrouver ses véhicules et rentrer à Taberdga dans la nuit.

..

Tout le Commando s'agglutinait sur le piton dominant le lieu de l'accrochage.

Les hommes riaient, remettaient de l'ordre dans leurs équipements, buvaient tranquillement l'eau du bidon. Ou fumaient « la » cigarette.

Après l'action, en effet, « la » cigarette est toujours appréciée. Certains aspirent de grandes goulées en levant les yeux au ciel, ce sont les calmes ; les nerveux, eux, préfèrent tirer de nombreux et courtes aspirations, l'œil fixe, droit devant eux. Il y aurait beaucoup à dire sur la façon de fumer « la » cigarette et tous les tempéraments se retrouvaient campés de façon indiscutable.

Saint-Bénin, debout au milieu de ses officiers et de quelques sous-officiers, interrogeait, rapidement, les deux prisonniers.

Ceux-là semblaient terrorisés, à bout de souffle. Ils avaient subi le matraquage de l'aviation depuis midi et avaient assisté à la mort de leurs camarades. Ils n'affichaient aucun ressentiment, il n'y avait pas de haine dans leur regard. Peut-être, au fond d'eux-mêmes, s'estimaient-ils, après tout, bien heureux de se retrouver là, vivants.

Lorsque ce fut fini, Jouan-Guéret s'adressa à son chef.

— Mon Capitaine, Lakdar connaît une piste qui monte directement à Djellal. En deux heures nous y serons.

— O.K. ! Alors passe en tête avec ta section. Je te suis avec la compagnie. Bourdon, tu progresseras là, à 100 mètres de l'autre côté de l'oued. La 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> derrière, de part et d'autre de l'oued. Distance entre les sections : 50 mètres. Dispersez vos gus au maximum. Et attention ! c'est toujours au décrochage que ça merde !

Les hommes se levèrent ; les groupes, les sections, le Commando entier, reprirent rapidement leur allure et la progression commença. Immédiatement, une légère fusillade éclata chez Bourbon. Tout de suite le micro nasilla.

— Autorité de Orangina — 1 fell abattu, une arme récupérée par l'élément des cavaliers en liaison avec moi.

— Reçu, Orangina. Continue.

Derrière, la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> suivaient mal. Saint-Bénin voyait des groupes se constituer et les gars discuter. Il agrippa le bigophone.

— Orange Prime et Orange 3 de Autorité. Arrêtez-moi ce merdier immédiatement et foutez de l'ordre dans vos sections. Vous raconterez vos campagnes une autre fois. Répondez dans l'ordre.

— Prime, reçu.

— Trois, reçu.

— Orange 2 de Autorité.

— Deux, écoute.

— Dis à ton Autorité de stopper. Ça ne suit pas.

— Reçu Autorité.

Saint-Bénin avait atteint le lit de l'oued. Il marchait tranquillement en plein milieu, remontant dans le sable desséché.

— Autorité de Orange Deux.

— Autorité, écoute.

— Orange 2 de Autorité. Avance encore de 50 mètres pour occuper la petite crête devant nous.

— Bien compris.

Le Capitaine se retourna. Les sections suivaient maintenant normalement, diluées sur le terrain. Au-dessus du Commando, l'ombre du piper se dessina.

— Orange Autorité de Piper Jaz Deux.

— Autorité écoute.

— A bout du potentiel, je rentre à ma base. Voulez-vous une relève ?

— Négatif Jaz Deux. Bonne route et merci.

Saint-Bénin venait à peine de redonner le bigophone à son radio lorsque les premiers coups de feu claquèrent.

Autour de lui des « flocs » dans le sable fouillèrent le fond de l'oued. Au-dessus de lui « les clacs » caractéristiques déchirèrent le bleu du ciel.

— Merde, mais c'est sur moi qu'on tire.

— Autorité de Orange Deux.

— Autorité, écoute.

— Nous accrochons dans l'oued où vous progressez. Cent mètres devant vous.

— Reçu, fixez-les, j'appelle la chasse.

— Piper Jaz II de Orange Autorité.

— Jaz II écoute.

— Faites demi-tour. Accrochage.

— O.K., j'arrive.

Le Capitaine avait grimpé de quelques mètres pour y voir plus clair. Déjà, la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> section l'avaient débordé et se ruaient vers la 2<sup>e</sup> de part et d'autre de l'oued, prêtes à la soutenir.

— Autorité de Jaz II.

— Autorité, écoute.

— Brieffez-moi.

— Je vous place à une verticale. Virez à gauche. Encore ! O.K. ! Tout droit. 5-4-3-2-1, top. Mon panneau est à terre.

— Vu, Orange.

— Dans l'oued où je me trouve — 100 mètres plein Nord.

— Reçu.

Le piper bascula rapidement, vira assez largement.

— Orange de Jaz II — aperçu fellaghas — fumigène jaune — je dirige la chasse.

— O.K. Jaz II.

— Orange Autorité de Zéro.

— Autorité, écoute.

— Je suis tout près des fells — ils sont huit — le fumigène est dessus — je stoppe pour le straffing.

— Reçu Zéro.

— Deux de Autorité.

— Deux de Autorité — stoppez pour le straffing.

Un espèce de gargouillis lointain répondit. « Encore son poste qui déconne », pensa le Capitaine.

Les douilles de 12,7 rebondissaient avec un petit bruit métallique dans les cailloux autour de Saint-Bénin. Les

deux T. 28 arrondissaient leur vol, piquaient, redressaient, recommençaient.

— Au but ! cria Jaz II à la radio. Même passe au rocket.

Les avions grimpèrent immédiatement dans le ciel.

— Autorité de Orange Zéro.

— Autorité écoute.

— Le straffing était parfait, mais au ras des moustaches  
— 10 à 15 mètres.

— Reçu. Jaz II de Orange.

— Jaz II écoute.

— Halte au feu !

— O.K. halte au feu ! bien compris.

Dans l'oued, la fusillade continuait.

Le Capitaine avança d'une vingtaine de mètres. Il distinguait parfaitement les éléments de la deux progressant de rocher en rocher. Brusquement il vit l'un des siens basculer en arrière. Deux treillis se précipitèrent pour le ramasser. Saint-Bénin n'eut pas le temps de se poser de questions.

— Autorité de Orange II.

— Autorité écoute.

— Orange II Autorité mortellement blessé.

— J'arrive.

Courant à côté de son radio, tenant le bigophone d'une main à la hauteur de son oreille, le Chef du Commando dévala l'oued, s'agrippa de l'autre côté, se redressa et déboucha au milieu de la 2<sup>e</sup> section.

— Par là, mon Capitaine ! cria quelqu'un.

Il se porta vers la voix.

Arthus, le radio, et Salah le sergent-chef harki soutenaient le Lieutenant Jouan-Guérét. Sur le sable, au-dessous de lui, une large flaque de sang s'élargissait. Les yeux grands ouverts, un léger sourire aux lèvres, le chef de la 2<sup>e</sup> section venait de mourir, foudroyé par une balle en plein cœur.

Saint-Bénin sentit peser sur lui une effroyable tristesse. Il ne pouvait détourner les yeux de ce sourire de moribond.

Il avait l'impression qu'on arrachait un morceau du Commando, que l'on déchirait la magnifique cohésion qui faisait « leur » force.

Arthus prit la main du Capitaine et la serra très fort.

— Mon Capitaine, lorsqu'il est tombé, il m'a regardé et m'a simplement dit ceci : « Je suis foutu, dites au Capitaine de continuer et serrez-lui la main ». Après il a voulu ajouter quelque chose. Je me suis penché sur lui, mais ses paroles étaient trop déformées pour que je comprenne.

Saint-Bénin se releva. Les derniers coups de feu claquèrent çà et là, tout près. Il aperçut François qui courait dans le fond de l'oued, la carabine à la main ; le refuge des fellis était, maintenant, complètement investi.

Puis le silence, ce silence qu'il connaissait bien, engloutit le djebel.

La 3<sup>e</sup> section se mélangeait à la 2. Les hommes fatigués, les yeux brillants après le combat, se laissaient tomber derrière les rochers, s'y adossaient, le fusil sur le ventre, et lançaient immédiatement la main dans les poches de la veste de treillis à la recherche de « la » cigarette.

Le Capitaine saisit le bigophone.

— Presser Soleil de Orange Autorité.

— Presser Soleil écoute.

— Accrochage terminé. Bilan en cours. Lieutenant Jouan-Guérét tué. Envoyez-moi une alouette.

— Ici Soleil, merde ! Je suis désolé. Alouette vers vous.

— Reçu, terminé.

Brusquement François déboucha sur le piton occupé par la 2. En apercevant Jouan, emporté par Saint-Bénin, Salah, Arthus et un Harki, il poussa une sorte de cri — en gueulant : « C'est pas vrai ! »

Pour lui, c'étaient les souvenirs du Lycée de Brest qui lui emplissaient l'esprit. Il se prit la tête à deux mains et disparut, cherchant une D.Z. pour le poser de l'hélicoptère.

Quand le corps du Lieutenant se fut envolé, quand le Capitaine eut réussi à calmer les harkis qui voulaient éven-

trer les deux prisonniers, quand le dernier blessé fut évacué et que le dernier compte rendu eut été adressé à Presser Soleil, le Commando, dans le silence, reforma sa colonne et recommença à grignoter la piste qui montait à Djellal.

Dans la nuit noire les compagnons de Taberdga, trébuchant sur les cailloux du sentier de chèvres, pensaient à Jouan, à eux, aux fells et à cette guerre.

Ils atteignirent le poste, remirent les prisonniers à l'O.R., récupérèrent leurs véhicules et disparurent, rapidement, sans un mot, en direction de Taberdga.

La fatigue aidant, le ronflement des moteurs de G.M.C. eut tôt fait de les envelopper d'une douce torpeur et le trajet parut moins long. Débarquant à la « bretelle » de Taberdga, ils attaquèrent en file muette le chemin du poste, se rassemblèrent machinalement sur le podium, se pliant aux vérifications d'armement et à l'appel du retour, dormant déjà sans le savoir.

Et, une demi-heure plus tard, le cantonnement silencieux isolait ces grognards du reste du monde.

\*\*

Le corps de Jouan fut ramené de Djellal le lendemain matin et la veillée commença.

Ils étaient deux, au garde-à-vous, de chaque côté du Lieutenant qui reposait : calme, détendu, le sourire aux lèvres, au milieu des fleurs. Des fleurs venues de partout et de nulle part à la fois, des fleurs compliquées de la ville et d'autres toutes simples, des djebels. Malgré les difficultés de liaison avec la métropole dues aux événements encore tout proches, le service social réussit à joindre la jeune veuve, mariée jour pour jour depuis un mois. Elle assura qu'elle venait. Et l'attente débuta.

Le 27 avril à 10 heures du matin, au milieu d'un flot

d'officiers, sous-officiers et soldats de toutes armes, le Lieutenant Jouan-Guéret reçut du Colonel Duval et de ses camarades l'adieu des armes.

Le Général Dubéarn était présent.

Longtemps les falaises du cirque de Taberdga renvoyèrent les échos terribles de la sonnerie aux morts.

Longtemps les regards cherchèrent dans le lointain la silhouette trapue et inquiétante du Lieutenant.

Longtemps enfin, tous ceux qui assistaient à cette messe en plein air, se crurent dans la plus « belle des cathédrales » comme le déclara le prêtre en prenant congé.

Le même jour, à 23 heures, Goundi mourut des suites de ses blessures à l'hôpital militaire de Batna. Le 28 avril il fut, à son tour, ramené à Taberdga et enterré sur place.

Le magnifique comportement du Commando, au Sud de Djellal, s'était donc soldé par la mise hors de combat de 21 rebelles, la récupération de 18 armes de guerre dont 1 fusil mitrailleur, mais avait exigé 2 morts, 1 blessé grave et plusieurs blessés légers chez les compagnons de Taberdga.

## CHAPITRE XVII

### *LA FIN DU COMMANDO*

Le Colonel Duval avait été profondément marqué par la mort de Jouan.

Survenant après les blessures de Klervur et de François, ce coup dur portait à trois sur quatre le nombre des officiers du Commando hors de combat ou seulement diminués.

Duval prit cela pour un avertissement et, malgré les réticences de Saint-Bénin, le Lieutenant François fut muté comme instructeur à Coët.

Quelque temps auparavant, les compagnons de Taberdga s'étaient vus transplantés à Fontaine Chaude, tout prêt de Khenchela, afin de se détendre.

Ils passaient leurs journées à aménager la piscine et leurs nuits à l'affût des nombreux sangliers fréquentant la forêt voisine.

D'autre part, les opérations avaient été suspendues dans le cadre de l'I.O.O. (Interruption des opérations offensives) décrétée par le gouvernement, et le Commando passait son temps sur le terrain de sports ou en alerte héliportée au profit de la zone.

Cette espèce d'hypothèque permanente devint rapidement fastidieuse, et Saint-Bénin fut obligé de multiplier les activités sportives pour maintenir la cohésion et l'agressivité de ses hommes.

Les opérations reprirent, mais les rebelles, sentant la fin proche, refusèrent systématiquement le combat ! Et la fatigue pesa implacablement sur les épaules des plus enthousiastes !

De Belhouseau fit encore parler de lui et l'officier aviateur P.C.V. raconta dans toutes les popotes la « dernière de Belhouseau ». La voici :

Débouchant au petit matin d'une crête descendant du Tizi Frankou (1810 m.) la 4<sup>e</sup> Compagnie récupéra un djoudi (1) endormi au creux d'un chabet (2).

Réveillé en sursaut, le rebelle n'eut pas le temps de saisir son fusil. Interrogé, il révéla qu'il était tissal, c'est-à-dire quelque chose ressemblant assez à un facteur. Il venait des Béni-Melloul et se rendait à proximité de l'Oued El-Azeb, dans une cache gardée par quelques djounoud (3) afin d'y déposer et d'y reprendre du courrier.

Le lendemain matin, un héliportage amena la 1<sup>re</sup> compagnie au plus près et, après un bref engagement, la grotte fut investie. Un autre prisonnier fut ramené à la lumière.

De Belhouseau, qui commandait l'ensemble se fit amener l'intéressé. Se tournant alors vers le sous-officier de renseignements, dans un large geste de la main gauche, il exigea un interrogatoire immédiat.

Le Sergent saisit le rebelle par le revers de son treillis et lui catapulta son poing droit dans la figure. Cette entrée en matière n'eut pas le don de plaire au Commandant.

(1) Rebelle.

(2) Lit d'un ruisseau de montagne.

(3) Pluriel de djoudi.

— Je ne veux pas de ces méthodes de barbares, vous m'entendez ! hurla-t-il.

Le Sous-Officier, abasourdi, sortit une cigarette de sa poche, la porta à ses lèvres, l'alluma et la tendit au prisonnier. Belhouseau disparut.

Il revint quelques instants plus tard.

— Alors Kaufman ? Et les renseignements ?

Le Sergent se leva et, les bras ballants, répondit.

— Mon Commandant, vous ne voulez pas de mes méthodes, et je n'en connais pas d'autres.

Belhouseau secoua la tête de gauche et de droite, exprimant sans doute, par là, sa surprise de découvrir des cadres aussi bêtes.

— Eh bien, dit-il je vais vous montrer, moi, comment l'on mène un interrogatoire.

— Allons, debout ! cria-t-il.

L'autre s'exécuta. Alors, bombant le torse, les lunettes miroitant au soleil, la tête haute, le poing droit sur la hanche, la main gauche légèrement tendue, l'index pointé, superbe, il s'exclama, à l'adresse du rebelle, avec un « coup de bouc » significatif.

— Dites-moi, qui est-ce qui commande ici ?

Et devant l'air incrédule du prisonnier, il se mit à taper du pied. Gênés, les soldats présents, tournèrent la tête.

Quelques incursions dans les Béni-Melloul ne donnèrent aucun résultat et l'une d'elles faillit même se terminer en catastrophe. En effet, un violent orage s'abattit sur la plaine de Berthon et le Commando, de l'eau boueuse jusqu'à la ceinture, dût haler ses véhicules à bras d'hommes. L'aventure prit fin à la base arrière, sur une moelleuse couche de paille, mais Saint-Bénin avait craint le pire.

C'était la première sortie du nouvel adjoint, le Lieutenant

Polandri, ancien Légionnaire para et le Capitaine avait apprécié son comportement dans l'adversité.

La fin novembre permit au Commando de s'exprimer à nouveau, et de faire, en quelque sorte, peau neuve. Désignés pour suivre un stage d'entraînement et de perfectionnement, les compagnons de Taberdga arrivèrent à la grande plage près de Philippeville par une après-midi calme et ensoleillée. Pendant un mois ils dominèrent leurs collègues pour, finalement, remporter le challenge de fin de stage, de haute lutte devant les paras.

Ils rejoignirent Taberdga gonflés à bloc.

Le 19 mars arriva.

Tous leurs efforts, leurs sacrifices, toute cette cohésion magnifique se soldaient par un échec. L'ennemi triomphait et l'amertume se lisait sur les visages, se sentait dans la voix, se recueillait dans les discussions.

Que leur dire ? que leur faire comprendre, admettre ? Saint-Bénin hésitait, étudiait, attendait il ne savait trop quoi. Pourtant, il n'y eut pas d'explosion d'écœurement, de cris de désappointement ni de joie excessive pour ceux qui pourraient rentrer en France en « ramenant leur peau ». C'est une autre Paix que l'on aurait voulue.

Le Capitaine n'était pas au bout de ses peines.

Aussi ahurissant que cela puisse paraître, aussi impensable, aussi paradoxal, Taberdga qui, durant deux ans, avait aidé, alimenté, et abrité le Commando, fut désigné par le Commandement pour recevoir l'implantation d'une unité de force locale. Bien mieux, les compagnons se virent transformés en élément de base de cette nouvelle compagnie.

Auparavant, il avait fallu « liquider » les harkis.

Saint-Bénin les avait réunis, un matin, après le rapport.

— La guerre est finie, leur avait-il dit. Ce n'est ni vous ni moi qui avons signé les accords. Mais vous, comme moi, sommes soldats et devons obéir. Je n'oublierai pas ce que

vous avez fait, je n'oublierai pas les joies et les peines, ni les accrochages ni les succès que nous avons vécus ensemble. Et maintenant, il me faut vous proposer trois solutions :

1° Vous pouvez demander à servir comme engagé dans « la régulière » à condition que vous remplissiez les conditions d'âge. C'est bon pour 80 % d'entre vous, et vous rejoindrez la France.

2° Vous pouvez « sortir » civil en percevant une somme d'argent calculée suivant votre ancienneté de harki.

3° Vous pouvez travailler comme civil pour l'armée. Ici c'est impossible.

Il vous faut donc vous décider pour l'une des deux premières solutions, réfléchissez. Nous en reparlerons demain.

..

A la popote, le soir, il fut, bien sûr, question des harkis. Polandri s'adressa à Saint-Bénin.

— Mon Capitaine, c'est dégueulasse de laisser tomber ces gars-là, ils se sont battus pour nous.

— Ils se sont effectivement battus pour nous, mon vieux. Mais aussi et surtout pour eux. Parce que, en fait, c'est de l'indépendance de l'Algérie qu'il s'agissait. Ils se sont enfin battus pour de l'argent, je n'ai rien contre, mais c'est une réalité qui vous apparaîtra demain lorsque, après avoir demandé, dans un réflexe conditionné, à s'engager, ils viendront expliquer qu'ils préfèrent sortir « civils » pour toucher le pécule. Et puis, de toutes manières ils sont attachés à leurs cailloux, à leur misère, à leur mode de vie. Essayez donc de faire déménager un Auvergnat du Plateau de Mille Vaches ? Croyez-vous que tous les miliciens ou G.M.R. ou « fricoteurs » aient suivi les Allemands dans leur retraite en 1945 ? Cette guerre, c'était de la merde — Lartéguy l'a

écrit — nous, nous l'avons vérifié cent fois. Eh bien ! la Paix qui vient sera tout aussi merdique sinon plus. Alors ?

Klervur était très attaché à ses harkis. Ils n'oubliait pas que, blessé, il avait été sorti de là par eux et eux seuls. Il estimait qu'il devait intervenir.

— Mais, mon capitaine, vous-même, vous aimez ces gars-là comme vos fils. Vous-même leur avez toujours dit que vous ne faisiez pas de différence au Commando entre eux et les appelés de France. Aujourd'hui, vous devez les défendre.

Saint-Bénin s'était tourné vers le lorrain.

— Oui, Klervur, je dois les défendre parce qu'ils appartiennent encore au Commando. Mais le temps passera et nous nous apercevrons que le sentiment n'a pas cours dans cette sorte de guerre.

Le lendemain matin, ils étaient 19 sur 40 à vouloir s'engager. Ils passèrent la visite et les dossiers furent constitués. Déjà, en fin d'après-midi, un ou deux plus hardis que les autres s'arrangèrent pour « coincer » le Capitaine.

— Dis, mon capitaine, si je m'engage, combien je vais gagner ?

— Dans les 8.000 F par mois tant que tu n'auras pas 18 mois de service. Le temps de harki compte pour moitié.

— Ça fait 20.000 F de moins que comme harkis.

— Oui, mon Fils, 20.000 de moins, mais tu seras dans une Armée de métier et tu la suivras, et tu auras une retraite.

— Et si je sors « civil » tu me donnes combien ?

— Voyons voir, pour toi, tu as presque trois ans de

harki, et bien tu toucheras 3 mois à 28 + 1 mois à 28 et les allocations pour tes gosses. Disons environ 150.000

— Alors, tu m'en veux pas, mon Capitaine, t'es mon Père, mais je « sors » civil.

..

Le lendemain ils n'étaient plus que 11. Finalement ils s'engagèrent à 7 et la comédie recommença pour l'embarquement des sous-officiers. Lakdar mit près de deux mois à se décider pour rejoindre la 22<sup>e</sup> R.T. à Amiens. Il fallut que Saint-Bénin se fâchât tout rouge pour que le Sergent fit taire sa bonne femme et ses propres appréhensions.

Et, au fond, tout cela était bien normal. Le Capitaine avait raison. Attachés à leurs mechtas, à leurs familles, à leurs tribus, ces harkis, malgré le risque qu'ils prenaient en restant, ne pouvait se décider à s'expatrier.

..

Les discussions reprenaient, se complétaient, tous les soirs, à la popote ; chacun croyait détenir la vérité ; chacun, avec le même sérieux, la même bonne foi, défendait des arguments diamétralement opposés ; et chacun avait raison.

C'était une perpétuelle intrusion dans le domaine du « déconcertant ». Selon les uns, on n'aurait jamais dû « perdre » l'Algérie. Selon les autres, c'était « cuit » depuis vingt ans. Et Saint-Bénin, pour la vingtième fois peut-être, exposait son point de vue.

— Nos dirigeants auraient dû il y a vingt ans comprendre que la « Colonie » n'avait plus cours. Il devenait alors nécessaire de rechercher un terrain d'entente dans un genre de confédération Franco-Algérienne, Marocaine, Tunisienne.

Ceci afin de gagner une cinquantaine d'années, car, de toutes façons, nous allons à grands pas vers le choc blancs-jaunes.

Mais qui pouvait alors faire preuve de suffisamment d'autorité pour décoloniser les colonies, au risque de se heurter aux colons ?

Il y a eu les événements. Là encore il était possible de gagner 20 ou 15 ans en « matraquant » dès le début de la rébellion. Mais comment a-t-on matraqué ? Avec quoi ?

Saint-Bénin se tourna vers Polandri comme pour le prendre à témoin ; le lieutenant écoutait, retenait, comparait.

— Mais, mon Capitaine, le gouvernement du moment a tout de même fait des efforts, envoyé des troupes, il y a eu les rappelés.

Le Capitaine se leva et se mit à marcher devant le bar.

— Oui, Polandri, il y a eu les rappelés. Je peux vous en parler, je suis arrivé avec eux, au début 56. Il y avait là-dedans des types remarquables. Moi j'avais des mineurs de Montceau-les-Mines. Ils se sont battus comme des lions. Mais pour un qui se battait il y en avait 10 qui refusaient et passaient leur temps à tirer au cul !

Le Lieutenant suivait le Capitaine du regard.

— Mais nous parlions des dirigeants. Eux ont envoyé les renforts, c'était à l'armée de les instruire.

Saint-Bénin sursauta.

— Mais, Bon Dieu, tout le monde sait qu'il faut deux ans pour faire un bon combattant dans la biffe, et tu crois que les quatre séances de tir, les deux marches du camp de formation et les 15 jours d'adaptation pouvaient suffire ? Dans tous les cas, la question n'est pas là. Ce que je veux dire c'est qu'à l'époque nous devions nous « débrouiller » au milieu de problèmes invraisemblables.

A Bir-El-Ater, en 56, pour faire une opération dans l'Oued Hallail, le patron du sous-secteur devait « rameuter » des

troupes de 100 kms à la ronde ! Et tu appelles ça des moyens !

Il y avait à Tébessa, à la base aérienne, une réserve de napalm et un officier spécialiste. Mais il existait aussi une interdiction d'emploi. Pourquoi ? Parce que le napalm c'est pas gentil. Et d'être obligés d'attaquer la grotte du Juif trois fois en trois semaines en se faisant casser les reins à chaque fois, c'est gentil ça ?

C'est également à cette époque-là (1957) que j'ai vu passer une commission de la Défense Nationale, c'était pas des militaires ça, non ? Eh bien ! après un méchoui remarquable à Négrine et une réception à Tébessa, après une « présence » effective de 36 heures dans l'Est Constantinois, ils repartirent à l'Assemblée expliquer qu'ils avaient compris le problème algérien !

Klervur avait sans doute une question à poser. Il gesticulait sur son siège. D'un coup de menton dans sa direction Saint-Bénin lui donna la parole.

— Mais, mon Capitaine, les fells, qu'est-ce qu'ils faisaient, eux ?

— Ils passaient la frontière. Ils amenaient des armes et des hommes à proximité des villes. En novembre 1956, ils se préparaient même à attaquer Tébessa, qui — vu les effectifs en présence — aurait succombé. Ça vous surprend ? Mais c'est comme ça. Pour moi, cette suprématie militaire de nos armes en 1961 et depuis 1958, nous la devons à ceux qui combattaient en 1956 et 1957. Si les fells, à cette époque-là avaient eu une unité de commandement, il n'est pas certain que nous n'aurions pas dû évacuer certains postes du Sud-Est Constantinois. Ils ont perdu toute chance de succès militaire en n'osant pas à ce moment-là.

Klervur semblait abasourdi — pourtant il poursuivait son idée.

— Il y a bien eu la bataille des frontières.

Saint-Bénin reprit.

— Non, la bataille des frontières — si l'on peut appeler ça une bataille en ce qui concerne le sud — s'est déroulée plus tard, en mars-avril 1958. J'étais encore à Bir-el-Ater — la plus belle erreur des fells — du tir aux lapins. Ils devaient parcourir près de 60 kms dans la nuit, chargés comme des brèles; on les « coinçait » au jour, épuisés, dans les premiers contre-forts du djebel Onk du Kemaken ou du djebel Abiod. A ce petit jeu-là ils laissèrent plus d'un millier des leurs sur le terrain, en 15 jours, rien que pour le secteur de Bir-el-Ater.

— Mais alors, mon Capitaine, intervint Polandri, ils étaient foutus !

Saint-Bénin souffla quelque peu, vida son verre de bière et continua.

— Hélas oui ! ils étaient foutus. Je dis hélas, mais ne sursautez plus, je dis hélas parce que ces succès décidèrent certains de nos chefs à s'installer dans cette guerre. Et ce fut le début de ce qui, à mes yeux, demeure un scandale. Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée ? Nous étions 600.000 en Algérie, et combien y en eut-il qui firent la guerre comme on doit la faire ? 40 à 50.000 — toujours les mêmes — les Légionnaires, les Paras, certains Tirailleurs, les Commandos, des Chasseurs et quelques Cavaliers. Les autres ? Ils jouaient aux boules ! oui messieurs, enfermés dans leurs barbelés dont ils n'osaient même plus sortir pour aller pisser ! Ils me foutent en colère ceux-là alors qu'ils prétendent avoir été trahis par De Gaulle ou par un autre ! Je connais des Capitaines qui en deux ans de séjour n'ont même jamais vu un fell, leur compagnie jamais tiré un coup de fusil ailleurs qu'au champ de tir. Alors, ça va bien ? Pourquoi ? parce qu'ils attendaient que ça se passe, « le temps travaille pour nous », disaient-ils. Hé bien ! man-que de pot, il travaillait contre nous le temps, parce que fatalement, un jour ou l'autre, les Français de Métropole en auraient marre de cette guerre et il faudrait brader !

Saint-Bénin retourna s'asseoir. Il ne pouvait pas aborder certaines questions calmement et il le savait très bien.

Il transpirait. Il passa machinalement la manche de son treillis sur son front. Une fois encore Polandri intervint.

— Mon Capitaine, vous connaissez cette guerre mieux que nous, vous avez passé des années à vous battre dans le djebel, et ce que vous dites, nous le ressentons indiscutablement. Vous venez de faire allusion aux Français de Métropole, fatigués de ces combats, mais les Français d'Algérie, eux, les oubliez-vous ?

— Oh non ; je ne les oublie pas. Mais si les Pieds-Noirs se ressemblent par l'accent et les gestes qu'ils font en parlant, ils sont bien différents dans leur comportement. Si nous n'avons pas fait tout ce que nous aurions dû dans cette guerre, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, eux, les Français d'Algérie, sont dans le même cas. Je ne vois pas pourquoi des Fils de Bretagne, du Morvan ou d'Alsace sont venus ici, soldats, alors qu'à Bône ou à Alger des « zazous » continuaient à se la couler douce le soir dans les rues. Je ne vois pas pourquoi les filles de Bône refusaient de danser avec les gars de chez nous au repos au centre des cigogneaux. Et si je salue ici le Lieutenant Paul, Pied-Noir au Commando, je vous demande, moi, si vous avez rencontré beaucoup de ses congénères à vos côtés dans les djebels. Merde, c'était bien l'Algérie que nous étions venus défendre ! Alors ?

Saint-Bénin avait repris sa promenade dans la popote, le Lieutenant Paul choisit son moment pour intervenir.

— Mais, mon Capitaine, il y a eu les U.T. et puis, au 13 mai tous les Pieds-Noirs sont descendus dans la rue.

— Tu rigoles ou quoi ? Les U.T. m'ont fait penser aux pépères qui gardaient les voies ferrées, en France en 1940. Les U.T. c'était la belote et l'anisette. Quant au 13 mai, comme dit l'autre : « je l'ai fait ». Emporté par un souffle assez curieux mais exaltant qui poussait Musulmans et Français,

civils et militaires, je me suis retrouvé président d'un comité de Salut Public. J'y ai cru, moi aussi jusqu'au jour où j'ai fait la connaissance du président de Tébessa dont je dépendais — un socialiste — le copain des anciens administrateurs qui se faisaient construire des Palais et ne foutaient jamais les pieds dans les tribus environnantes. Il se ballada bras-dessus bras-dessous avec les Musulmans jusqu'aux élections... où il fut battu par un avocat arabe. Dès lors il les retraits de rats et se replia sur ses anciennes positions.

Le Capitaine se tut, vint s'asseoir auprès de la table, se versa de la bière et but à petits coups. Polandri en profita.

— Le Général De Gaulle, en arrivant à Alger, a tout de même affirmé aux Français d'Algérie qu'il les avait compris.

— Affirmatif, enchaîna Saint-Bénin, mais je ne prends la responsabilité que de ce que je dis et pas de ce que les autres disent. Je prétends, moi, que cette guerre, du premier jour jusqu'à la fin n'aura été qu'une guerre de dupes. Moi aussi, je croyais avoir compris — et puis, en définitive, je me suis fait posséder. Il n'y avait plus d'entente possible entre ces Arabes-là et ces Français-là. Et pourtant avant un an, ces Arabes-là s'apercevront qu'ils ne peuvent plus vivre sans ces Français-là. C'est ça, la connerie, c'est que l'Algérie est déconcertante. Des solutions on en a proposé des dizaines et la vérité c'est, peut-être, que dans tous les cas il n'y en a pas de possible. On ne pouvait pas régler la question, même sur le plan militaire; on cassait des Katibas à l'intérieur et l'Armée algérienne attendait, elle, à l'extérieur, que ça se passe. A ce régime-là, la fin n'était pas pour demain. C'est ça que nous n'avons pas voulu comprendre, ni les uns, ni les autres et c'est pourquoi nous demeurons persuadés d'avoir été frustrés. L'Algérie est foutue. Elle l'était déjà au lendemain des accords de la Celle-Saint-Cloud sur l'indépendance du Maroc. Les dirigeants de l'époque le savaient mais aucun

d'eux n'avait le courage de déclencher l'opération chirurgicale. Ces mêmes petits futés sont allés trouver De Gaulle pour qu'il le fasse, en se réservant l'ultime astuce de le renverser après pour prendre sa place. L'Algérie est foutue. Demain elle bavera d'aise dans l'indépendance, après demain elle en bavera de dépit. Demain elle sera le socialisme, dans un an la dictature militaire et dans deux ans le Congo.

Saint-Bénin revint s'asseoir à la table. Il semblait exténué. Machinalement, il passait la main sur son front en regardant fixement devant lui. Un silence épais comme de la poix faisait murmurer les murs de la popote. Ce fut pourtant Polandri qui reprit la discussion.

— Mon Capitaine, je ne vous connais pas depuis longtemps, mais — il cherchait ses mots — tous les gradés et les hommes du Commando vous considèrent comme un « Patron », ils savent que vous les aimez profondément, les Musulmans comme les Européens. Pourtant il semble aujourd'hui que vous lanciez le manche après la cognée; on a même l'impression que, en quelque sorte, vous désavouez les gars comme les harkis. Alors pourquoi vous battiez-vous, pourquoi le Commando se battait-il?

Saint-Bénin se tourna lentement vers le Lieutenant, se tassa légèrement sur lui-même, appuyant ses mains à plat sur la table. Il réfléchissait.

— Oui, tu as raison, mon vieux, pourquoi nous battions-nous? Ou plus exactement pour qui? Je vais répondre à ta question. Mais d'abord, toi, lorsque tu étais Légionnaire pour quoi et pour qui te battais-tu? Tu connais le boudin, hein, alors pour qui Tuyen Quang? Pour l'honneur de son Drapeau, ça ne te suffit pas, ça. Il te faut des noms, des doctrines, des idées, des Pays. Pourquoi?

Visiblement Polandri ne s'attendait pas à une telle répartition. Embarrassé, il répondit :

— Mais la Légion, mon Capitaine, ça n'est pas la même

chose. D'abord elle est Etrangère. Sur le Drapeau dont vous parlez il y a, inscrit en lettres d'or, Honneur et Fidélité. Elle ne peut donc se battre pour un Pays, mais pour un Idéal.

Le Capitaine était debout, marchant déjà vers le bar.

— Naturellement, et les Paras, pour qui ou pour quoi se battaient-ils ? Pour la France ? en fond de décor, peut-être — mais pour les Paras d'abord, pour la caste des Paras, pour l'honneur des Paras, et c'est normal. Il n'y a rien à dire contre ça — et aussi pour Bigeard, pour Fourcade ou pour Bréchnac — pour la confrérie dans un premier temps, pour le chef ensuite. Eh bien ! le Commando...

Saint-Bénin fit brusquement demi-tour. Il lui semblait qu'il allait enfin arriver au bout de son aventure, qu'il touchait aussi le fond de lui-même.

Il savait qu'après cette révélation il bouclerait le circuit, mettant ses souvenirs dans sa cantine. Il se sentait déjà presque détaché ; une impression de trouble, de détresse surtout, lui pesait soudain sur les épaules, « Je ne suis rien d'autre qu'un mercenaire ». Cette idée, cette vision plutôt, le frappa à peine.

En une seconde il s'était déjà fait à cette nouvelle peau.

Les officiers avaient compris que leur chef était en proie à une lutte intérieure. Ils se taisaient, fixant la silhouette en tenue camouflée qui allait parler. Attentifs et silencieux ils entendaient leurs souffles se mêler et le sang battre à leurs tempes.

Ils souhaitaient presque que ce calme se prolongeât comme s'ils avaient voulu reculer encore la révélation définitive, de peur qu'elle n'écrase, ne bouscule et ne détruise leur formidable cohésion.

— Eh ! le Commando se battait pour lui, pour sa réputation, pour être le meilleur, et le rester. Même pas pour le régiment ou si peu. Alors, vous pensez si la France était

loin. Le Commando était un orgueilleux qui se voulait orgueilleux. Vous l'avez vu défilé à Khenchela pour le 14 juillet, en tête, naturellement, vous l'avez vu lors des visites de Dubéarn. Il condescendait à appartenir à un bataillon, et rien de plus. Combien de fois ai-je eu des reproches parce que mes gars ne saluaient que les cadres du Commando. Les Paras, c'était la même chose. On a voulu copier, d'abord et puis les dépasser ensuite. Rappelez-vous le challenge que nous avons gagné à l'école des commandos devant les bérets rouges. Moi, Saint-Bénin, je me battais pour eux et eux se battaient pour moi. Nos histoires restaient entre nous. Nous les réglions toutes, là-haut, au cantonnement. Notre gloire, elle aussi, était commune.

Et puis nous étions pris dans le tourbillon : il fallait toujours se surpasser, marcher plus loin, plus vite, tuer plus de fells, encore plus, récupérer des armes, toujours plus. Tout le monde s'était fait à cette équipe constamment en quête de succès, d'honneurs, de récompenses...

Saint-Bénin, maintenant, avait une drôle de voix, un peu cassée, un peu douce comme lorsqu'il nous arrive d'évoquer les souvenirs de quelqu'un que l'on a beaucoup aimé, tendrement, profondément, proprement. Ses camarades écoutaient, passionnés, immobiles dans la pénombre. Le Capitaine respira longuement et continua :

— Vous pensez peut-être que c'était la course au bilan. Pourquoi pas ? Et alors ? Nous ne prenions rien à personne, des fells il y en avait partout. Il suffisait d'avoir la volonté de les chercher et de les détruire. Et puis quoi, je suis payé pour ça et non pas pour me les rouler au soleil. Pour moi, le travail bien fait, ça n'était pas la belle opération, bien montée, bien étudiée, avec des beaux dessins sur des calques, mais qui tombait à plat, non ! La belle opération pour moi c'était la marche à crever, de nuit, le plus loin possible, dans la zone rebelle. Le truc bien dégueulasse pour nous parce qu'on pouvait tout aussi bien y laisser tous

notre peau. Le truc bien dégueulasse pour eux parce qu'on les attaquait par surprise sans qu'ils aient le temps de réagir. Des mercenaires ? Moi, peut-être, mais les gars du Commando sûrement pas, enfin, les harkis, comme moi, bien sûr, mais les autres, les mômes de Bretagne ou d'Alsace, avec leur 3.500 F par mois ! non. Des convaincus, des garçons gagnés à la cause de l'équipe. La preuve : je n'ai jamais puni l'un d'entre eux, sauf Jackie, mon radio parce qu'il avait fait le con huit jours avant sa libération. Et si je lui ai fait tondre les cheveux, s'il a couché en tôle, ça n'était pas tellement parce que la faute était grave, mais parce que tout le Commando cherchait à savoir jusqu'où iraient mon intégrité et mon sens de la justice, persuadé que tout le monde était que je passerais la main, Jackie ayant fait toutes les opérations à mes côtés. Non, je ne punissais pas, je fichais à la porte. Eh bien, personne ne cherchait à partir et, s'ils leur arrivaient de faire une connerie, ils me suppliaient de les garder. Et pourtant, bien souvent dès le lendemain, ils se faisaient retirer sur la gueule. Alors ?

Le Capitaine avait les larmes aux yeux. Il parlait de son Commando au passé comme si cette belle aventure avait pris fin depuis de longues années. Pourtant, au-dessus de sa tête, dans les étages Leforban, Augier, Deliaud et quelques autres étaient encore présents.

Saint-Bénin les sentait déjà loin, s'estompant dans les brumes du souvenir.

Il se débattait, seul, au milieu de cette popote, avec des gars, ses gars, qui s'éloignaient dans toutes les directions. Il repensait aux uns et aux autres ; les accrochages, les coups durs se superposaient dans son esprit, se mélangaient.

Il aurait voulu dire, convaincre, expliquer, mais trop de choses voulaient s'exprimer en même temps. Cette espèce de bousculade l'empêchait de se concentrer comme il l'au-

rait voulu. Il sentait trop à la fois pour pouvoir parler clairement. Une boule lui montait dans la gorge.

Saisissant son verre, il but une longue rasade de bière, comme pour se donner une contenance et cacher le trouble qui l'envahissait, s'essuya machinalement la bouche d'un revers de manche, constata avec gêne que sa main tremblait et reprit :

— Oui, le Commando c'était tout cela. Des gars de vingt ans qui avaient compris qu'un homme est fait pour autre chose que rester vautré sur une paillasse, des gars qui se sentaient heureux de sortir du cantonnement, heureux de crapahuter, heureux de s'endormir dans quelque trou, harassés de fatigue, heureux de voir leurs copains heureux pour les mêmes raisons.

— On avait réussi l'amalgame, l'amalgame des blancs et des jaunes, l'amalgame des chaouias et des Bretons, l'amalgame des payés et des pas payés, l'amalgame des chefs et des sans grade, l'amalgame des Hommes. La guerre particulière que nous menions avait fait de nous des combattants particuliers qui se battaient pour eux, pour leur Fanion, pour leur cohésion, pour leur cantonnement, pour leur ambiance, pour leur esprit, pour leur fierté et aussi, ne sur-sautez pas... pour leur tranquillité !

Oui, Dieu ! que nous étions tranquilles dans le djebel. Nous ressentions encore bien plus notre communion d'idées, de goûts, de risques. Nous ne ressemblions pas aux autres, et c'était là l'essentiel. Il nous fallait le djebel et son immensité pour nous exprimer totalement. Et comme la France était loin ! La France, pour nous tous, c'était le cantonnement douillet perdu dans les distances — le point de repère — le repos après notre périple — la récompense après la bataille, mais sûrement pas la raison de la Bataille. Me comprenez-vous ?

Il faisait preuve de tant de sincérité, il semblait tellement persuadé, qu'un officier comme Polandri ne savait

plus, ne comprenait plus, et assimilait difficilement. A moins que l'instructeur, à Coët, n'eut pas tout dit. Après tout c'était bien possible.

Tard dans la nuit, des bribes de conversation s'échappaient encore par les fenêtres grillagées de la popote.

\*  
\*\*

Quelques jours plus tard, les premiers « renforts » arrivèrent à Taberdga. Des soldats musulmans appelés, venant de France, d'Allemagne et d'Algérie, des artilleurs, des tringlons, des cavaliers, tous mélangés formèrent donc la première section de la 431<sup>e</sup> U.F.L. (unité de force locale).

C'était la belle pagaille.

Saint-Bénin assista à des grèves de la faim, à des refus de travailler ; certains poussèrent même la plaisanterie jusqu'à percer les grenades offensives du poste de garde pour en disperser la poudre.

Les compagnons, eux, par groupes quittaient Taberdga et rejoignaient le P.C. du bataillon à Khenchela. Tous avaient rêvé d'une autre fin pour le Commando.

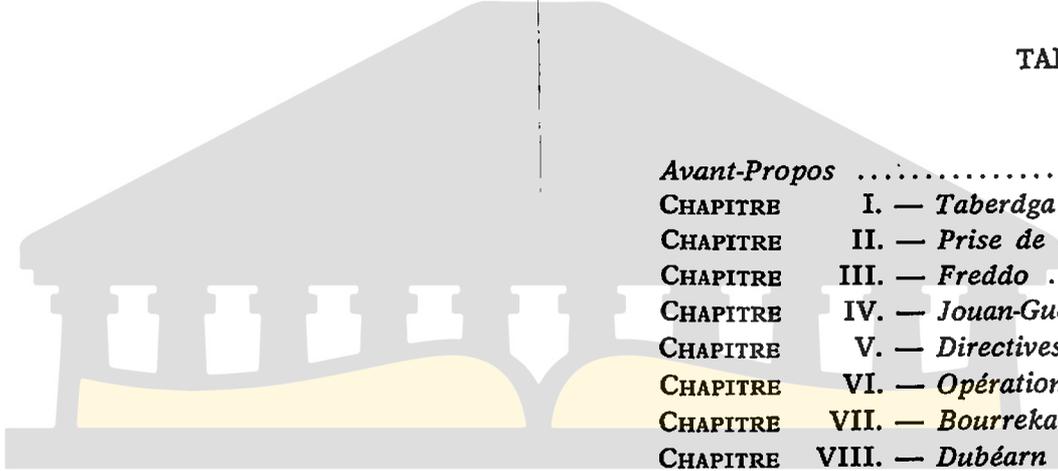
Bientôt, ils ne resta plus autour du Capitaine que le Lieutenant Polandri, le Sous-Lieutenant Klervur, le Sous-Lieutenant Paul, le chef Frédo et 17 « européens » anciens du Commando. Il fallut désarmer les « pingouins » qui désertaient malgré les tracts du chef de la Willaya I distribués dans les villages. Les « 17 » dormaient ou faisaient semblant, le fusil à portée de la main. Les gosses du village eux-mêmes, pourris de bonbons et de friandises durant des années, lancèrent des cailloux. Tout doucement mais inexorablement, la fin venait.

Ainsi ce Commando, l'une des meilleures compagnies opérationnelles de la zone Sud constantinois, ainsi ce Commando qui avait fait, durant deux ans, le « bilan »

du bataillon, voire du régiment, était-il taillé en pièces, délapidé, écartelé, non pas par les fells, mais par ceux dont il avait fait la réputation.

Ainsi ce Commando s'en allait-il à la dérive, sombrant lentement dans l'anonymat après avoir été porté aux nues.

A peine les derniers coups de feu étaient-ils tirés, qu'on se dépêchait de le cacher, de le détruire, comme si on en avait eu honte ou comme si, en demeurant vivant, il devenait un reproche pour ceux qui avaient profité de lui.



TABLE

<i>Avant-Propos</i> .....	9
CHAPITRE I. — <i>Taberdga</i> .....	11
CHAPITRE II. — <i>Prise de Contact</i> .....	19
CHAPITRE III. — <i>Freddo</i> .....	29
CHAPITRE IV. — <i>Jouan-Guéret</i> .....	35
CHAPITRE V. — <i>Directives</i> .....	39
CHAPITRE VI. — <i>Opération Elisabeth</i> .....	45
CHAPITRE VII. — <i>Bourrekache</i> .....	53
CHAPITRE VIII. — <i>Dubéarn</i> .....	61
CHAPITRE IX. — <i>3 Novembre</i> .....	67
CHAPITRE X. — <i>23 Février</i> .....	83
CHAPITRE XI. — <i>28 Mars</i> .....	91
CHAPITRE XII. — <i>Netor</i> .....	103
CHAPITRE XIII. — <i>11 Avril</i> .....	109
CHAPITRE XIV. — <i>15 Avril</i> .....	123
CHAPITRE XVI. — <i>22 Avril</i> .....	135
CHAPITRE XVI. — <i>24 Avril</i> .....	155
CHAPITRE XVII. — <i>La fin du Commando</i> .....	171

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR  
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
H. DÉVÉ ET C<sup>ie</sup>, ÉVREUX

°°∇∩Σ⊙ °∩°ЖΣψ  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

DÉPOT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1973  
N° D'ÉDITEUR : 937 — N° D'IMPRIMEUR : 1079

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

CE RÉCIT

# LES COMPAGNONS DE TABERDGA

a été porté à l'écran sous le titre

## LES DERACINES



Dans ce film, trois des principaux personnages, le Lieutenant François, le Sergent-Chef Freddo, le Capitaine Saint-Bénin, chef du commando, sont interprétés (de gauche à droite) par Alain Dautey, Claude Delac et Henri Marteau

*Editeur du récit* : Nouvelles Editions Latines, 1, rue Palatine, Paris

*Producteur du film* : Productions du Bélier, 9, rue Daunou, Paris

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM